

Suppl.

COFFIN-RONY
A. J.

LA

NATURE OUTRAGÉE

PAR LES ÉCARTS

DE L'IMAGINATION

LA NATURE OUTRAGÉE PAR LES ÉCARTS DE L'IMAGINATION.

IMPRIMERIE DES LANGUES ORIENTALES
DE L.-P. SÉTIER FILS,
Imprimeur du Consistoire central des Israélites.



Legrand pinx.^t Compagnie sculp.^t

Le Plaisir est fils de l'Amour, mais c'est un fils ingrat qui fait mourir son père.

De la part de l'auteur à M. le Sénateur Vernier, Caissier

LA

NATURE OUTRAGÉE

PAR LES ÉCARTS DE L'IMAGINATION,

OU

Nouveau Traité d'Onanisme, et Guide physiologique pour la Jeunesse ;

PAR M. C..... R...,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'HÔTEL-DIEU DE PARIS,

Trésorier de la Société académique des Sciences, Membre de la Société galvanique de la même ville et de celle de Mâcon, etc.

Le Plaisir est fils de l'Amour ;
Mais c'est un fils ingrat qui fait mourir son père.

PARIS,

A l'Entrepôt de Librairie, tenu par J. M. DAVI et LOCARD, Libraire, rue neuve de Seine.
Et chez CHASSAIGNON, Libraire, rue Mâcon N°. 18, près le Pont Saint-Michel.

1813.

LA NATURE OUTRAGÉE

PAR LES ÉCARTS

DE L'IMAGINATION.

CHAPITRE PREMIER.

Des plaisirs approuvés ou condamnés par la nature, la morale, et par l'intérêt de l'homme.

Souvent la vieillesse inquiète et chagrine veut exiger des jeunes gens une retenue outrée et trop précoce. Mûrie par l'expérience, mais presque toujours affectée péniblement par la perte de ses belles années, effrayée du terme de sa carrière, elle voudrait encore que tous les âges qui la suivent, réglassent leurs actions, leurs goûts, leurs desirs sur les siens; sans cesse mécontente de ce qu'elle voit, de ce qu'elle entend, elle fronde tout et s'isole du cercle de l'âge mitoyen, en répétant son

refrein chéri : *Ah ! de mon jeune temps.....* Ne vaudrait-il pas mieux, qu'accordant plus d'indulgence à la jeunesse, elle restât près d'elle pour modérer ses passions, et les diriger vers le bien ?

Sans doute, les plaisirs doivent suivre la jeunesse. Toutes ses sensations sont vives, promptes et multipliées : sans défiance sur le présent, sans inquiétude sur l'avenir, elle se livre avec impétuosité aux impressions du moment ; rien ne la trouble ; dans un état de santé et de force, elle sent vivement son existence ; la violence des desirs, que la nature fait naître dans cet âge heureux, où l'on voit tout avec un prisme enchanteur, doit nécessairement l'égarer, puisqu'elle n'a pas encore toute l'étendue de la raison pour tenir une marche égale dans la route qu'il lui faut parcourir, ni pour éviter les écueils et les précipices que les sens ne veulent pas apercevoir sous les fleurs brillantes dont le plaisir les a couverts.

C'est au plaisir, à cette première impulsion créée par la nature, comme seule base de sa puissance et de ses productions que l'homme doit la plus grande partie de ses maux. L'amour, qui devrait faire le bonheur des hommes, sème trop souvent d'épines le cours d'une vie lan-

guissante et malheureuse, parce que nous voulons que le plaisir nous accompagne sans cesse. Il n'est plus chez la plupart des hommes un délassement, ni la suite d'un doux sentiment inspiré par la tendre et vertueuse compagne que le ciel leur a donnée, afin d'adoucir les peines et les travaux qui leur sont assignés pour subvenir à leurs besoins ; il devient bientôt pour eux une habitude qu'entretient, encore souvent, une imagination affaissée par l'abus des jouissances ; c'est alors un besoin toujours au-dessus des forces de l'homme et qui finit par être pour lui la cause de tous les maux précurseurs de la mort ; quelquefois cet homme, le chef-d'œuvre de la nature, ne descend dans la tombe que mutilé, dégradé par les maladies les plus cruelles. C'est en suivant cette vérité, comme l'a dit un médecin du dernier siècle, qu'on trouvera la cause sensible de la dégénération de l'espèce humaine.

Quoique la nature nous offre sans cesse une complication d'énigmes livrées à notre sagacité, elle n'en a pas moins un but très-marqué, celui de contribuer à notre bonheur, ou du moins elle nous a donné tous les moyens pour y parvenir : si nous n'atteignons pas ce but, si nous ne remplissons pas ses vues, réfléchissons bien avant de nous permettre la plainte ;

n'ajoutons pas l'injustice et l'ingratitude au mépris des lois bienfaisantes et des devoirs salutaires qu'elle nous a prescrits. A l'exception de quelques phénomènes ou écarts dont les causes resteront toujours inconnués, cette nature a ses règles qu'elle ne peut changer où modifier, comme l'exigerait le caprice de chaque individu : or ses lois sont, en général, immuables ; ses intentions bienfaisantes sont perpétuelles; et ces attentions ne pouvant s'altérer, c'est donc à nous à observer les premières pour nous rendres dignes des secondes, et tirer le plus avantageux parti des dernières.

Sans doute, les premières races d'hommes ont été plus fortes et plus robustes ; elles ont dégénéré dans quelques climats, et ces climats qui ont souffert ces altérations sont ceux qui se sont le plus éloignés de la nature primitive : Si donc les hommes ne sont plus ce qu'ils devaient être, si l'espèce dégénère, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, à nos déréglemens, et à notre intempérance. Un homme qui s'est livré avec excès aux plaisirs des sens, avant l'époque marquée par la nature, donnera naissance à des enfans qui mourront presqu'au berceau, ou qui, s'ils parcourent une partie de leur carrière laisseront après eux des descendans faibles, ma-

ladifs, plus occupés du soin de soutenir leur fragile existence, que de l'espoir de laisser une nombreuse postérité.

Si l'on observe la masse des individus qui forment quelques nations européennes, quel spectacle imposant ! Les campagnes offrent de toutes parts de nombreux cultivateurs, dont les bras robustes arrachent à la terre ses productions. Que le voyageur, errant sur les bords de la mer glaciale, porte son œil contemplateur sur l'ancienne Scandinavie (1), qu'il gravisse les montagnes de *Kirlen*, d'*Isbre*, de *Foglefonden*, qu'il voie ces habitans dont les huttes bordent les rivières et bravent les cataractes qui entrecoupent ces montagnes escarpées ; ne sera-t-il pas persuadé que la nature n'a pas borné la vie de l'homme à un terme aussi court que celui qu'il atteint en France, en Italie et en Espagne. Osera-t-il se plaindre du peu de durée de son existence, quand il verra qu'un Norwégien ne passe pas pour être hors d'état de travailler à l'âge de cent ans ? En 1733, quatre couples, dont les âges réunis excé-

(1) La Norwège, réunie à la Suède.

daient huit cents ans, furent mariés, et dansèrent à Frédérikshall, en présence du roi de Danemarck.

Nos campagnes de la France offrent encore des longévités, mais elles deviennent de plus en plus rares; les vices des grandes cités ont chargé au loin l'atmosphère de leurs miasmes putrides. L'aspect de ces villes enchante le voyageur; trop souvent l'honnête et vigoureux cultivateur, séduit par des récits pompeux et mensongers qui se grossissent de bouche en bouche, a la triste imprudence de venir s'y établir pour y échanger ses mœurs simples et les richesses que les labeurs de son père lui ont acquises, contre les vices dorés des citadins. Entassée les uns sur les autres, une quantité innombrable de citoyens habite les grandes villes; vue au premier abord, leur activité, leur travail, leurs plaisirs même sont un spectacle enchanteur; mais que l'on ne cède pas aux apparences, ou que le temps vienne dissiper cette vapeur légère et superficielle, qui favorise le coloris du tableau, et bientôt cette opinion séduisante, que le premier coup-d'œil aura donnée, se dissipera; tels ces feux nocturnes qui, sortis de la fange d'un marais, ne brillent qu'un seul mo-

ment. Alors on verra dans ces villes des races d'hommes qui ont quitté les champs, et que la nature avait fait robustes, y dégénérer insensiblement, et ceux des villes ne seront plus, aux yeux de l'observateur, que des êtres infortunés sur lesquels la nature jette encore de temps en temps un regard tendre qu'ils ne veulent pas apercevoir ; il verra sortir de ces villes des hommes efféminés, déjà vieux au printemps de leur âge ; il les verra traîner au sein des campagnes les infirmités qu'ils doivent à l'amour, et sur le retour de l'âge, attendre de la retraite et d'une vie plus réglée, un remède à des maux que la nature n'a pas créés pour l'homme qui veut bien l'écouter dans sa jeunesse.

Interrogeons les médecins, dit l'auteur *du Traité sur l'homme et sur la femme* ; demandons-leur ce qu'ils pensent de l'état actuel de l'espèce humaine, relativement à sa constitution physique. Tout dépérit, répondront-ils ; une partie des hommes est languissante, parce que ces hommes sont efféminés, et qu'ils abandonnent volontairement leur tête aux vapeurs et aux maladies de l'imagination. Une autre partie est réellement malade, et elle serait la plus à plaindre

si ces maux n'avaient pour cause les désordres du libertinage.... Mais ceux qui ont le plus de droit à notre compassion, ce sont les hommes infirmes qui portent la peine des fautes de leurs pères.

Cette classe est plus nombreuse qu'on ne l'imagine; elle comprend non-seulement les tristes victimes d'un mal honteux, mais encore ces enfans infortunés qui doivent leur naissance aux derniers efforts d'un tempérament épuisé. Elle comprend encore cette classe immense d'individus malheureux, dont les membres flétris et difformes prouvent la lubricité de leurs pères, cette lubricité cruelle qui renverse les statuts de la nature dans une fonction aussi simple que respectable, pour jouir des plaisirs de l'amour dans des circonstances délicates, et sans aucun ménagement pour la postérité.

D'après cet exposé, on sentira aisément combien il est essentiel à l'homme de posséder des connaissances sur les devoirs primitifs et sacrés qu'il doit à sa patrie.

L'éducation, cet objet intéressant qui occupe aujourd'hui tant d'hommes éloquens, devrait s'attacher, pour le moins, autant au physique qu'au moral, et ce n'est point par

'éducation des enfans qu'elle doit commencer, mais par celle des pères, si je puis m'exprimer ainsi. En vain vous vous attacherez à former un tempérament robuste à votre fils, si vous n'y avez pas pensé, même avant sa conception. Est-il né faible et délicat, les soins que vous vous donnerez pour le rendre un peu plus fort, influeront beaucoup sur sa constitution, mais ne la changeront pas entièrement. C'est à vous, hommes, qui voulez remplir les devoirs de la société, qui desirez lui être utiles en y ajoutant de nouveaux individus, c'est à vous, dis-je, à examiner si vous en êtes dignes; et vous le serez, dès que vous en aurez l'ardent desir. Ne vous arrêtez pas à ces éclairs de tempérament qui s'élancent avec les premiers feux de la puberté !..

Jeune homme, la nature prépare en vous des germes pour la postérité, mais ne vous hâtez pas de les faire éclore; imitez-la, cette nature, qui prépare de nouveaux plaisirs à vos sens. Les boutons tendres et délicats qui percent l'écorce d'un arbrisseau se montrent peu à peu; insensiblement ils s'épanouissent, les fleurs paraissent..., elles brillent dans tout leur éclat, et la beauté qui frappe, qui séduit, qui touche les cœurs en est presque tou-

jours le résultat. Si, au contraire, une main sacrilége y touche, elles se flétrissent, elles n'ont que la durée d'un jour; telle une rose qui s'épanouit au souffle du zéphir, se fane sous les attaques de l'insecte rampant qu'elle a reçu dans son sein..... Mais est-ce tout? non; et les fruits qui devaient leur succéder?..... Ah! quel est leur sort? n'y pensez plus, jeune homme, tout est perdu....... Pour que vos fils, dit le docteur Millot dans son *Nestor* Français (1), puissent remplir leurs devoirs envers la patrie, il faut, *jeunes époux*, que vous soyez très-réservés dans les plaisirs de l'hymen, parce que leur abus vous empêchera de donner à vos enfans une bonne et vigoureuse constitution; il faut aussi ménager la santé de votre épouse et vous abstenir de toute autre femme, parce que l'homme qui, à l'exemple de la brute, s'abandonne sans réflexion dans les bras de la première venue, se plonge dans un océan de maux dont il ne s'aperçoit toujours que trop tard, et

---

(1) Le Nestor Français, ou Guide Moral et Physiologique, 3 vol. in-8°., chez Buisson, libraire, rue Gît-le-Cœur.

souvent après avoir infecté le sanctuaire et la source de sa progéniture.

La roue d'Ixion, ou le *vautour qui ronge les entrailles renaissantes de Prométhée*, présentent-ils à une âme sensible et honnête un tableau plus déchirant qu'une femme enceinte, faible et languissante, qui roule dans ses veines le poison destructeur des meilleures constitutions, et cet enfant, dont les innocens organes sont déjà imprégnés de ce virus, et qui, en naissant, apporte les preuves non équivoques de l'incontinence de son père?

Quels remords ce dernier ne doit-il pas éprouver? peut-il vivre heureux et tranquille quand il a des reproches de cette nature à se faire?

Puisque l'homme est comptable de ses jours à l'être sublime et divin qui a tout créé, de quel crime ne se rend-il pas coupable en abrégeant ceux d'une épouse qui lui a été confiée dans l'espoir qu'il la rendrait heureuse? De quel crime ne se couvre-t-il pas envers la nation, en ne donnant à ses enfans qu'une santé valétudinaire, qui les privera du bonheur individuel et de celui d'être utiles à la société dans laquelle ils viennent d'entrer?

Jeunes époux, vous pensez qu'un enfant aussi malheureux ne doit aucune reconnaissance à celui qui lui a donné une vie si déplorable, s'il vient un jour à maudire son existence, ainsi que celui qui la lui rend si douloureuse; il ne sera pas dans le cas de la sentence prononcée par le créateur et répétée par *Jean-Jacques* contre les enfans qui maudissent leurs pères.

Et vous en qui l'habitude de jouir a rendu le plaisir nécessaire, vous à qui le libertinage et la débauche ont tenu lieu de volupté, vieillards impuissans qui voulez encore jouir, ne faites plus accroire qu'une chaleur vive circule dans vos veines; n'épuisez pas les faibles ressources de la pharmacie pour réveiller des sens assoupis par des jouissances excessives et prématurées, qui arrachent à la nature un cri de douleur; ne consultez pas vos desirs, mais cette nature et vos forces. Si vous pouvez être utiles à la société, ce n'est point en lui donnant des hommes qui, dès le printemps de leur âge, annonceront la vieillesse et la décrépitude.

Ah! sur-tout, si cette habitude vous a rendus tellement coupables que vous ne puissiez surmonter vos desirs, si la raison ne vient plus à

votre secours que pour céder une victoire facile à vos sens égarés par une imagination salie et entraînée par des tableaux *idéals* d'une honteuse luxure ; si les maladies avec lesquelles vous trainez une douloureuse et pénible existence ne peuvent vous tirer du bourbier des passions, ah ! du moins gardez-vous de porter les yeux sur l'innocence : vous ne pouvez plus connaître le prix d'aucune vertu. L'image d'une vierge, si belle pour une âme honnête, si séduisante pour un cœur sensible, et si respectable pour tout le monde, ne ferait qu'allumer vos feux impurs. Voyez alors l'abîme dans lequel vous vous êtes précipités. Hélas ! vous faudrait-il, pour appaiser vos douleurs, pour adoucir vos maux, entendre les cris plaintifs de l'innocence corrompue par vos conseils perfides?.. ah ! malheureux ! fuyez loin d'elle... Jusqu'à présent vous n'avez encouru que le mépris, mais alors vous deviendriez l'objet de la haine et de la vengeance publique ; vous appeleriez sur vos têtes la foudre d'un Dieu justement irrité, car vous auriez surpassé le crime de l'homicide... En descendant dans la tombe que vous avez creusée sous vos pas, n'ajoutez pas aux remords qui vous y accompagneront, le plus cruel de tous, celui d'avoir fait un malheureux comme vous !

CHAPITRE II.

Du mariage, de ses plaisirs, et des maux du célibat.

Qu'on ne croye pas que je veuille bannir l'amour du cœur de la plupart des hommes; je desirerais, au contraire, que tous pussent en goûter les douceurs; mais en même temps mes vœux seraient remplis si, en exposant le tableau des vrais plaisirs, les seuls avoués par la nature, je pouvais faire abhorrer les débauches dangereuses dont les suites sont si cruelles. Je gémis en jetant les yeux sur cette quantité nombreuse d'hommes libres, qui outragent la société en y restant isolés, pour s'affranchir des liens capables de retenir leurs passions; ils en sont punis plus avancés en âge; dans leur vieillesse, sans parens, sans enfans, ils ne voient autour d'eux qu'une solitude effrayante, et les chagrins qui les dévorent alors, vengent la nature sans réparer ses pertes.

Je me croirais heureux, si cet ouvrage que

je présente aux hommes de tous les âges, pouvait produire quelque bien; et, avant de leur faire le tableau des gradations que la nature observe pour amener l'enfance à la puberté, traçons à la jeunesse celui du vrai bonheur ou du mariage.

En considérant ces gradations et les précautions que cette nature a prises pour que le changement ne fasse pas de trop fortes impressions sur les corps, il est facile de conclure que la nature ne nous a pas destinés au mariage dès l'instant que nous nous en croyons capables. Si les jeunes gens peuvent s'attacher à cette vérité, l'espèce humaine aura fait alors un pas vers la perfection.

La religion, les lois même, vous obligent de regarder comme illicites les plaisirs que les hommes se procurent, lorsqu'ils ne sont pas autorisés par le mariage; mais sans invoquer ce que la religion et les lois prescrivent à cet égard, les lumières de la raison devraient suffire pour vous guider; le desir de bonheur que l'homme porte avec lui, ne devrait-il pas servir d'égide contre les attaques des passions qui nous inspirent des plaisirs illicites et funestes que le libertin se promet seul; car ces faux plaisirs détruisent en peu de temps la

santé; et sans la santé, tous les trésors du monde ne peuvent nous procurer le bonheur.

Quels séduisans tableaux que les plaisirs purs d'un homme vivant au sein de sa famille, heureux par lui-même, heureux par sa femme et ses enfans : opposez-les aux jouissances imparfaites et dangéreuses du célibataire. Qu'il est intéressant de voir deux êtres, faits l'un pour l'autre, céder à la voix de la nature, suivre le penchant qui les entraîne; et par un échange réciproque de leurs sensations, confondre leur existence pour en multiplier la durée! ils se font un devoir de partager les peines de la vie, afin d'en ressentir doublement les plaisirs : la source de leur bonheur est une confiance sans bornes, un épanchement mutuel, un attachement à toute épreuve. Lorsqu'une première ardeur commence à se rallentir, de nouveaux gages de leur félicité viennent en resserrer les nœuds; ils s'applaudissent de leurs sentimens dans les êtres mêmes qui en sont le produit; et le soin de pourvoir à la conservation de ces intéressantes créatures, les rapproche plus intimement encore, et confond deux volontés en une seule sensation. Chacun de ces soins, donné a un des enfans de ce couple heureux, est une jouissance qui ne s'échappe que pour faire place à mille

autres. Leurs cœurs unis par ces doux liens, conservent leurs feux sous les glaces de l'âge. La couronne qui ombrage leurs cheveux blancs sera tressée par la piété filiale; et quand la parque portera le fer destructeur sur le fil des jours de l'un des époux; là, près des portes du tombeau, conduit par une vie sans reproche, calme de la paix de sa conscience, appelé par l'ordre de la nature, entourré d'enfans qui bénissent sa mémoire, mouillé de leurs larmes, ses yeux ne quitteront son épouse et ses fils que pour se porter vers le ciel, qui tient toute prête la palme immortelle due à ses vertus et aux devoirs qu'il a remplis sur la terre.

Charron dit (1) : «l'homme ne jouit de la plénitude de son existence que dans les liens d'un amour légitime bien placé; malheur à celui qui est assez insensible pour n'être pas attendri à la vue d'un mariage heureux! le misérable est déjà corrompu.»

Partout où il se trouve une place où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage (2). Le savant qui a dit cela,

---

(1) Livre de la Sagesse.

(2) De l'Esprit des Lois, liv. 23, chap. X.

connaissait bien l'impulsion que la nature a donnée aux deux sexes; il aurait dit, partout où deux personnes se rencontrent, il se fait une union, s'il n'eût envisagé cette alliance que du côté de l'instinct; mais l'ordre moral et politique à dû établir des lois relatives à la multiplication de l'espèce, et le besoin de subsistances a resserré les limites du plaisir, comme le soin de notre santé nous en défend l'abus. Parmi les nations mêmes (1) qui ignorent que les lois gouvernent une quantité innombrable d'hommes, une sorte de convention semble avoir attaché l'homme à la femme par des nœuds plus ou moins serrés, plus ou moins doux, plus ou moins bizarres, mais qui n'en sont pas moins respectables aux yeux de la nature, si l'homme et la femme s'unissent pour remplir ses vues.

Le mariage existe parmi les nations dont les mœurs ont le moins de rapports avec les autres; mais la différence des climats y apporte des nuances infinies, à travers lesquelles on reconnaît toujours l'empreinte de la nature.

Les hommes qui renoncent volontairement

---

(1) Tableau de l'homme et de la femme, tom. 2.

aux douceurs que procure l'union des deux sexes, les hommes insensibles aux plaisirs de la paternité et qui se privent des charmes variés dont la nature les a embellis, peuvent être comparés à ces statues de marbre isolées que le sculpteur a travaillées avec soin, mais auxquelles il n'a donné aucun caractère des passions. On admire la beauté du marbre, la régularité des traits, mais cette admiration est froide, comme le sujet qui l'a fait naître, et c'est vainement que l'artiste me représente une Vestale avec le feu sacré; mon cœur n'en est pas plus ému : je n'ai qu'à fixer ces grouppes où tout est vivant et en action, les adieux d'un amant, *Didon* qui pleure *Enée*, la douleur de *Porcie* après la mort de *Brutus*, le courage héroïque d'*Arrie*.... Mes yeux bientôt ne voyent plus le marbre; ils s'animent, c'est mon cœur qui voit, qui sent, s'échauffe, s'embrâse, en prenant l'intérêt le plus vif aux situations qui l'agitent. J'entends les plaintes de l'amant qui se sépare de sa maîtresse; je vois dans les yeux de *Didon* le feu du désespoir; je pleure *Brutus* avec *Porcie;* la femme de *Pœtus* parle, j'entends ces mots sublimes, qu'elle adresse à son époux en lui présentant le poignard dont elle s'est frappée;

PÆTE, NON DOLET; *tiens*, Pætus, *il ne fait point de mal.*

Le repos, l'inertie n'est point dans la nature; cette stoïcité, ce silence des passions tant préconisé par les philosophes est étranger à l'homme; la nature dont la main bienfaisante et prodigue a répandu tant de biens autour de nous, nous en interdit-elle la jouissance? Non; mais qu'exige-t-elle pour que ces jouissances ne nous deviennent pas funestes? de la retenue, un sage emploi de ses bienfaits. C'est l'offenser également que d'abuser de ses dons ou de les rejeter entièrement. Tout est action, mouvement dans l'univers, et les êtres dont la noblesse annonce la supériorité, bien loin d'étouffer en eux les germes de fécondité qu'ils ont reçus du créateur, doivent un tribut sacré à la patrie dont la nature ne les dispense jamais; car tout ce qu'elle a fait leur prescrit leurs devoirs, et il ne s'y soustraient que par l'illusion des préjugés, ainsi que par l'empire qu'à sur eux l'amour de l'indépendance, et plus encore par les attraits trompeurs du libertinage et de la débauche. Je ne parle point ici du célibat qu'embrassent les personnes qui jurent solemnellement de mourir aux passions; c'est à la politique des états à en juger l'utilité et à en fixer l'étendue: cependant je parlerai dans le

chapitre suivant des tempéramens qui peuvent excuser le célibat, connaissance qui doit servir de base à la conduite des parens qui veulent marier des enfans qui ont de la répugnance pour l'hymen, et leur apprendre à les distinguer d'avec ceux qui ne s'en écartent que pour se livrer à cette passion solitaire qu'outrage la nature, et dont *Tissot* nous a donné un tableau effrayant; mais dans ce moment, je parle des célibataires criminels, qui, répandus dans la société, la corrompent en affaiblissant les liens qui unissent les époux; ils sont plus dangereux, plus à craindre que les hommes fervens qui fuient les objets capables de s'opposer à la tranquillité de leur état, ou qui pénétrés des vérités de leur religion, trouvent dans les sacrifices perpétuels qu'ils lui font, le courage de ne point les regretter et de ne pas transgresser les lois qu'ils se sont imposées par leur serment.

C'est donc aux célibataires, qu'aucuns sermens n'ont enchaînés, que la patrie a droit d'adresser les reproches que mérite leur égoïsme. O hommes! leur dit-elle, j'ai tout fait pour vous; en naissant, vous avez trouvé des lois qui, de leurs remparts, ont écarté l'injustice ou la force qui voulaient vous soumettre à un joug dur et pénible; votre naissance, vous la

devez à ces mêmes lois, qui ont facilité l'union de vos ayeux.... Ils ont entendu ma voix, ils ont augmenté les individus, en vous donnant le jour.... Faut-il que vous ayez à rougir d'être ingrats? faut-il que, dans mon sein, vous jouissiez des privilèges que j'accorde au vrai citoyen, sans partager ses travaux? la discorde allume la guerre, la trompette sonne, les hommes se réunissent, ils vont combattre; si les infirmités de la vieillesse retiennent leurs bras, ils ont encore du sang à répandre pour la cause commune. Le vieillard généreux embrasse ses enfans: allez, leur dit-il, secourir la patrie; que je vous doive la tranquillité qui va luire sur mes derniers momens: puissiez-vous, couverts de gloire, venir réjouir mon cœur à la vue des lauriers qui ceindront vos têtes! et vous, indifférens aux révolutions qui m'agitent, hommes insensibles, qui ne connaissez aucuns des charmes attachés au véritable amour, que m'offrirez-vous? vos bras affaiblis par la débauche! vos cœurs flétris, et dans lesquels les passions nobles, d'où naissent les vertus, n'ont jamais pénétré!...

Comment oserez-vous fixer vos regards sur les héros, dont la valeur assure la félicité publique? sur les hommes dont la sagesse maintient

les lois dans toute leur force ? sur l'habitant des campagnes qui, environné de sa famille, arrache à la terre les moyens de soutenir votre inutile existence ? Si mes intérêts ne peuvent vous toucher, serez-vous insensibles à votre situation personnelle? Je passe les instans rapides pendant lesquels la volupté moissonne les forces que vous avait confiées la nature ; j'arrive aux tristes jours où les douleurs déchirent le voile de l'illusion ; une vieillesse hâtive introduit la mort dans vos membres; vos yeux laissent couler des larmes.... Malheureux ! vous insultez la nature! elle a prévu tout le mal qui pouvait arriver sur la terre; la douceur du printemps succède aux rigeurs de l'hiver ; à côté de la plante la plus dangereuse, elle a fait naître une plante salutaire qui en affaiblit les effets vénéneux; elle a uni la femme à l'homme, pour qu'ils tarissent les larmes que fait couler la douleur ou l'infortune.... Quels droits avez-vous de répandre des larmes? c'est moi qui dois en verser sur votre vie ! que n'avez-vous cherché à former des nœuds qui feraient la consolation des derniers instans de vos jours ?

C'est sur-tout, comme je l'ai dit, dans ces derniers momens que l'homme est ému par l'amour paternel ; les mains qui essuient ses

larmes sont guidées par la nature; tandis que le célibataire ne voit, à l'approche de la mort, que d'avides héritiers qui, loin de verser une larme sur son cercueil, ne l'accompagnent qu'avec le sourire sur les lèvres. Ah! que l'homme qui dédaigne les douceurs produites par l'amour conjugal, mérite de reproches! il est ingrat envers la patrie, et cruel envers lui-même. Les enfans nés d'un commerce illégitime sont l'opprobre de leurs pères; presque toujours destinés à vivre dans l'obscurité; ils ne peuvent réclamer dans le monde le premier appui que la nature leur a donné; un cercle les circonscrit, eux et les auteurs de leurs jours, dans un espace isolé où jamais on n'entend les doux noms de père et de fils; noms sacrés qui causent cette douce émotion de l'âme! Les plaisirs du cœur sont bannis de cette triste enceinte; aucun rapport n'y lie dans la société l'enfant qui vient de naître, à l'auteur de son existence. Ah! s'il est un supplice pour les célibataires, dont le cœur n'est point entièrement dépravé, c'est sans doute le spectacle attendrissant d'une famille dont tous les membres sont unis par la nature et les lois.

CHAPITRE III.

Des Tempéramens, et de leurs variétés. — Influence qu'ils peuvent avoir sur les enfans.

Avant de faire sentir aux jeunes gens combien l'abus des plaisirs de l'amour influe sur la santé, il faut les mettre à même de juger des divers tempéramens, et de leur faire connaître l'influence qu'ils peuvent avoir sur les enfans.

Employons encore ici le langage de l'auteur du Traité sur l'homme et sur la femme. Les livres sacrés, dit-il, nous étonnent quelquefois par les passages où ils donnent une idée de la multiplication de nos premiers pères : quelle fécondité, que celle des enfans de Jacob en Egypte ! je crois qu'alors la médecine (car cette science commença avec le monde) ne connaissait pas ces divisions et ces variétés infinies de tempéramens, que le luxe, la mollesse, la débauche ont introduites parmi nous.

Cette disposition particulière du corps, pro-

duite par la combinaison des principes dont il est composé, et qu'on nomme *tempérament*, influe beaucoup sur les fonctions de l'ame et du corps, et l'on est persuadé que dans le physique de l'amour, le tempérament joue le principal rôle. De-là, on est convenu que tel homme ou telle femme d'un tempérament donné, étaient peu propres à la génération; tandis que d'autres, par une nuance de couleur plus sombre, des yeux plus animés, un extérieur plus vif, font croire que, semblables à ces hommes vigoureux qui ont peuplé la terre, ils pourraient réparer les désordres d'un nouveau déluge. Ces assertions générales, que l'on tire à l'inspection des hommes, sont assez souvent démenties par des cas particuliers; c'est ce qu'il est essentiel de démontrer dans un ouvrage qui traite de l'amour avoué par l'hymen, qui tend à la perfection physique et morale de l'homme, et qui a pour but d'éloigner la jeunesse de cette première jouissance solitaire que la nature réprouve, et pour la punition de laquelle la nature a créé et rassemblé tous les fléaux qui affligent, dégradent, et conduisent par des maux affreux, l'homme vers son tombe, avant le terme de sa carrière.

On doit tenir pour certain que les tempéramens sont la principale source physique de nos passions, dit l'auteur du Traité des passions (1). Si tous étaient simples et sans mélanges, les passions et les caractères seraient également connus; il suffirait de savoir qu'un homme a tel ou tel tempérament, pour en conclure avec certitude, qu'il a tel ou tel caractère, tel ou tel penchant naturel. On a dit, avec raison, que ce qui produisait la fièvre, produisait bien des vertus et des vices.

L'expérience démontre que tous les tempéramens sont composés et mélangés à l'infini, qu'aucun ne se ressemble parfaitement, qu'ils sont aussi variés que les physionomies. Ils sont naturels, acquis ou composés.

Les naturels sont ceux que nous apportons en naissant, que nous tenons de la nature et de la composition primitive de nos humeurs; ils forment nos complexions, d'où naissent nos caractères, nos inclinations, nos penchans. On peut les changer, les modifier jusqu'à un certain point, mais non pas en détruire entiè-

---

(1) M. le sénateur Vernier.

rement le germe; c'est en ce sens que l'on a dit :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Les tempéramens acquis sont ceux qui ont été changés en partie ou modifiés par les alimens, et surtout par le lait reçu au berceau, par l'habitude, les accidens, les maladies qui altèrent et décomposent les humeurs ; les hommes en santé ou en maladie ont pour l'ordinaire des caractères bien différens.

Les tempéramens sont composés ou mélangés, d'abord par la nature, qui jamais n'en donna de simples, ensuite par les modifications et changemens émanés des causes que nous venons d'indiquer.

Pour juger, autant qu'il est possible, de la nature et du degré du mélange, il faut nécessairement connaître les principaux tempéramens, dont tous les autres sont dérivés et composés.

Les anciens en distinguaient neuf; les modernes les réduisent à quatre, le *sanguin*, le *bilieux*, ou *nerveux*, le *mélancolique*, le *pituiteux* ou *phlegmatique*.

Parmi le grand nombre d'explications que nous ont donné les anciens et les modernes sur

ce qui constitue le tempérament, il est assez difficile d'en saisir une qui satisfasse entièrement. Voici celle qu'en donne le médecin *Quesnay*.

« Les parties solides ont une force élastique par laquelle elles tendent à se resserrer ou à se raccourcir lorsqu'elles souffrent quelques extensions; nos vaisseaux dilatés par le sang qu'ils reçoivent dans le moment de la diastole (1), tendent, indépendamment de leur action organique, à se contracter par le ressort de leur action organique, forment une double force qui agit dans la contraction des vaisseaux. Plus la force élastique des parois est considérable, plus elle s'oppose à la dilatation, et plus elle contribue à la contraction des vaisseaux. On doit être fort attentif à ce ressort, car il contribue beaucoup, selon qu'il a plus ou moins de trait, et selon qu'il est plus ou moins excité, à varier et à modifier le jeu des vaisseaux. On peut remarquer facilement ces différens effets du ressort dans un arc, car

---

(1) On nomme ainsi l'état du cœur, lorsque ses cavités sont dilatées; la sistole est au contraire la contraction des parois qui forment ces mêmes cavités.

un arc plus ou moins roide, plus ou moins grand, plus ou moins tendu, varie beaucoup le jet de la flèche, indépendamment même de la force plus ou moins grande de celui qui met son ressort en action. Ainsi les effets des vaisseaux ne doivent pas être les mêmes dans ceux qui ont des vaisseaux fort amples, que dans ceux qui les ont serrés; dans ceux dont les parois des vaisseaux sont fermes ou roides, que dans ceux où elles sont nulles et fort amples : dans ceux où les parois ont beaucoup d'élasticité, que dans ceux où elles en ont peu : dans ceux où l'action de ces parois est forte, que dans ceux où elle est faible. »

De toutes ces variétés, qui sont si remarquables dans les hommes, *M. Quesnay*, fait venir les différens tempéramens qui apportent tant de diversité dans les facultés mécaniques, animales et intellectuelles. Mais en admettant le sentiment de l'illustre médecin que je viens de citer, il ne faut pas croire, qu'il faille renoncer totalement aux humeurs, qui selon les anciens et la plupart des modernes, constituent les variétés des tempéramens; les solides n'acquièrent la force ou la faiblesse, la roideur ou la mollesse, le plus ou moins d'élasticité, etc., que par l'effet que

produisent sur eux les fluides qui les mettent en action. Ainsi on retrouvera toujours dans les hommes sanguins, un tempérament chaud et humide; ceux chez qui la bile domine, seront chauds et secs; les pituiteux ou phlegmatiques seront froids et humides, et ceux que les anciens nommaient mélancoliques, seront d'un tempérament froid et sec. De la différence de ces tempéramens naît une plus ou moins grande aptitude aux plaisirs, et il serait facile d'en faire l'évaluation, si ces quatre principaux tempéramens ne donnaient, par leurs combinaisons, naissance à des subdivisions que les médecins même les plus expérimentés ont beaucoup de peine à saisir dans plusieurs circonstances.

Bornons nos observations aux quatre principaux tempéramens, les seuls qu'on puisse suivre avec assez d'exactitude, et en écartant ce qu'il y a d'étranger à notre objet, donnons une idée des facultés que chacun de ces tempéramens a pour remplir le grand but de la nature, celui de la multiplication.

SECTION PREMIERE.

Du tempérament sanguin.

Un corps ferme et vigoureux, une physionomie animée, les yeux ordinairement bleus, des chairs qui ne sont ni trop fermes ni trop molles, la peau simple et unie, une couleur vermeille, de l'embonpoint, des cheveux blonds ou châtains, des membres souples et agiles, peu propres aux travaux pénibles, des veines bleues, amples et tendues, dans lesquelles le sang circule avec facilité, sont les signes qui annoncent l'homme sanguin.

Celui qui est de ce tempérament a dans toute l'habitude du corps, une chaleur douce et des desirs ardens qui annoncent son goût pour les plaisirs, où le portent encore une gaîté naturelle, une imagination féconde, et beaucoup de penchant pour la société. Il exerce toutes ses fonctions avec une facilité admirable, et la transpiration surtout se fait aisément. L'homme sanguin, porté à l'enjouement, et dont la sensibilité, la douceur, la vivacité, l'aménité forment le caractère, doit être entraîné sans cesse vers les plaisirs de

l'amour et ceux de la table. Sa bonne constitution physique influe sur le moral, et il fait les charmes de la société par son imagination brillante, la vivacité de son jugement, la rapidité et l'enjouement de sa conversation.

Doué de talens aussi séducteurs, l'homme sanguin ne paraîtrait-il pas devoir exclure des mystères de l'amour, les hommes qui n'ont pas le bonheur de réunir autant d'avantages ? il aime avec beaucoup de délicatesse ; ce n'est point toujours la soif ardente des plaisirs qui le porte à les rechercher ; le cœur agit en lui aussi vivement que l'instinct. Plus sensible à une passion délicate qu'aux plaisirs destructeurs de la débauche, il devrait donc régner seul dans le cœur des femmes qui savent unir la décence aux charmes de la société. Mais les *titillations* voluptueuses qui agitent l'homme sanguin, le rendent peu redoutable auprès des femmes qui savent se défendre ; il veut, comme César, voir et vaincre en un instant. Par la même raison qu'il est plus propre à faire des connaissances que des amis, il trouve plutôt à satisfaire ses desirs dans l'ivresse d'une passion rapide et souvent sans conséquence, qu'au milieu des plaisirs mystérieux d'un amour cimenté par des rapports et des liai-

sons qui ne s'accordent pas toujours avec sa vivacité, son imagination et son inconstance.

On peut juger, d'après cette esquisse, que l'homme sanguin est sensible en amour, mais étourdi; qu'il n'aime pas la résistance, qu'il s'emporte aisément et se calme de même; que semblable au papillon, il voltige sur la première fleur qui s'offre à sa vue, mais qu'il s'y arrête peu. Le vif éclat de la rose peut bien fixer un instant le papillon au milieu de sa course, mais si jalouse des autres fleurs, elle veut le retenir, il faut qu'elle ouvre son sein aux caresses de cet inconstant; elle jouit du bonheur de le voir palpiter par l'excès du plaisir, elle le partage.... l'agitation et les transports de son amant paraissent lui assurer la tendresse la plus vive et la plus durable..... Fleur charmante! employez tout pour captiver celui qui cherche à s'échapper. Une douce langueur est déjà répandue sur ses sens, bientôt l'ennui va lui succéder.... vous voulez le retenir?.... il n'est plus temps! plus beau qu'il n'a jamais été, il agite doucement ses ailes et cherche à se dégager. Il n'a point épuisé tout son amour, il vole avec empressement vers une autre fleur pour lui faire partager ses plaisirs. Cependant ne craignez pas d'être mé-

prisée, il est inconstant, mais il est bon. Peut-être va-t-il renouer ses engagemens, ne vous refusez pas à de nouvelles caresses; il est aussi facile à rebuter qu'il est inconstant.

On peut aisément reconnaître l'homme sanguin dans le papillon dont je viens de décrire le manége amoureux; telle est sa manière de se conduire en amour : il n'a pas pour les plaisirs cette force *athlétique* dont la nature a doué les hommes d'un tempérament bilieux; mais réunissant ce que l'amour a de plus doux, ses jouissances ne sont point troublées par la jalousie, cette passion funeste qui précède quelque fois la fureur dans les hommes bilieux. Il est inconstant; voilà son crime, qui deviendra plus tard son supplice. La bonté de sa constitution n'est pas un titre pour vivre long-temps, la vivacité, la sensibilité, et surtout l'inconstance, qui lui sont propres (car de là naissent des desirs toujours nouveaux et qu'il peut souvent satisfaire), abrègent sensiblement ses jours.

Des hommes aussi aimables pour la société que ceux dont je parle ne devraient-ils pas s'efforcer de conserver jusques au bout de leur carrière les qualités du corps et de l'esprit qui les font chérir? la douceur, l'aménité, la

gaîté qui constituent leur caractère les rendraient précieux dans l'état du mariage, si leur inconstance n'y jetait que trop souvent la discorde. Les complaisances, les tendres caresses d'une épouse ne pourraient-elles pas adoucir ce penchant, qui porte un homme à chercher des faveurs dont l'hymen rougit ? Je me représente avec satisfaction une femme aimable qui, ayant ramené son époux au milieu de sa famille par des attentions délicates, qui, si j'ose dire, ont dompté le tempérament, jouit de son bonheur, dont elle connaît toute l'étendue.

SECTION II.

Du tempérament bilieux, ou nerveux.

Si l'on en excepte une taille avantageuse et un gros embonpoint, que n'a pas ordinairement le bilieux, tout en lui annonce la force; ses os sont gros et solides, ses muscles bien marqués, ses chairs compactes; sa peau aride et sèche, est d'un rouge foncé, brune, olivâtre et quelquefois noire; les poils qui la couvrent et les cheveux sont presque toujours noirs et crépus; son pouls est grand, vigou-

reux, brusque; il a les veines grosses, saillantes, le sang bouillant, la bouche grande, les lèvres desséchées, l'haleine chaude et forte, les yeux noirs et perçans.

Les hommes de ce tempérament sont les plus amoureux; toutes leurs passions sont fortes et vives, parce qu'ils n'ont pas la gaîté et l'enjouement des personnes sanguines. Leur colère (dit M. Le Clerc dans son *Histoire Naturelle de l'homme, considérée dans l'état de maladie*), est celle d'ACHILLE, leur haine celle de CORIOLAN; leur amour tient de la manie, et cette passion à laquelle un tempérament presqu'inépuisable les porte sans cesse, devient pour eux une affaire capitale. L'homme bilieux veut être aimé seul, parce que différent de l'homme sanguin, il aime, sinon avec constance, du moins avec une passion extraordinaire, et qu'il est le plus vigoureux des hommes. Il conserve long-temps cette force supérieure, il n'attend même pas qu'elle soit épuisée pour devenir jaloux, injuste et cruel. Chez les nations policées, ces vices, en quelque sorte, brisés par la douceur des liaisons, n'acquièrent pas ce degré excessif qui empoisonne les plaisirs et conduit au crime; c'est chez les nations dont les individus sont presque tous

du tempérament bilieux que ces horreurs s'annoncent sous l'aspect de la grandeur et du pouvoir despotique.

L'amour dans la Turquie, en Afrique, en Asie est un tyran qui déchire les cœurs; les plaisirs dont jouissent les hommes barbares qui habitent ces contrées, sont affaiblis par l'autorité; les femmes qui servent à leurs jouissances sont des esclaves enfermées, punies souvent de mort sur le soupçon d'une infidélité. Les gardiens dépositaires de leurs vertus ont été mutilés pour s'assurer de leur continence.... et les tyrans qui commandent cette foule d'esclaves jouissent du vrai bonheur!.... non, sans doute. Si la félicité naît de l'amour, c'est lorsqu'il est dégagé de toute contrainte : le maître absolu, qui n'a qu'à vouloir pour être obéi et dont les esclaves reçoivent, au milieu du trouble et de la crainte, des caresses qu'empoisonne l'esclavage, ne connaît pas l'amour. L'homme qui dédaigne ou méprise les plaisirs d'une union assortie et qui cherche par caprice, plus souvent encore par ambition, des plaisirs en échange des richesses, ne connaît pas non plus l'amour. — Eh! que m'importe, dira-t-il, je connais le plaisir. — Vous!... *Les hommes*

achetés valent moitié moins pour la gloire, et les femmes même pour le plaisir.

Les talens supérieurs que les hommes bilieux ont pour la jouissance des plaisirs, ne sont pas infructueux; ils sont en général de tous les hommes les plus propres à la fécondité, surtout s'ils s'unissent à une femme sanguine. Celle-ci, plus modérée dans ses transports, remplit avec plus d'exactitude le vœu de la nature; mais si l'on parvient jamais à concevoir qu'il faut des rapports et des convenances physiques dans le mariage, on se gardera bien d'unir un homme bilieux avec une femme du même tempérament, je veux dire avec la plus amoureuse de toutes les femmes. Ne dit-on pas communément dans un proverbe trivial, mais vrai, que le *trop de vivacité s'oppose à la génération?* et néanmoins les hommes agissent comme s'ils n'en croyaient rien. On a malheureusement oublié que c'est d'une union bien assortie que naissent des enfans bien faits et bien constitués. Que l'on unisse un homme et une femme du tempérament dont il s'agit ici, je ne dirai pas que leurs plaisirs n'auront rien de piquant; mais est-ce seulement pour jouir que les sens s'épanchent dans le sein de la volupté? les transports dans

cette union se suivent rapidement; une flamme dévorante allume sans cesse les feux de l'amour; la force de l'imagination, aidée par celle d'un tempérament robuste, élève le couple heureux.... Heureux! il ne le sera pas toujours; je vois une vieillesse prématurée engourdir, dessécher les sources du plaisir..... Je vois alors les époux infortunés rappeler la volupté qui les fuit, et pour combler leur infortune, ils sont privés du plaisir suprême de rendre à la nature les caresses qu'ils ont prodiguées à l'amour. Epoux malheureux! vous étendez vainement les bras, vous ne pouvez presser contre votre sein des enfans qui auraient fait la consolation, et les délices de la vieillesse qui vous glace.

SECTION III.

Du tempérament mélancolique.

On chercherait presque toujours inutilement la constitution mélancolique parmi les enfans et parmi les vieillards; elle se manifeste avec toute sa force à vingt ou trente ans, et les mélancoliques ne vivent guère plus de cinquante ans. Ce tempérament peut

être considéré comme *acquisitif* et dépendant des variations qui éloignent l'homme de sa constitution primitive : on ne les trouve guère dans les campagnes. Cependant on a observé que le peu de laboureurs et d'artisans auxquels la nature a donné ce tempérament ne passent que très-rarement l'âge de quarante ans; les grands travaux les tuent : ceux qui passent cet âge, acquièrent les propriétés reconnues de gens bilieux, et vivent long-temps. Les villes peu considérables n'en fournissent pas non plus beaucoup d'exemples, mais malheureusement pour le monde physique, on en rencontre, à chaque pas, dans les grandes cités, où les hommes pressés étroitement les uns contre les autres semblent se disputer l'air qu'ils respirent.

Si dans une capitale j'observe avec attention (non pas dans les places ni dans les promenades publiques, car les hommes mélancoliques fuient la société), si j'observe, dis-je les hommes qui s'offrent à ma vue, j'en verrai beaucoup de ce tempérament. Ils sont aisés à reconnaître. Leur stature est grande ou moyenne, leurs cheveux sont bruns ou noirs, leur visage est alongé; leurs yeux, grands et langoureux dans la jeunesse, deviennent som-

bres dans un âge plus avancé; leurs joues sèches, avalées, sont recouvertes d'une peau rude, brûlée, noirâtre et quelquefois jaune; leur corps est grêle, leurs jambes et leurs cuisses menues, leurs bras et leurs doigts effilés. Les hommes de ce tempérament sont laids de visage, quoiqu'ils aient été beaux dans leur enfance : peut-être ils ne nous paraissent tels dans l'âge mûr que par la maigreur, par leur regard un peu farouche et la couleur de la peau.

Les femmes du tempérament mélancolique diffèrent essentiellement des hommes de cette constitution; leur peau, quoique sèche, est beaucoup plus belle; leur démarche nonchalante a été prise par quelques personnes pour de la grâce et de la majesté. *Balzac* disait en considérant une nation où le tempérament mélancolique est dominant : *On croirait que ce sont des reines qui ont épousé leurs esclaves.*

L'homme mélancolique est un dangereux séducteur auprès des femmes, parce qu'il possède au suprême degré l'art de faire illusion par son éloquence; il a le ton persuasif, et réussit presque toujours par le sublime de son imagination; il ne la dirige pas continuelle-

ment vers les plaisirs, elle est trop vive, trop exaltée pour être tendue avec uniformité ; les actions héroïques, les conquêtes, les entreprises qui paraissent surpasser les forces humaines sont de son ressort ; aussi les ambitieux, les hérésiarques, etc., ont tous été mélancoliques.

Ces hommes ne dirigent donc leur imagination vers l'amour que dans les intervalles que leur laissent des projets qui, à leur yeux, sont d'une plus grande importance ; mais si cette passion les occupe sérieusement, ils abandonnent alors les idées qui y seraient disparates pour ne s'occuper que de l'objet qui les enflamme ; ils deviennent plus que jamais sombres, difficiles, rêveurs, inquiets, craintifs, méfians, timides, jaloux, furieux. On sait, par des exemples horribles, jusqu'à quel point le mélancolique amoureux et irrité peut pousser le désespoir.

Que n'est-il possible d'anéantir par gradations l'impétuosité de cette constitution malheureuse ! elle n'est pas dans la nature, puisqu'elle se trouve rarement dans les lieux où les hommes sont plus rapprochés d'elle. Il faut donc regarder ce tempérament plutôt comme une maladie d'acquisition, comme

un vice héréditaire, que comme un tempérament propre à l'individu, et l'on doit s'attacher à amortir, à dompter, s'il est possible, cette constitution, qui mérite à beaucoup d'égards qu'on fasse des efforts contre elle, et qui n'a pu devenir héréditaire que par l'abus des plaisirs, l'abattement et l'épuisement qui en sont comme une suite nécessaire.

Le feu de l'imagination des mélancoliques ne suffit pas pour les rendre habiles à la propagation de l'espèce, il faut aussi que les fonctions naturelles (surtout les secrétions), se fassent sans trop d'irrégularité, et c'est ce qui se trouve assez rarement dans les hommes de ce tempérament. Tout paraît être en désordre dans leur économie animale. Le mouvement du cœur et des artères est inégal; presque toujours affamés, ils sont très-peu attentifs sur la quantité d'alimens qui leur conviennent. Aujourd'hui trop, demain pas assez, ils n'ont pas d'autre régime; aussi leurs déjections, la transpiration insensible, les sueurs sont dans une irrégularité d'abondance et de suppression continuelle. On sent combien ce désordre doit influer sur la postérité.

Le mélancolique doit-il donc garder un cé-

libat scrupuleux? Il serait peut-être à souhaiter que cela fût possible, mais l'expérience démontre le contraire.

J'ai observé que les mélancoliques, lorsqu'ils étaient célibataires, devenaient sujets à beaucoup de maladies longues et cruelles. On verra dans le chapitre qui traite de la puberté, de tristes effets de la mélancolie. On peut donc permettre le mariage aux personnes de ce tempérament; mais il faut bien se garder de le faire contracter entre deux personnes qui aient la même constitution : les enfans qui seraient les fruits d'une union aussi mal assortie, se ressentiraient tôt ou tard des vices physiques et moraux des auteurs de leur existence. Donnez à un homme mélancolique une femme du tempérament sanguin, ou à un homme de cette dernière constitution une femme mélancolique, si celle-ci veut absolument se marier. La différence des caractères, si elle ne s'évanouit pas peu à peu, diminuera sensiblement; celui des époux qui aura la constitution sanguine, et par conséquent l'humeur enjouée, le caractère liant, l'imagination riante, emploiera ces heureux talens pour répandre la gaîté dans sa famille; il corrigera

le *sombre* du mélancolique ; ses enfans lui devront leur bonheur, et la patrie des citoyens utiles.

SECTION IV.

Du tempérament phlegmatique ou pituiteux.

Si je considère l'homme phlegmatique, tout annonce en lui la nature défaillante; quelques apparences trompeuses ne m'en imposeront pas sur sa faiblesse. Il a la taille avantageuse, parce que les fibres abreuvées par une sérosité abondante ont pu s'étendre et s'allonger. Ses chairs sont lâches, molles, couvertes de graisse, par la même raison; elles sont blanches, garnies d'une petite quantité de poils blonds et fins. Ses cheveux sont blonds ou châtains; son visage rond, pâle et souvent bouffi. Ses yeux bleux et grands devraient animer sa physionomie et lui donner de l'expression; mais ils sont éteints, leur regard est humble et languissant. Des lèvres pâles et décolorées, des vaisseaux très-fins, dans lesquels circule lentement un fluide dont les principes paraissent désunis; enfin un

corps faible, incapable de supporter des travaux fatigans.

Dans ce tempérament le pouls est faible, mou, flexible, la respiration lente; aussi le pituiteux est sujet à l'oppression de poitrine; ses fonctions naturelles sont languissantes, imparfaites, il a peu d'appétit, il digère lentement et mal: c'est celui de tous les hommes qui supporte le plus facilement et le plus longtemps la faim sans en être incommodé.

Le moral correspond au physique, et certainement c'est un bonheur; des sensations vives, une imagination ardente porteraient le trouble dans la machine et détruiraient des organes trop faibles pour y résister. Le pituiteux ne connaît guère ces passions fortes qui émeuvent, excitent, soulèvent, enflamment nos esprits; il reçoit volontiers l'impression qu'on lui donne, mais elle l'échauffe rarement. Ce défaut de sensibilité et d'activité lui rend l'imagination froide, la mémoire débile; mais en revanche, il a le jugement droit, le caractère doux, affable, paisible; il n'est pas propre aux sciences, aux arts de goût; il se borne à suivre les traces de ses ancêtres, sans jamais avoir envie de les surpasser. L'état d'apathie fait son bonheur.

Les femmes de ce tempérament, comme les hommes, sont peu portées aux plaisirs de l'amour, elles ont peu d'affection pour l'autre sexe : la continence n'est point pour elles une vertu pénible; la plupart même se prêtent avec peine à ce qui fait le plaisir des autres. *Elles ne sont pas nées sous la planète de Vénus.* En général le pituiteux, comme on l'a vu, est dédommagé, bien faiblement il est vrai, de ses défauts physiques, par des qualités morales qui, si elles n'en font pas un homme aimable dans la société, ne le rendent point à charge.... Il l'est peut-être à la nature, car elle n'a point répandu les hommes sur la terre avec le germe de la mélancolie et de la pituite.... Dépravation des mœurs, luxe, mollesse, voilà votre ouvrage!

CHAPITRE IV.

De l'hygiène propre à modifier le caractère des tempéramens.

Tous les tempéramens possibles, quelque soit leur variété, sont composés, comme nous venons de le dire, de ces quatre principaux qui ont fait l'objet du dernier chapitre; mais il en est toujours un qui domine, et comme il est impossible de fixer le degré du mélange, on le désigne d'abord par le prédominant; et l'on dit, il est d'un tempérament sanguin, bilieux, sauf à les caractériser ensuite plus particulièrement par les nuances et les modifications infinies dont ils sont susceptibles. En disant, par exemple, bilieux et mélancolique, sanguin et pituiteux, ce serait porter trop loin ses prétentions que de vouloir fixer le degré du mélange; il suffit d'observer qu'il y a toujours un tempérament prédominant qui a une plus grande influence sur le caractère et sur le jeu de nos passions.

C'est à empêcher cette extension ou trop forte prédominance que l'on doit porter tous ses soins, et l'on peut y parvenir facilement par le régime et les exercices suivans, indiqués par le docteur *Millot*, dans son *Nestor français*.

Nous ne pouvons douter, dit-il, que les occupations, les plaisirs, les alimens, en un mot le régime, n'agissent avec la plus grande force sur les tempéramens, conséquemment sur les passions, car elles tirent leur source de mille objets extérieurs qui, vus du vulgaire, ne paraissent point y avoir de rapport.

Tel homme ne doit la force de ses passions qu'à l'habitude d'une table somptueuse et aux desirs voluptueux qu'enfante la mollesse, tandis qu'il eût été le plus doux des humains si des circonstances autres, le forçant à vivre frugalement, il eût employé les forces que lui donnaient la nature et la jeunesse à un travail aussi utile pour la fortune que nécessaire à la conservation de sa santé.

Rien n'est à négliger pour un objet si intéressant : pères et mères, après avoir soigneusement observé votre fille, s'il vous reste quelque doute sur son tempérament, si vous ne pouvez aisément vous décider sur le genre

de vie qui doit lui convenir pour modifier ses passions, consultez un médecin instruit et consommé dans la physiologie et l'hygiène (1).

Ce médecin vous dira que pour le tempérament sanguin, il faut varier et multiplier les occupations ; que cette variété lui tient lieu de délassement ; qu'il faut combattre son penchant naturel pour le luxe, la table, et tous les genres de volupté, en adoucissant l'activité et l'acrimonie du sang ; qu'il faut même en diminuer la dose par de légères et fréquentes saignées, et le priver de vin auquel on substituera l'usage de la bière, parce qu'il est nécessaire de réprimer sa pétulance avant de parler à son moral, pour lui faire contracter

(1) Hygiène, partie de la médecine qui prescrit des règles pour modérer les passions nuisibles à la santé, en conséquence, pour en prévenir le dérangement et nous conduire à une longue vieillesse sans infirmités.

Descartes avait une si haute idée de la médecine, qui, de son temps, n'était pas encore une science aussi sublime qu'elle l'est aujourd'hui, qu'il dit : *Que s'il est des moyens de rendre les hommes plus sages et plus spirituels qu'ils ne l'ont été jusqu'à lui, il faut les chercher dans la médecine.*

une habitude de constance et de fermeté, que la nature ne lui a pas donnée.

Vous apprendrez de ce médecin, que le bilieux a des passions bisarres qu'il est nécessaire de prévenir plutôt que dans le tempérament dont nous venons de parler; car, lorsqu'elles ont une fois germé, il est difficile d'en arrêter le développement, parce que ce tempérament est plus tenace que le précédent : appliquez-vous donc à dompter son entêtement, modérez son penchant pour le sexe; l'usage du camphre vous sera d'une grande ressource pour cet effet. Etouffez la jalousie effrénée, surmontez son opiniâtre aversion pour les sociétés; dirigez-le vers les sciences, qui demandent plus de génie que d'esprit, plus de méditation et de profondeur que d'agrémens.

Les personnes d'une complexion sèche, échauffée, comme celles du tempérament sanguin et sanguin bilieux, ou tourmentées de la névrole, comme nous en voyons souvent, feront usage habituel d'une eau dans laquelle elles mettront vingt-cinq grains de nitre, ou dans laquelle elles feront infuser des racines de fraisier, ou des feuilles de pimprenelle ou de cerfeuil. Le fréquent usage des herbes potagères aqueuses, comme laitues, romaines,

bettes, poirée, navets, cardons, concombres, melons, choux, choux-fleurs, et de tous les légumes verds, leur est avantageux. Parmi les fruits, elles doivent choisir ceux qui fournissent le plus d'eau, comme les différentes espèces de cerises, les prunes, les pêches, les poires fondantes, les raisins, etc. Elles feront encore sagement de manger, de temps à autre, du pain de seigle, s'il ne leur occasionne pas la dyspepsie ou difficulté de digérer. Il faut à ce tempérament un exercice doux et modéré. L'usage du lait, commencé à la fin de mai, est encore un moyen souverain pour modifier ce genre de tempérament; mais il ne suffit pas à tous, sans une préparation préliminaire, et sans avoir purgé les premières voies de toute crudité.

Le médecin vous dira encore: le mélancolique a des passions tristes, qu'il faut s'appliquer à dompter en rendant le suc pancréatique plus fluide. Attachez-vous spécialement à régler son imagination capricieuse, qui, le faisant passer rapidement de la joie à la tristesse, lui fait éprouver tous les extrêmes. Cette inégalité de caractère tient presque toujours à des sécrétions qui ne se font qu'avec peine, et jamais régulièrement: il faut donc les pro-

voquer, ou par le régime, ou par quelques remèdes appropriés. Portez toute votre attention à détruire la sensibilité morale, qui ordinairement est extrême dans ce tempérament, et qui a sa source dans un amour-propre excessif, qui, pour peu qu'il soit blessé, rend furieux et vindicatif jusqu'à la cruauté.

Tous les alimens de difficile digestion, les farineux non fermentés, les légumes, ne conviennent point ici : les viandes tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes, et la jeune volaille, doivent être le fonds de la nourriture des mélancoliques ; les herbes potagères doivent en faire l'assaisonnement : on peut quelquefois unir à leur nourriture quelques aromates légers, comme la mélisse, la canelle, le mélilot : le vin blanc et léger convient dans ces circonstances ; mais le moyen le plus favorable, et sans lequel le régime n'est presque d'aucun effet, est d'aider l'action des alimens, par un exercice léger, en respirant un air frais et en évitant trop d'application.

Enfin le médecin instruit vous fera connaître que le phlegmatique a besoin d'être stimulé ; qu'il faut détruire son insensibilité morale, en lui procurant une grande abondance de fluide nerveux, et en augmen ant

son principe vital, qui, trop faible chez lui, n'a point encore détruit la surabondance de la sérosité de ses humeurs, et qui ne lui laisse que la faculté de végéter.

Dans un autre ouvrage (1), M. Millot dit: On remédiera aux tempéramens pituiteux et relâchés, en leur faisant faire beaucoup d'exercice pour augmenter les transpirations, observant néanmoins le repos après le dîner. Le sommeil est peu nécessaire aux personnes affectées de ce tempérament; elles doivent se faire frotter souvent avec des flanelles ou des brosses appropriées à cet usage, afin de ranimer la circulation dans les vaisseaux capillaires extérieurs, et d'exciter une abondante transpiration.

Ils doivent préférer les viandes noires, et manger souvent du mouton et rarement du veau: elles doivent encore préférer les pigeons, les perdrix, les oies, les canards, aux poulets et poulardes. Le bœuf maigre rôti leur con-

(1) La Gérocomie, ou Code physiologique et philosophique, pour conduire les individus des deux sexes à une longue vie; chez Buisson, libraire, rue Gît-le-Cœur.

vient beaucoup mieux que bouilli. Les fruits cassans, ainsi que ceux qui contiennent un peu d'acide, comme les groseilles et les cerises aigres, sont les seuls appropriés à ce tempérament, auxquels les légumes farineux assaisonnés avec un peu d'huile et beaucoup plus de vinaigre, conviennent parfaitement, en y joignant l'oignon et la ciboule; en un mot, toute préparation en manière de salade convient aux pituiteux; mais ils doivent éviter la laitue, la romaine et toutes les plantes potagères qui fournissent beaucoup d'eau, comme les concombres, les melons, les cardons, les choux, les choux-fleurs, les navets, les petits pois et les haricots verts.

Les personnes pituiteuses ne doivent jamais boire d'eau pure, à moins qu'elle ne soit ferrugineuse ou acidulée, encore moins du cidre ou de la bière; parvenues à un certain âge, elles boiront moitié vin, et plus elles avanceront en âge, plus elles doivent diminuer la dose de l'eau, et elles feront sagement de préférer le vin blanc. Dans le cours de la journée, elles boiront une limonade légère; à défaut de citron, elles se composeront une eau acidulée avec une ou deux cuillerées de vinaigre blanc,

suivant sa force, pour remédier à l'asthénie habituelle à ce tempérament.

Enfin vous ne parviendrez à la modification de ce tempérament que par tous les alimens actifs et stimulans, par quelques remèdes précieux (1) que vous accompagnerez d'un grand exercice. Sans ces moyens, vous ne réussirez que très-difficilement, et même jamais, à lui inspirer une vive émulation, le desir de la gloire et l'amour des sciences; mais une fois mis sur la voie par un régime bien approprié, il suivra, quoique lentement, le chemin tracé par l'exemple deses camarades. Les nouveautés, les distractions multipliées, les occupations attrayantes, le travail manuel, la culture des fleurs spécialement, un air pur et sain, les promenades sur les lieux élevés, les tableaux séduisans des sites de la nature, sont des remèdes presque toujours assurés contre cette espèce de tempérament, à moins que le défaut de jugement n'y apporte obstacle.

Après avoir indiqué les tempéramens et les moyens de les modifier par l'hygiène, nous

---

(1) Le sirop ou le vin anti-scorbutif.

allons faire un pas rétrograde sur le célibat, et examiner s'il n'est pas des individus nés assez malheureusement pour ne pas être obligés de fuir l'hymen, sans, pour cela, ne pas être dans le cas d'encourir le blâme et le mépris général.

CHAPITRE V.

Réflexions sur les tempéramens, relatives au célibat.

Un ami de l'humanité, dit l'auteur du *Traité sur l'Homme*, a toujours des souhaits à faire. Il appartient seul à celui en qui réside le pouvoir, de les réaliser. Si j'étais puissant, je ferais une loi, non contre le célibat; mais j'opposerais des barrières au zèle indiscret et destructeur qui pousse les pères et les mères à y destiner leurs enfans, sans avoir au préalable étudié et fait en quelque sorte constater la force ou la faiblesse de leur tempérament.

Je me garderai bien de livrer aux horreurs de la solitude l'homme sanguin, fait pour orner la société par son esprit, et l'augmenter par ses talens physiques. Je croirais, à chaque instant, voir la nature me reprocher une action barbare. Quoique l'homme bilieux paraisse être dévoué à la retraite, également comme le mélancolique, les dispositions, le penchant souvent irrésistible qui les porte vers

les femmes, leur rendrait la retraite un séjour de tristesse, source de plusieurs maladies. Les passions qui commencent à germer, se développent, s'accroissent, s'étendent avec force dans la solitude; elles minent peu à peu l'économie animale, et accélèrent les infirmités d'une vieillesse hâtive.

Le savant commentateur d'OCELLUS LUCANUS nous a tracé le plan d'un tribunal dont les fonctions seraient d'examiner les alliances qui pourraient être utiles ou nuisibles au public. OCELLUS lui-même veut qu'on évite les mariages imparfaits; il appelle ainsi ceux qui se contractent entre des personnes d'un tempérament faible, ou dans un âge trop tendre. En effet, que ne devrait-on pas espérer pour la perfection de l'espèce humaine, si, aux objets intéressans qui seraient du ressort de ce tribunal, on y ajoutait le droit de connaître la véritable vocation des personnes qui se destinent au célibat ?

L'homme dont nous venons de faire le portrait, dit *Venette*, en parlant de l'homme bilieux, est d'un tempérament si chaud et si amoureux, qu'il aurait beau avoir la vertu des personnes les plus saintes, sa nature lui donnera toujours une pente à l'amour des

femmes : on aurait plutôt éteint un grand feu avec une goutte d'eau, et l'on obligerait plutôt un fleuve rapide à remonter vers sa source, que de corriger l'inclination de cet homme, etc. Si VENETTE dépeint une jeune fille lascive, ses expressions sont encore plus fortes, et je me garderai bien de les rapporter.

Père barbare ! crois-tu, par de perfides caresses ou des menaces emportées, dompter le penchant, le tempérament, la nature même ? Non, ne t'y trompes pas. Tu appelles en vain à ton secours les ressources de la médecine ; tu opposes de faibles obstacles aux vues de la nature, qui commande à tout avec cette énergie dont toi-même tu sentis la force. Les barrières posées entre tes enfans et le monde ne détruiront pas entièrement le germe des passions, si tu le leur as transmis au moment de leur formation. Du moins si la fureur d'immoler des victimes te force à la satisfaire, choisis celle que la société aura moins à regretter. Si, aux signes caractéristiques d'une constitution froide, tu remarques un éloignement très-décidé pour ce lien si doux, ce lien général, qui unit l'homme et la femme (1), parmi les glaces du nord et

(1) Tableau de l'Amour Conjugal, deuxième partie, chap. IV, art. I.

dans les climats brûlés de la Zone Torride, si enfin ton fils ou ta fille redoutent, par des motifs tirés seuls de leur constitution physique, l'état du mariage, ne les force pas à l'embrasser; retirés du monde, qu'ils jouissent en paix de cette douce quiétude, que trouvent dans la retraite les personnes que les passions ne peuvent émouvoir.

Mais qu'il est indispensable de savoir constater cet état d'inertie, ce silence absolu des passions! Il faut connaître les ressources de la nature pour savoir jusqu'à quel point un tempérament, inactif en apparence, peut se développer. Des parens qui décident et qui font tout plier aux préjugés, qui ne voient, ou du moins feignent de ne voir que ce qui s'accorde avec leurs intérêts, peuvent-ils décider, quand un médecin habile y est souvent embarrassé?

Mille exemples prouvent sans réplique que le tempérament contraint ne peut jamais être anéanti, quoiqu'il soit possible d'en adoucir la trop grande vigueur. Pourquoi les passions qui ont leur source dans le tempérament, sont-elles si difficiles à maîtriser? Elles tiennent fortement à la machine, et par la machine elles tiennent à l'ame. Les passions se nourrissent donc, croissent et se fortifient comme les fibres

qui en sont le siège. Connaissez donc votre tempérament : s'il est vicieux, vous le corrigerez, mais non en vous efforçant de le détruire. Ne sait-on pas que des efforts que l'on fait pour amortir la passion, qui fait le sujet de cet ouvrage, il résulte des catastrophes qui effraient la nature. Il faut donc la plus grande prudence dans les moyens que l'on emploiera, et on ne peut les employer que d'après les avis d'un médecin éclairé.

Si le lecteur veut bien connaître ce que peut l'art sur un tempérament robuste, qu'il lise *Tissot*, *Hoffmann*, *Zacutus*, *Lusitanus*, *Reneaume* et *Sauvages*, etc.; mais je ne veux point mettre ici sous ses yeux des tableaux dont il invoquerait la force pour s'excuser des écarts qu'il pourrait commettre, et qu'il aurait l'injustice de rejeter sur la nature.

CHAPITRE VI.

De l'influence du mariage sur la santé.

Dans le chapitre II, j'ai parlé des plaisirs qui accompagnent l'union conjugale, considérée comme un lien qui unit les cœurs. Je dois, dans ce chapitre, démontrer les effets avantageux que l'homme peut retirer du mariage pour sa santé. On a vu, lorsque j'ai parlé des tempéramens, qu'il est des hommes pour lesquels la jouissance est un besoin, et d'autres que leur constitution froide ne porte que très-peu vers l'amour : de ces différences naît nécessairement la mesure où chaque individu doit prendre celle de ses forces, pour ne pas outrer la nature par des excès qu'elle n'avoua jamais.

Le plaisir, lorsqu'on en use avec modération, est sans contredit une cause qui concourt à entretenir la santé : une surabondance de liqueur prolifique dans un homme vigoureux, et à la force de l'âge, trouble les fonctions et affecte même l'esprit, si cet homme s'obstine à vivre dans le célibat. *Gallien* regarde la rétention de la semence comme capable de pro-

duire des accidens très-graves. Il nous a transmis l'histoire d'un homme et d'une femme que l'excès de cette humeur rendait malades, et qui ne furent guéris qu'en renonçant à la continence qu'ils s'étaient imposée. *Zacutus* parle de deux hommes auxquels la suppression des plaisirs de l'amour fut suivie d'accidens funestes : l'un fut attaqué d'une tumeur à l'ombilic, qu'aucun remède ne put diminuer, et que le mariage dissipa ; l'autre eut recours à des médecins qui n'examinèrent pas son état avec assez d'attention ; il eut des vertiges, bientôt après des attaques d'épilepsie, et il mourut dans un violent accès. A l'ouverture du cadavre, on trouva la cause de la maladie dans les vésicules séminales, et le canal déférant. *Tissot* rapporte qu'un médecin respectable par son savoir et par son âge, qui avait suivi long-temps les armées autrichiennes en Italie, avait remarqué que ceux des soldats allemands qui n'étaient pas mariés, et qui vivaient sagement, étaient souvent attaqués d'accès d'épilepsie et de priapisme. Ces exemples actuellement sont rares, car depuis quelques années la mauvaise éducation et l'influence des mœurs révolutionnaires sur les deux sexes font que les jeunes gens sont provoqués aux plaisirs

bien avant l'âge où la nature peut les permettre; et les actes réitérés des plaisirs solitaires en conduisent tous les ans plusieurs au tombeau. Ceux qui survivent à cette pernicieuse habitude, n'en perdent pas moins leur bonne santé, deviennent valétudinaires, et sont souvent en proie à toutes sortes d'accidens, que nous détaillerons dans la suite de cet ouvrage.

L'objet le plus essentiel du mariage est la propagation du genre humain; mais il ne suffit pas de penser à la reproduction des individus; on doit s'occuper, comme nous l'avons dit au chapitre premier, de leur donner une constitution saine et vigoureuse, nécessaire à leur heureux et parfait développement, et à la formation de ces fluides spiritueux, dont la plus ou moins grande abondance distingue les hommes entre eux, et rend les uns plus utiles que les autres.

C'est aux pères et mères, dit le docteur *Millot*, que l'on doit s'adresser pour obtenir ces effets heureux; car si on marie une fille faible et valétudinaire, peu avancée dans son développement, quel principe vital peut-elle communiquer à sa progéniture? Et si, par un événement trop fréquent, hélas! on l'unit à un homme qui, ayant abusé de sa jeunesse,

se trouve à moitié épuisé, ils n'imprimeront à leurs enfans qu'une vie faible et languissante; ils ne produiront qu'une progéniture dont les fibres molles, dont les oscillations dénuées de forces dans tout le systême vasculaire, ne leur donneront qu'une circulation également lente, et dont les pérystoles trop prolongés ne pourront broyer et élaborer parfaitement les sucs nourriciers, et conséquemment ne fourniront que de faibles sécrétions, peu de fluide nerveux, et encore moins énergique qu'abondant.

Pour éviter ce malheur, on ne doit marier une fille que quand sa constitution est affermie. A *Sparte*, selon les lois de *Lycurgue*, il était défendu de marier les filles dans un âge prématuré. Nous ne pouvons cependant prescrire un âge fixe, parce que la nature ne marchant pas d'un pas égal chez tous les individus, elle amène les uns plutôt à l'état complet de maturité que les autres; en général il n'en faut marier aucune avant l'âge où la nubilité a continué de paraître. Pour de certaines filles, et dans de certains climats, il faut attendre que la menstruation soit parfaitement établie, que sa marche régulière et périodique ait manifesté l'heureuse disposition à la fécondation. Chez d'autres, au contraire, on peut sitôt

après l'heureux établissement de cette époque, procéder au mariage. La différente marche de la nature depuis l'âge de sept ans jusqu'à quatorze, et la variété de ses procédés dans l'établissement de la nubilité, doivent décider du plus ou du moins de temps qu'il faut laisser écouler entre cet établissement et le mariage de la jeune personne.

Le mariage une fois consommé, une nouvelle carrière se présente à la sollicitude de la jeune femme; il faut qu'elle ait le courage de faire adopter à son époux un usage modéré de ses plaisirs, qui en assurera la plus longue durée, et qui préviendra le danger de l'avortement ou d'un accouchement prématuré. Le plaisir que procure le mariage est, sans contredit, une des causes qui conservent la bonne santé, lorsqu'il est pris par des individus mûrs et entièrement formés. Ce léger exercice entretient chez les uns des sécrétions d'absolue nécessité, et provoque chez d'autres une effervescence propre à la formation des flui des spiritueux qui animent et éveillent l'intelligence de la femme : mais il faut pour cela en user avec modération; et lorsque les époux n'abusent pas de cet exercice, il donne la santé spécialement aux tempéramens mélancoliques et pi-

tuiteux, parce qu'il augmente l'oscillation de la fibre vasculaire, parce qu'il perfectionne quelques sécrétions qui se faisaient mal, et parce qu'il porte dans le sang de ces individus une chaleur qui y manquait, et qui, en faisant la coction de leurs humeurs, les vivifie, les anime et leur donne de la gaîté; mais pour ceux-là il faut encore une plus grande modération.

Dans les anecdotes de la médecine, on trouve beaucoup d'observations qui prouvent les bons effets du mariage, entre autres deux du docteur *Lanzoni*, professeur en médecine à *Ferrare*. L'une de ces observations a pour objet la guérison d'accès épileptiques auxquels une jeune veuve était devenue sujette, et qui recouvra la santé dans les bras d'un second mari. L'autre est la cessation d'une fièvre quarte, rebelle à tous les remèdes de l'art, pendant plusieurs années.

Pour se convaincre entièrement des bons effets du mariage sur la santé, il ne faut qu'examiner ceux qu'il opère sur les filles attaquées des pâles couleurs. Sans vouloir attribuer toujours cette indisposition à l'amour, puisque très-souvent elle a d'autres causes, il est certain que les plaisirs du mariage concourent puissamment à rétablir la santé des personnes attaquées de

cette maladie. Voyez cette jeune fille dont le visage pâle ou jaune annonce le mal qui la tourmente; son corps est lourd, sa tête douloureuse; sa respiration interrompue à chaque instant, lui permet à peine d'articuler quelques mots, qu'elle prononce d'une voix faible, chancelante et entrecoupée; elle desire les alimens qui lui sont contraires, et refuse ceux qu'exige son état; ses yeux ternes, ses regards sombres et languissans excitent la compassion de ceux qui la voient; elle semble ne plus tenir au monde, et tout dans la nature est indifférent à ses yeux, si l'on en excepte l'amant pour lequel son cœur conserve encore quelque activité. Que l'hymen adoucisse son sort, tout change; c'est un rayon du soleil qui dissipe les nuages d'un horizon nébuleux; et bientôt au soufle de l'amour les lys et les roses viennent embellir la figure de cette jeune femme et marquer la satisfaction qu'elle éprouve d'avoir obéi aux loix de la nature.

Ces observations suffisent pour démontrer qu'il y a des circonstances où le mariage est indiqué comme le moyen le plus efficace d'obtenir la guérison de plusieurs maladies. Celles mêmes qui sont attachées à la constitution dominante de chaque individu, disparaissent à

la vue de l'amour. Les hommes d'un tempérament bilieux sont sujets, comme nous l'avons déjà dit, à plusieurs indispositions, s'ils se privent des plaisirs du mariage. Il entretient la gaité chez les hommes sanguins, la font naître chez les mélancoliques, et échauffent doucement les pituiteux. Il n'y a personne qui n'ait remarqué que l'engourdissement, la pesanteur, les lassitudes produites par l'oisiveté, les songes fatiguans, l'insomnie et beaucoup d'autre indispositions sont prévenus par l'usage modéré des plaisirs, ou se calment dès que ceux-ci sont amenés par la prudence.

Autant le physique de l'amour, lorsqu'on en use avec modération, répand des influences salutaires sur la santé, autant son usage excessif nous plonge dans des accidens funestes. Forcer le plaisir, c'est empoisonner une liqueur agréable et bienfaisante : épuiser ses forces par des jouissances trop répétées, c'est se creuser un précipice dont on ne s'appercevra que lorsqu'on y sera tombé, et dont on ne peut quelquefois se tirer.

Klockof, dans son ouvrage sur les maladies de l'esprit qui dépendent du corps, dit que l'abus des plaisirs du mariage affaiblit le ressort de toutes les parties solides; de là naissent la fai-

blesse, la paresse, l'inertie, la phthisie, la consomption dorsale, l'engourdissement et la dépravation des sens, la stupidité, la folie, les évanouissemens, les convulsions et la mort.

Hypocrate, le plus ancien et le plus exact observateur, a décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour, sous le nom de *consomption dorsale*. Cette maladie naît, dit-il, de la moëlle de l'épine du dos. Elle attaque les jeunes mariés ou les libidineux. Ils n'ont pas de fièvre, et quoiqu'ils mangent bien, ils maigrissent et se consument. Ils croient sentir des fourmis descendre de la tête le long de l'épine. Toutes les fois qu'ils vont à la selle ou qu'ils urinent, ils perdent abondamment une liqueur séminale très-liquide; ils sont inhabiles à la génération, et ils sont souvent occupés de l'acte vénérien dans leurs songes. Les promenades, surtout dans les routes pénibles, les essouflent, les affaiblissent, leur procurent des pesanteurs de tête et des bruits d'oreilles: enfin une fièvre aiguë termine leurs jours.

Ces plaisirs, dit *Celse*, nuisent toujours aux personnes faibles, et leur fréquent usage affaiblit les forces.

L'on ne peut rien voir de plus effrayant que le tableau qu'*Arétée* nous a laissé des maux pro-

duits par une trop abondante évacuation de semence. « Les jeunes gens, dit-il, prennent et l'air et les infirmités des vieillards ; ils deviennent pâles, efféminés, engourdis, paresseux, lâches, stupides, et même imbécilles ; leurs corps se courbent, leurs jambes ne peuvent plus les porter ; ils ont un dégoût général ; ils sont inhabiles à tout ; plusieurs tombent dans la paralysie. »

Gallien a vu la même cause occasionner des maladies de cerveau et de nerfs, et détruire les forces ; et il rapporte qu'un homme, qui n'était pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme.

Pline le naturaliste, nous apprend que Cornelius Gallus, ancien préteur, et Titus Etherius, chevalier romain, moururent dans l'acte même du coït.

Mademoiselle le S *** qui a joué quelque temps sur un des grands théâtres de Paris, et qui est retourné en province, a perdu en 1783, à Strasbourg, un de ses amans dans la même circonstances.

Le docteur Nauche (1) a vu, au mois de

---

(1) Ce médecin, auteur de plusieurs ouvrages es-

mars 1808, un homme de trente-deux ans qui avait éprouvé une hémiplégie ou paralysie de la moitié du corps, à la suite de l'acte vénérien, immédiatement après l'action. Cette hémiplégie a résisté aux traitemens les plus variés et a reçu un grand soulagement, pour l'extrêmité inférieure des applications galvaniques; mais l'extrêmité supérieure est encore paralysée au moment où j'écris.

Tabourot nous a conservé dans ses *Bigarrures* (1) plusieurs épitaphes de personnes qui avaient perdu la vie, en goûtant la volupté; on en voit aussi quelques exemples dans Montaigne. Il serait difficile d'expliquer ce qui a pu causer ces accidens à des personnes qui d'ailleurs jouissent d'une bonne santé. Les uns ont donné lieu à croire qu'ils avaient eu recours aux aphrodisiaques, ou remèdes qui excitent à l'amour: nous destinerons dans la suite de cet ouvrage un chapitre pour en démontrer le danger. Pour

---

timés, a donné un Traité sur les rétentions d'urine. On y trouve beaucoup d'observations sur celles occasionnées par la cruelle habitude dont nous démontrons les dangers dans ce livre.

(1) *Voyez les Bigarrures et Touches du seigneur* DES ACCORDS, chap. XXII.

les autres, plusieurs médecins ont pensé que la *violence* de *l'amour*, *la contention* de l'ame ont suffi pour arrêter subitement le cours des esprits dans des personnes trop passionnées ; mais ce qui doit nous tranquilliser, c'est que ces derniers cas sont extrêmement rares : cependant les hommes n'en doivent pas moins être sur leurs gardes lorsque quelques indispositions les affectent. Gallien rapporte qu'un homme qui n'était pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme. M. *Van-Swieten* a connu un épileptique, qui fut attaqué de l'accès, la nuit de ses nôces. *Hoffman* parle d'une femme très-lubrique, qui était attaquée du même mal après chaque conjonction. *Boerhaave* a connu un homme qui mourut dans la première jouissance. *Sauvages* a donné l'observation singulière d'un homme, qui, au milieu de l'acte, était attaqué (et le mal a duré douze ans) d'un spasme qui lui roidissait tout le corps, avec perte de sentiment et de connaissance. *Bartholin* vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ses nôces, après des excès conjugaux, d'une fièvre aiguë avec un grand abattement, des défaillances, des soulèvemens d'estomac, une soif immodérée, des rêveries, l'insomnie

et beaucoup d'inquiétudes. *Chaisneau* vit deux jeunes mariés qui essuyèrent, la première semaine de leurs nôces, des accidens qui les conduisirent au tombeau en peu de jours (1). Un homme mélancolique, épousa une jeune veuve dans les châleurs de l'été; il voulut se signaler avec sa nouvelle épouse, il tomba dans une maigreur extraordinaire, et quelque temps après il devint maniaque (2). *Fabrice Hilden*, nous a conservé l'histoire malheureuse d'un jeune homme auquel on avait coupé la main, et qui, lorsque sa guérison avançait, voulut satisfaire des desirs auxquels sa femme, avertie par le chirurgien, se défendit de répondre : ce jeune homme se procura, sans la participation de sa femme, une émission de semence qui fut immédiatement suivie d'accidens violens, dont il mourut au bout de quatre jours.

Une observation que tout le monde peut faire, c'est que les hommes qui, après avoir été tranquilles sur le physique de l'amour, se

(1) Voyez l'*Onanisme* de Tissot, art. 1, première et seconde section.

(2) Voyez le *Tableau de l'Amour conjugal*, troisième partie, chap. 1.

marient et se livrent avec toute l'ardeur du tempérament aux attraits de la volupté, essuyent presque toujours des maladies graves. Il y a même certains pays où les accidens qui surviennent aux jeunes mariés se ressemblent, par l'analogie qui existe entre la constitution de chaque individu.

L'estomac se dérange, dit Aetius, tout le corps s'affaiblit; on tombe dans la pâleur, la maigreur, le desséchement; les yeux se cavent. Sanctorius, qui a examiné avec le plus grand soin toutes les causes qui agissent sur nos corps, a observé que celui-ci affaiblissait l'estomac, ruinait la digestion, empêchait l'insensible transpiration, dont les dérangemens ont des suites si fâcheuses, produisait des chaleurs de foie et de reins, disposait au calcul (1), diminuait la chaleur naturelle, et entraînait ordinairement la perte ou l'affaiblissement de la vue.

Lamnius, dans ses commentaires sur les passages de Celse, appuye le témoignage de son auteur par ses propres observations. « Les

---

(1) *Calcul*, pierre qui s'engendre dans les reins et dans la vessie.

émissions fréquentes de semence relâchent, dessèchent, affaiblissent, énervent et produisent une foule de maux, des apoplexies, des léthargies, des épilepsies, des assoupissemens, des pertes de vue, des tremblemens, des paralysies, des spasmes, et toutes les espèces de goutte les plus douloureuses. »

On ne lit point sans horreur la description que nous a laissée TULPIUS, ce célèbre médecin d'Amsterdam. « Non-seulement, dit-il, la moële de l'épine maigrit, mais tout le corps et l'esprit languissent également, l'homme périt misérablement. Samuel Vespertius fut attaqué de fluxion d'une humeur excessivement âcre, qui se jeta d'abord sur le derrière de la tête et de la nuque ; elle passa de là sur l'épine, les lombes, les flancs et l'articulation de la cuisse, et fit souffrir à ce malheureux des douleurs si vives, qu'il en fut tout-à-fait défiguré ; il tomba bientôt dans une petite fièvre qui le consumait, mais pas assez vîte à son gré ; et son état était tel, qu'il invoqua plus d'une fois la mort, avant qu'elle vînt l'arracher à ses maux. »

C'est assez citer, pour le moment, les exemples des maux qui résultent de l'abus des plaisirs du mariage, nous y reviendrons dans

le chapitre X. En traitant de la virilité, nous avons suffisamment prouvé que dans le mariage les maux et les avantages étaient dans une juste compensation. C'est d'après la connaissance de nos tempéramens que nous pouvons éviter les premiers, pour ne jouir que des seconds. Obéissez avec sagesse aux lois de la nature, et cette nature, mère bienfaisante, vous récompensera par des plaisirs doux et durables, tels que ceux de la santé et de la jouissance de toutes vos facultés intellectuelles, suivies de la paix du cœur. Outrepassez les bornes qu'elle a prescrites, vous hâtez le terme d'une vie douloureuse, et vous ne descendez au tombeau qu'accablés de regrets et de remords.

CHAPITRE VII.

Influence du physique de l'amour chez les femmes.

L'INFLUENCE du physique de l'amour (dit l'auteur du *Tableau de l'Homme*), paraît produire moins de ravage chez les femmes que chez les hommes; et il est facile d'en rendre raison en disant que la liqueur qu'elles répandent est moins précieuse, moins travaillée que celle des hommes. D'ailleurs, une partie des femmes étant difficile à *émouvoir*, et une autre partie étant d'une constitution absolument inhabile, je ne dis pas à la génération (1), mais aux plaisirs, les excès ne sont pas pour elles.... On ne s'incommode pas à table, lorsque l'on n'y est que par bienséance.

Les plaisirs de l'hymen ont rarement des suites dangereuses chez les femmes que la na-

---

(1) Voyez ce que j'ai dit au chapitre 3, section IV, sur les hommes d'un tempérament phlegmatique.

ture a favorisées d'un tempérament ; pour les dédommager du peu d'esprit qu'elles ont ; je peux dire que chez ces personnes le plaisir tient strictement à la matière, aussi n'influe-t-il que sur le corps. Ces femmes sont la portion des citoyens la plus utile à l'état, puisque les enfans qu'elles lui donnent sont les plus vigoureux, tandis que ceux qui doivent leur naissance à une femme qui joint à un tempérament lubrique l'art de *raisonner* la volupté, sont presque tous des individus chétifs. La jouissance des personnes chez lesquelles l'imagination supplée à la force corporelle, dégénère en maladies à mesure qu'elles vieillissent ; leurs sensations sont alors très-vives, les nerfs en sont très-affectés, et on a vu des femmes qui, après avoir passé une partie de leur vie dans les plaisirs *sentimentés*, éprouvaient des convulsions violentes lorsque, dans l'âge où les organes de la volupté se refusent aux desirs, elles voulaient encore appeler la jouissance.

Il est encore des femmes pour qui le plaisir est dangereux, non pas par lui-même, mais par les dispositions qui y conduisent. Un homme caractérisé tel à un degré excessif, rend ses plaisirs funestes à celle qui les partage, s'il n'a l'attention de la ménager. Ceux qui, moins favo-

risés du côté du corps, croient suppléer à ce qui leur manque en multipliant des efforts souvent inutiles, s'exposent à voir un jour des maladies funestes attaquer la femme peu robuste qui a partagé leurs transports. Ces maladies sont souvent incurables, parce qu'elles ont leur siège dans des parties que la nature a cachées à nos yeux, et que presque toujours on ne les attribue pas à la cause qui les produit.

Il est peu d'hommes que la nature ait mis en état de blesser leurs femmes dans les caresses de l'amour ; mais il en est beaucoup qui, par leur maladresse ou leur brutalité, peuvent occasionner des hémorragies considérables. Ces accidens sont plus fréquens pendant la grossesse, et c'est aussi le temps où les hommes doivent apporter plus de précautions dans leurs embrassemens. Les attitudes forcées font naître des inconvéniens considérables et des maladies auxquelles on ne fait attention que lorsqu'elles ont fait assez de progrès pour résister aux remèdes. L'*Histoire des maladies des personnes mariées* est devenue un livre plus nécessaire que jamais, et aucun médecin ne s'en occupe.

CHAPITRE VIII.

De la puberté et des soins physiques et moraux que l'on doit apporter au jeune homme, au moment de la puberté.

Le lecteur doit s'apercevoir qu'avant de frapper au but que je me suis proposé dans cet ouvrage, je cherche à lui donner les connaissances physiologiques qui puissent les mettre à même de connaître l'organisation du corps humain, et les différences de tempéramens. Ces connaissances lui donneront la certitude des dangers qui résultent de l'abus des plaisirs physiques ; ainsi il ne sera pas étonné que je n'aie pas imité quelques auteurs qui ont écrit sur ce sujet, et qui dès la première page ont traité de ces dangers, en entassant les uns sur les autres tous les tableaux hideux et désespérans des douleurs et des crises longues et cruelles qui frappent tôt ou tard les victimes de ces faux plaisirs.

Pour étendre davantage les connaissances

qui peuvent lui éviter ces maux effrayans, je continuerai de suivre pas à pas la marche de la nature dans l'homme, et le développement de ses facultés physiques, jusqu'au moment où les premiers desirs de la nature, se développant avec énergie, lui ouvrent les portes du bonheur ou d'une vie malheureuse : c'est alors que nous nous occuperons uniquement de présenter aux libertins de tout âge et de tout sexe, la perspective affreuse qui les attend.

Ce n'est que par gradations que l'homme se développe et qu'il atteint insensiblement le but de sa carrière. Dans ces gradations il est cependant des points de développement très-marqués, et le plus essentiel de tous, celui qui demande le plus d'attention et de surveillance de la part des parens, c'est celui où l'enfant sort du premier âge de l'innocence pour atteindre celui de la puberté : car la nature, qui jusqu'alors n'a marché que lentement, augmente peu à peu son activité. L'enfant qui entre dans l'adolescence, plus susceptible d'impressions physiques, puisqu'avant ce terme la nature ne lui fournissait que ce qui était nécessaire pour sa nourriture et son accroissement, sent peu à peu les principes de vie se multiplier en lui. C'est à l'âge de douze ans, ou environ,

pour les filles, et à quatorze ans pour les garçons, que cette révolution commence à se faire (1). Une espèce d'engourdissement, quelquefois accompagné de douleur, se fait sentir aux aines, et se communique dans presque toutes les jointures des membres. On éprouve en même temps une sensation jusqu'alors inconnue dans les parties des deux sexes qui sont destinées à concourir à la génération; les parties prennent de l'accroissement, se couvrent d'un léger duvet qui doit les voiler: le son de la voix change, il devient rauque et inégal, et ensuite plein, assuré, grave. Ce changement dans la voix est très-sensible dans les hommes, parce que le son de leur voix est naturellement plus aigu; une oreille délicate et attentive le distingue aisément.

Les signes qui annoncent la puberté sont communs aux deux sexes; il y en a néanmoins de particuliers à chacun. L'éruption des menstrues, l'accroissement du sein pour les fem-

---

(1) On ne doit pas entendre ceci généralement; la nourriture, le climat y ajoutent des modifications considérables; sans parler du tempérament, qui accélère ou retarde l'époque de la puberté.

me, la barbe et l'émission de la liqueur séminale pour les hommes. Il est vrai que ces signes ne sont pas aussi constans les uns que les autres ; la barbe, par exemple, ne paraît pas toujours précisément au temps de la puberté ; il y a même des nations entières où les hommes n'ont presque point de barbe, et il n'y a au contraire aucun peuple chez qui la puberté des femmes ne soit marquée par l'accroissement des mamelles (1).

Il faut, et ceci est essentiel, distinguer la puberté naturelle de celle qu'on me permettra d'appeler factice, et c'est à s'opposer à tout ce qui peut la provoquer qu'il est nécessaire d'apporter tous ses soins. Cette dernière doit sa naissance aux liaisons dangereuses, aux lectures obscènes, aux alimens succulens, à tout ce qui peut enflammer l'imagination ; l'autre est l'ouvrage de la nature. L'enfant sur lequel elle agit seule n'a point d'inquiétude sur les changemens qu'il voit se faire en lui ; la liqueur précieuse qui les cause étant séparée du sang, y rentre perfectionnée, imprégnée d'esprits ; reprenant les voies de la circulation, elle porte

(1) Hist. Nat. de M. de Buffon, vol. VI.

dans toutes les parties la force et la santé..... Voyez cet adolescent déjà vigoureux, qui exerce son corps aux travaux champêtres; un léger duvet paraît à peine sur son menton, ses membres musculeux se prêtent avec souplesse à tout ce qu'il entreprend; rien d'extérieur n'accélère en lui le développement de la puberté.... La nature fait pour lui ce qu'elle fait pour les autres pendant la rigoureuse saison de l'hiver : on la croit endormie, tandis qu'elle dispose et prépare la sève à donner des productions aux premières chaleurs du printemps. Mettez en opposition à ce tableau un enfant abandonné aux vices qui ne sont que trop communs dans la société : les desirs de celui-ci préviennent la nature, et l'acte devance le tempérament. Long-temps avant le terme fixé pour jouir, des efforts multipliés lui ont fait connaître l'image du plaisir; il ne connaîtra que cela; la volupté est conduite par la nature; celui qui la prévient énerve des organes qui se refuseront plus tard aux aiguillons de l'amour : c'est une plante que la vanité cultive, mais qui se desséchera peu à peu, épuisée par des productions trop hâtives.

Oui, les jeunes gens, qu'une imagination enflammée porte vers les plaisirs, détermi-

nent par des actes violens et par des irritations continuelles, la matière de leur accroissement à se porter dans les réservoirs où elle ne devrait arriver que plus tard. Ces hommes se creusent un précipice sur le chemin de la volupté; ils s'énervent : bientôt la perte des esprits dérange les fonctions, ils maigrissent, cessent de croître, tombent dans le marasme (1), et meurent; ou végétant tristement, ils cessent d'être hommes au moment où ils devraient commencer à l'être.

Parens sensibles, pères tendres, tuteurs vertueux, précepteurs éclairés et amis de l'humanité, c'est donc vers cette époque que vous devez diriger tous vos soins: elle ne peut échapper aux yeux les moins clair-voyans; car la nature lui a imprimé une telle force que tout vous en avertit, et les actions du jeune adolescent vous offrent tous les jours et à chaque

---

(1) Cette maladie est l'amaigrissement et consomption de tout le corps. Cet état est quelquefois affreux. Dans le dernier degré, le corps paraît comme un squelette, la peau collé sur les os, le ventre comme attaché au dos, le visage pâle et terreux, les yeux enfumés, les tempes abattues, etc.

instant de la journée de nouveaux avertissemens que vous ne pouvez rejeter sans devenir les plus coupables des hommes.

« C'est alors, comme le dit le docteur Millot dans son *Nestor français*, qu'une langoureuse inquiétude précède les premiers desirs qui sont pourtant encore vagues chez le jeune homme élevé soigneusement. Il commence à sentir qu'il n'est pas né pour vivre isolément, il prend intérêt à ceux qui l'environnent, il devient compâtissant et bon; il s'émeut sur les peines de ses semblables, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement : c'est ainsi que son cœur s'ouvre par degré aux affections les plus tendres et les plus fortes. Cependant son premier sentiment n'est pas encore l'amour, mais l'amitié ; il cherche un ami, un confident avec lequel il puisse définir l'état d'anxiété où il se trouve. »

Cet état est critique. Le sort de votre fils dépend du choix qu'il va faire; surveillez donc ce choix, car s'il tombe sur un sujet dépravé, cet enfant sera bientôt corrompu. Après les parens et les instituteurs, ce sont les amis qui nous font ce que nous sommes : ils nous modifient à leur tour et décident de notre conduite : le jeune homme, qui ne peut être retenu par ses seules

réflexions cède facilement à celle des autres, et s'autorise de leurs fautes pour justifier les siennes.

Malheur aux jeunes gens qui auront pour amis des libertins ! ils le deviendront infailliblement, à moins que leurs bons principes ne les mettent au-dessus de la honte que les autres cherchent à leur imprimer, et ne les décident à rompre toutes liaisons avec eux ; car les jeunes gens livrés de bonne heure aux femmes et à la débauche, n'ont plus de frein : la fougue de leur tempérament les rend impatiens de jouissance, méchans et furieux quand ils rencontrent quelques obstacles à leurs desirs. Des premiers pas que le jeune homme fait dans le monde dépendent souvent ceux de sa carrière entière : les caractères les plus favorisés de la nature ne présentent aujourd'hui qu'un tableau effrayant du peu de bien que l'on peut espérer, en comparaison du mal que l'on doit craindre : il est nécessaire que les instituteurs ou les parens ne perdent jamais de vue ce tableau.

Un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvemens de la nature vers les passions tendres et affectueuses : c'est l'amitié qui toujours ouvre les portes du temple de l'amour : c'est par elle

que le cœur commence à goûter les plaisirs qui lui sont réservés ; ce moment de sensibilité précède l'époque terrible qui va livrer dans peu des assauts funestes à tous ses sens. Bientôt le sang fermente et bouillonne dans les canaux du jeune homme qui , acquérant tous les jours de nouvelles forces, entrevoit l'aurore d'un nouveau mode d'existence dont la nature lui fait pressentir les délices.

Il sent croître peu à peu et devenir enfin surabondant le principe de vie ; cette surabondance augmente sa sensibilité physique et morale qui lui donne un sentiment d'amour pour tout ce qui est plaisir, et qu'il prend pour le bonheur : aussi est-il livré plus que jamais à l'amour de lui-même, et c'est pour ces deux affections seulement qu'il s'intéresse à sa conservation, de laquelle il ne s'était pas encore occupé : c'est ce sentiment délicieux qui réside alors dans son être, et dont le Créateur a départi à chacun de nous une dose plus ou moins grande, qui devient le mobile principal de toutes les actions du jeune homme : voilà ce qu'un gouverneur ne doit pas oublier, parce qu'il établit sur ce principe sa règle de conduite envers son élève.

Lors donc qu'on s'aperçoit que ce moment

de la nature est arrivé, on doit faire connaître au jeune homme le danger qu'il y a d'en abuser, et le convaincre que, lorsqu'il croit n'obéir qu'aux lois de la nature, il va perdre ses plus beaux appanages; c'est-à-dire, sa fraîcheur, sa force, son intelligence. Il faut lui faire sentir que s'il cherche au contraire à prolonger par la continence cet heureux état, il parviendra au plus haut période de vigueur, d'intelligence et de spiritualité, en même temps qu'à une longue vie sans infirmité. Il faut dès-lors lui donner des occupations agréables, il faut exercer ses forces au point de le fatiguer, pour détourner la nature de la route qu'elle prend, et la forcer à employer tous les sucs nourriciers pour réparer les forces qu'on lui fera perdre chaque jour.

Cette crise opère une révolution générale dans l'individu, et lui dévoile la fin pour laquelle il est né. A peine le jeune homme est-il arrivé à la puberté, qu'il se livre au doux espoir d'y trouver le bonheur. Cette époque de la vie est, pour l'homme, la plus sensible, la plus caractérisée et la plus sentie : elle porte un sentiment nouveau à l'ame, elle donne une nouvelle énergie et de l'élévation à ses pensées. La nature parle et agit avec impétuo-

sité; le résultat de ses nouvelles opérations tend visiblement à la reproduction des êtres de son espèce : alors le moral, comme le physique, éprouve un grand changement, et c'est le moment où il est à craindre de voir évanouir l'ascendant de l'autorité, tant cette passion est violente chez certains individus. C'est donc aussi le moment de la diriger avec douceur et prudence, crainte que la sévère morale ne vienne échouer contre le plus impérieux des penchans; car les sermons sur la pudeur ne peuvent retenir le jeune homme fort et vigoureux.

En vain, pour faire taire la nature trop énergique, le gouverneur étale-t-il les meilleurs préceptes; en vain cite-t-il les maximes les plus sages; en vain crie-t-il à l'impiété! le moral est sourd, parce que le physique absorbe toutes les facultés.

Alors il faut que le gouverneur adroit et prudent se serve de la nouvelle activité de son élève pour le conduire à l'amélioration dont il est susceptible, en l'appliquant à quelque science agréable, et ayant en même temps recours à l'efficacité de l'*hygiène*. Heureux le jeune homme qui, à cette époque, est bien dirigé! Il tirera de cet état tous les avantages

pour lesquels il est né ; mais malheureux, trois fois malheureux, celui qui est sans guide et sans appui à cet âge, ou qui méprise les avis de l'homme sage, pour n'écouter que ses passions !

L'effervescence de la puberté peut devenir favorable au physique et au moral. Au physique, elle peut opérer la coction, le perfectionnement de quelques humeurs crues, et la résolution de différentes causes de maladies chroniques (1). La nature veut à cette époque, par un mouvement accéléré dans les plus petits vaisseaux, empêcher la stagnation des fluides mucilagineux, atténuer et diviser de plus en plus ce qui est de nature âcre, pour s'en débarrasser par les différens émonctoires, et éviter ainsi les engorgemens et les obstructions: il faudra donc aider et favoriser cette crise par un exercice corporel plus actif; il faut même fatiguer souvent le jeune homme.

Cette crise peut devenir très-avantageuse au

---

(1) *Résolution :* atténuation et dissipation des humeurs qui, par leur séjour, forment quelque tumeur laquelle disparaît et se trouve guérie, quand sa cause conjointe s'est fondue, qu'elle est dissipée par la transpiration, ou qu'elle est rentrée dans les veines.

moral ; si elle est bien dirigée, elle portera au cerveau les matériaux nécessaires à l'élaboration d'une plus grande quantité de fluide spiritueux, qui développera plus amplement les facultés intellectuelles : mais si elle est abandonnée au jeune homme qui en abusera infailliblement, d'intelligent qu'il pouvait être, il deviendra inepte et stupide : il faut donc le surveiller plus que jamais, et modérer la fougue de cette crise en modifiant un peu son tempérament ; car s'il le porte à l'abus de lui-même, sa santé se détériorera infailliblement.

Consultez donc un médecin sage, prudent et expérimenté, qui conseillera un grand exercice, l'abstinence de tout ce qui peut porter de la chaleur et de l'activité dans le sang ; et vraisemblablement il modérera la fougue et la chaleur de ce sang, non-seulement par les tempérans, les délayans et l'usage de quelques grains de camphre en pilules, mais encore par de légères évacuations de ce fluide, si la nature ne les produit point elle-même par de fréquens saignemens au nez. C'est ici le moment d'ajouter à ses exercices ordinaires celui de la natation, si la saison le permet.

Il ne faut pas cependant trop affaiblir les tempéramens trop vigoureux pour bien dé-

velopper et orner le moral; car celui-ci est tellement dans la dépendance du physique, que son trop grand affaiblissement produirait l'ineptie. L'affluence du spiritueux au cerveau est nécessaire pour faire naître des idées plus vives, plus lumineuses, plus ingénieuses; et ce n'est que par une surabondance de fluide que nous parvenons, de certains jours, à découvrir des vérités obscures et contre lesquelles notre intelligence avait échoué plus d'une fois; enfin ce n'est que par cette surabondance que nous saisissons souvent la marche de la nature qui nous avait échappé dans d'autres momens; c'est elle aussi qui nous donne une éloquence plus véhémente et plus persuasive des jours que d'autres; si nous trouvons à cet âge des jeunes gens plus favorisés d'intelligence, nous ne devons en attribuer la cause qu'à la plus grande élaboration de ce spiritueux, et à la conservation de leur liqueur séminale qui contient ce spiritueux si nécessaire à l'esprit et au génie. Ceux qui la prodiguent sont, tôt ou tard, comme nous le prouverons dans la suite de cet ouvrage, punis par la privation de leur intelligence; et si les jeunes gens prenaient la peine de réfléchir sur leurs actions, ils reconnaîtraient que les jours où ils ont abusé de leur

santé, ils sont incapables d'application à l'étude, jusqu'à ce qu'un bon sommeil et quelques bonnes digestions aient réparé leur perte.

Les parens ou les instituteurs doivent alors, dans le cas que nous venons de désigner, avoir l'attention de présenter au jeune homme des lectures choisies, car c'est ici une des causes premières de la corruption de la jeunesse.

CHAPITRE IX.

Observations sur la puberté, et de la manie.

J'AI déjà dit combien l'hygiène peut, en modérant nos passions, nous garantir des maux que celles-ci nous préparent, maux que l'imagination, trompée par la volupté, voile et dérobe à nos regards,

Si j'avais à élever un enfant d'une constitution forte et très-robuste, qui s'annonçât par des facultés physiques prématurées, j'espérerais, dit l'auteur du *Tableau de l'homme et de la femme*, que la prudence que j'apporterais dans son éducation, sans trop affaiblir les ressorts de l'économie animale, parviendrait à donner à la société un individu qui la servirait utilement. Il faut bien se garder, en effet, de contraindre avec force un tel tempérament; ce serait énerver un corps qui donne les plus belles espérances. Au contraire, dès que la fermentation et le changement qui se fait chez les

hommes à l'âge de puberté, annoncent que le jeune homme ne peut plus retenir davantage les esprits créateurs qui bouillonnent dans ses veines ; il faut s'occuper du soin de lui donner une compagne, et se garder de lui choisir une femme dont la constitution lubrique annonce la soif du plaisir. L'*enfant-homme* livré à ce torrent, verrait s'écouler avec trop de rapidité des momens d'ivresse, et tomberait, au milieu de sa carrière, dans les maux que nous avons décrits dans le chapitre de l'influence du mariage sur la santé; mais il faut que cette compagne soit modérée, sans avoir d'éloignement pour l'amour; qu'elle sache jouir de la volupté sans trop l'exciter, qu'elle soit en un mot capable de satisfaire les desirs, sans trop chercher à les faire naître : cette union serait sans doute heureuse. L'hymen, en voyant étendre les bornes de son empire, rendrait hommage à la nature, et la nature, attentive à tout, répandrait sur ce lien ses bienfaits les plus précieux, la fécondité.

Il se trouve aussi des hommes qui, loin de ressembler à celui que nous venons de peindre, n'ont rien qui annonce la puberté strictement dite. Je veux parler des personnes qui, sans être impuissantes, n'éprouvent pas à l'âge où

l'amour parle à nos sens, ces agitations qui manifestent le besoin que l'animal a de travailler à la reproduction. Il est quelques hommes froids qui, à trente ans, n'ont ressenti aucuns des signes certains de leur capacité. On en a même vu qui, pendant le cours d'une longue vie, n'ont eu aucune idée du physique de l'amour. Quelques-uns, et j'en ai connu des exemples, étaient d'une constitution assez singulière : la rétention de l'humeur séminale leur causait des accidens très-graves, sans que ces hommes eussent la moindre idée de ce qui pouvait occasionner leurs maladies. Elles étaient d'autant plus redoutables, que ceux qui en étaient attaqués, les attribuaient à d'autres causes, ou bien qu'ils étaient d'un état incompatible avec les moyens si simples d'obtenir guérison.

Quelquefois aussi, à peine la puberté commence-t-elle à se déclarer dans quelques personnes, que la lubricité s'annonce à un degré étonnant; mais ce fait est beaucoup plus rare parmi les femelles que parmi les mâles, car il est certain que les hommes sont plus portés au physique de l'amour que les femmes. Il se trouve quelquefois des jeunes filles d'un tempérament si voluptueux, que dès l'âge le plus tendre elles donnent des marques d'une pas-

sion effrénée que rien ne peut arrêter ; mais on retrouve naturellement cette ardeur dans la plus grande partie des garçons, et elle est beaucoup plus rare parmi les filles. Elle est même ordinairement, dans ces dernières, une maladie que l'on nomme *fureur utérine*, *nymphomanie*, etc. « J'ai vu, et je l'ai vu comme un phénomène, dit M. *de Buffon* (1), une fille de douze ans, très-brune, d'un teint vif et fort coloré, d'une petite taille, mais déjà formée, avec de la gorge et de l'embonpoint, faire les actions les plus indécentes au seul aspect d'un homme : rien n'était capable de l'en empêcher. Ni la présence de sa mère, ni les remontrances, ni les châtimens ; elle ne perdit cependant pas la raison ; et son accès, qui était marqué au point d'en être affreux, cessait dans le moment qu'elle demeurait seule avec des femmes. »

M. *de Buffon* regarde la *fureur utérine* de cet enfant comme un phénomène, parce qu'en effet cette maladie est rare dans une fille aussi jeune ; au lieu que dans les garçons elle se manifesterait très-souvent, si par des moyens contre

(1) *Hist. Natur.*, tom. IV.

nature, ces jeunes gens ne prévenaient le trop long séjour de l'humeur séminale. Le moyen qu'ils employent a néanmoins une influence très-forte sur la santé, et tel homme né robuste, et devant fournir une longue carrière, pour avoir appelé le plaisir avant que son corps ait été formé, languit et commence à sentir à la fleur de son âge, les infirmités, ou du moins la faiblesse qui précède la vieillesse.

Dans l'ouvrage de *Tissot*, que j'ai déjà cité, et que j'aurai lieu de citer plus au long dans ce traité, on ne voit que trop d'exemples terribles de l'espèce de débauche qui tue la jeunesse, même avant l'âge de puberté. Un enfant de Montpellier, âgé de six à sept ans, instruit, je crois, par une servante, se livra aux plaisirs solitaires si souvent, que la fièvre lente qui survint l'enleva bientôt. Sa fureur pour cet acte honteux était si grande, qu'on ne put l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. Lorsqu'on lui représentait qu'il hâtait sa mort, il se consolait en disant qu'il irait plutôt trouver son père, mort depuis quelques mois (B).

(B) *Onanisme*, art. I, sect. II. Ce n'est pas l'épanchement de la liqueur séminale qui fit périr cet en-

Une demoiselle de douze à treize ans, dit encore Tissot, par cette détestable manœuvre, s'est attiré une consomption, avec le ventre gros et tendu, une perte blanche, et une incontinence d'urine. Quoique les remèdes l'aient soulagée, elle languit toujours, et je crains des suites funestes.

La santé d'un jeune prince s'altérait journellement, sans qu'on pût en découvrir la cause. Son chirurgien la soupçonna, l'épia, et le surprit en flagrant délit. Il avoua qu'un de ses valets de chambre l'avait instruit, et qu'il y était retombé souvent. L'habitude était si forte, que les considérations les plus pressantes, présentées avec force, ne purent la déraciner. Le mal allait en empirant; ses forces se perdaient journellement, et on ne put le sauver, qu'en le faisant garder à vue nuit et jour pendant plus de huit mois.

C'est encore à l'âge de puberté que l'on a vu des personnes attaquées de la manie (1),

---

fant, puisqu'il n'en était pas capable, mais les mouvemens convulsifs, le spasme qui accompagne souvent les efforts excessifs. A cet âge, il ne pouvait exciter que l'émission de l'humeur que filtrent les *prostates*.

(1) La *manie* est un délire perpétuel et furieux

maladie funeste, qui détruit la raison qui existe entre les substances spirituelle et matérielle qui composent l'homme. Les médecins de tous les siècles ont reconnu que la cause la plus ordinaire qui dispose et conduit à cet état affreux, était le besoin des plaisirs

---

sans fièvre, mais qui présente le spectacle le plus horrible. Ceux qui en sont attaqués, se jettent sur tout ce qui se présente, brisent tout, maltraitent ceux qu'ils peuvent attraper. On est obligé de les enchainer, et souvent ils ont la force de rompre leurs liens. Le sommeil n'est point un calme pour eux; des visions extraordinaires leur rendent cet état de repos d'une agitation extrême; ils aiment les femmes avec fureur. Les uns, dit *Arétée*, errent d'un et d'autre côté, les autres crient d'une manière hideuse; ceux-ci évitent la vue des hommes, se plaisent dans la solitude, et ne conversent qu'avec eux-mêmes; ceux-là pleurent et se déchirent le corps. Lorsque ce mal est à son dernier période, ils voyent des images rouges passer devant leurs yeux, en sorte qu'ils se croyent, pour ainsi dire, frappés d'un éclair. Ils ont un penchant immodéré à l'acte vénérien, qu'ils commettent publiquement sans crainte ni honte. Lorsque leur accès est sur son déclin, ils deviennent stupides, tranquilles, tristes; la connaissance de leur état les jette dans l'abattement, et ils déplorent leur affreuse condition.

de l'amour. De toutes les causes qui disposent au délire le plus violent, et qui tendent à détruire la force du corps et de l'esprit, en affectant le ton des membranes et des fibres, je n'en connais point, dit *Zamès* (1), de plus terribles que l'effet de l'amour. En conséquence de la liaison mutuelle de l'ame avec le corps, et du mouvement des parties solides et fluides, il se fait congestion et stagnation de suc dans les organes spermatiques : des idées lascives sont réveillées dans l'esprit, l'imagination s'y attache avec force, et cette occupation jette l'ame et la raison dans un délire surprenant..... Le fluide séminal, corrompu par son séjour, retourne par les vaisseaux lymphatiques dans la masse du sang, et communique, pour ainsi dire, par sympathie, sa corruption au fluide qui est porté dans le cerveau et dans les nerfs, et qui sert au mouvement et à la sensation.

HYPOCRATE a fait voir, en peu de mots, comment la rentrée d'un fluide corrompu dans la masse du sang, peut déranger les fonctions

(1) *Dictionnaire de Médecine. ART. MANIA.*

de l'esprit, et produire par conséquent la manie. Le sang, dit ce grand homme, contribue tellement à la sagesse, que si vous en troublez le mouvement, et lui communiquez quelqu'irrégularité, aussitôt il y aura altération dans la prudence, dans les notions, et dans les sentimens de l'ame..... Si le sang est en bon état, la prudence aura lieu ; mais elle disparaîtra, si le sang est une fois dépravé.

Aretée de Cappadoce, dans l'énumération des symptômes qui accompagnent et caractérisent la manie, n'omet pas la passion des maniaques pour les femmes....... « Ils ont, dit cet ancien médecin, un penchant immodéré à l'acte vénérien, qu'ils commettent publiquement et sans crainte ni honte. »

Les maladies de l'esprit qui surviennent peu après la puberté, n'ont pas toujours ce degré de violence que nous venons d'observer : elles ne sont souvent qu'une mélancolie, mais qui étant négligée, conduit à des accidens étranges, et enfin au dégoût de la vie. Tout le monde sait l'histoire d'Antiochus, fils de Seleucus, qui était tellement épris des charmes de Stratonice, sa belle-mère, que l'amour le conduisit aux portes du tombeau. On sait aussi que le médecin Erasistrate découvrit

par le pouls cette passion funeste. GALLIEN reconnut également l'amour extrême de la femme de BOECE, consul romain, pour le gladiateur PYLADES. Un ancien philosophe était parfaitement instruit des maux que peut causer l'ardeur érotique, lorsqu'il répondit à un roi de Babylone, qui le priait d'inventer un tourment cruel pour un de ses courtisans amoureux de sa favorite : *donnez-lui la vie, et ses amours le puniront assez.*

Un jeune homme d'Athènes devint si épris d'une belle statue de marbre, que l'ayant demandée au sénat, à quelque prix que ce fût, et en ayant été refusé, avec défenses expresses d'en approcher, parce que cette étrange manie scandalisait tout le peuple, il se tua de désespoir.

Une suite funeste de la mélancolie qui attaque les hommes, lorsque la raison ne peut dompter le tempérament irrité, est la mutilation des parties rebelles. Quoique ces exemples, heureusement pour l'humanité, ne se rencontrent pas tous les jours, quelques médecins en ont recueilli assez pour démontrer à quel point l'imagination troublée peut pousser un homme robuste qui veut sacrifier la

nature à la religion. Exemple fourni par ORIGÈNE.

En 1750, un jeune homme résidant en Provence (*à Fayence*) se persuada qu'en mutilant les parties qui n'étaient que les ministres d'une imagination voluptueuse, il serait exempt des idées lascives et importunes qui l'agitaient sans cesse. Il se fit la même opération qu'Origène; mais une hémorragie considérable qui survint, l'eût fait périr au même instant, si un habile chirurgien ne fût arrivé dans cette circonstance. Après sa guérison, ce jeune homme prit l'habit d'hermite, et se retira dans un hermitage aux environs de Bagnols en Languedoc. Croirait-on que ce malheureux ne vécut guère plus tranquille qu'avant sa castration, et que cette terrible soustraction des parties qui séparaient la liqueur séminale du sang, n'ait pas été capable d'amortir le feu de son imagination? Un bourgeois de Fayence ayant demandé à cet infortuné, s'il ne sentait plus, depuis son état d'eunuque, les aiguillons de la chair? Le bon hermite répondit avec franchise: *la même chose quant aux desirs* (1).

---

(1) Voyez le *Journal de Médecine*, septembre 1758.

Dans le chapitre précédent, on a vu qu'à l'âge de puberté l'usage excessif du physique de l'amour était une source de maladies, nous en rapporterons plus tard une quantité suffisante d'exemples effrayans. Dans ce dernier chapitre, je viens d'exposer les accidens qui résultent dans plusieurs personnes du besoin d'évacuer la liqueur séminale, lorsqu'elle irrite trop les organes, et sur-tout lorsqu'elle affecte particulièrement le genre nerveux. C'est à chaque individu en particulier à se prescrire des règles assorties au tempérament, pour éviter deux excès opposés; la dissipation qui épuise, et la continence qui dérange les fonctions de l'ame et du corps. Celui qui n'a que l'imagination, et à laquelle ne répondent pas les parties qui y ont une relation intime, ne doit pas craindre les accidens que cause quelquefois la retenue de l'humeur séminale : c'est un feu que la nature n'a pas allumé : il est l'ouvrage des agens que j'ai dit exciter la puberté *factice*. Pour remédier à cette maladie, car je regarde comme tel cet état, il est nécessaire de quitter les compagnies suspectes, de cesser les lectures dangereuses, d'user d'alimens incapables de porter le *trouble* dans nos esprits, de faire, et ceci est peut-

être l'essentiel, usage de ses forces en exerçant son corps peu-à-peu aux travaux. En un mot, il faut employer toutes les ressources de l'hygiène pour détruire cette prétendue puberté, afin que la nature puisse faire paraître celle qu'elle accorde à tous les individus qui suivent ses lois. En disant qu'il faut avoir recours à l'hygiène, je pense qu'on ne peut se passer d'un médecin, car les remèdes que l'on croit capables de dompter l'amour, appelés *anti-aphrodisiaques* sont extraordinairement dangereux dans leur emploi. Les aphrodisiaques et leurs contraires seront dans cet ouvrage le sujet de deux chapitres, car les maux qu'ils ont causés sont trop cruels et trop fréquens pour que nous ne prévenions pas la jeunesse de ces dangers.

CHAPITRE X.

De la virilité.

L'ÉPOQUE où nous devons connaître les plaisirs de l'hymen, est marquée d'une manière incontestable chez tous les peuples de l'Univers, avec les modifications qu'y apportent les climats.

« L'âge viril, dit l'auteur du *Nestor français*, est la période où le jeune homme, ayant dépassé son complément physique, ne voit dans la nature qu'un systême de reproduction; il est alors tourmenté de la surabondance de son être et de l'affluence de la liqueur qui, s'élaborant sans cesse, le pousse vivement à la reproduction d'autres lui-mêmes, en conséquence à l'association de l'autre portion du genre humain, qui moralement élevée et physiquement bien choisie, est destinée à faire jouir l'homme de la félicité pour laquelle le créateur l'a mis sur la terre. »

Tant qu'il est apte à la génération, la force est un de ses apanages, parce qu'il en a plus

besoin qu'en tout autre temps de sa vie ; la nature, toujours prévoyante, veillant sans cesse à la régénération des êtres, lui en prodigue tous les moyens pendant un certain nombre d'années : tout dans la nature favorise l'amour physique pendant la virilité, et lorsque les individus ne se portent à aucun excès, cette période de la vie est ordinairement pour les deux sexes celle de l'abondance du sang, de la beauté, de la finesse des sens : c'est l'époque où ils vivent le plus sûrement, où les maladies et la mortalité sont les plus éloignées d'eux ; mais s'ils en abusent, les infirmités et la vieillesse succèdent rapidement. Il faut donc qu'en obéissant aux lois de la nature et aux décrets du créateur, l'homme cherche à prolonger cet âge heureux par une raisonnable jouissance : c'est bien ici le cas de dire qu'il est dangereux de faire tout ce que l'on peut ; l'homme doit ménager ses moyens, s'il veut atteindre une longue carrière sans infirmités.

Que nous donnions la vie ou que nous ne la donnions pas, nous sommes convaincus que tout acte érotique nous fait perdre une portion de notre vitalité. Ceci nous paraît prouvé par les animaux qui produisent toute leur gé-

nération en peu de jours ; les mâles comme les femelles payent de leur vie cette rapide fécondité, parce qu'une perte très-abondante de liqueur reproductive conduit promptement à une désorganisation et à l'anéantissement de tout ressort : ainsi donc soyons modérés dans nos jouissances, pour pouvoir les prolonger.

Jeunes gens, de quelque manière que vous considériez la liqueur séminale, vous connaîtrez que c'est de toutes nos liqueurs celle qui est la plus imprégnée de spiritueux, d'esprits vivifians nécesssaires, non-seulement pour la propagation de notre espèce, mais pour le perfectionnement de nos facultés intellectuelles. C'est un fluide igné qui, trop concentré, nous brûle et nous dévore rapidement, mais dont la prodigalité nous abrutit et nous anéantit au moral, puis au physique ; car c'est sa présence qui développe notre intelligence et donne de l'énergie et de l'agrément à nos pensées, comme de la vigueur à nos actions : conséquemment vous ne la prodiguerez pas, si vous voulez parvenir à la sublimité de votre être et à une grande réputation dans vos états.

Les hommes et les animaux qui ont subi la castration, sont une preuve bien manifeste de la nécessité de la liqueur séminale

pour l'élaboration parfaite des sucs nourriciers. En perdant leur sexe, ces individus ont aussi perdu la faculté de former cette liqueur ; leurs fibres deviennent molles et lâches, tout le systême vasculaire s'affaiblit ; les sucs qui devaient tourner au spiritueux, restent mucilagineux, et remplissent les cellules intermédiaires des fibres musculeuses de ces sucs gras qui font leur embonpoint et tout leur mérite.

Apprenez qu'il n'y a dans la nature, dans l'univers, qu'une certaine quantité de *principe vital*, et qu'elle est répartie entre tous les êtres vivans. L'*altération*, l'*épuisement*, le *marasme* et la *mort*, qui suivent de près l'abus de ce fluide, prouvent bien manifestement que nous ne pouvons transmettre l'existence qu'aux dépens de la nôtre : aussi les *Gaulois* policés déshonoraient-ils un jeune homme qui avait connu une femme avant vingt ans accomplis, parce que, jusques-là à-peu-près, la nature emploie les sucs nourriciers à l'accroissement de nos organes et au développement de nos facultés morales et intellectuelles.

L'époque à laquelle l'homme raisonnable peut commencer à jouir du bonheur de la reproduction, est donc marquée par la nature. Ce n'est que quand il est parvenu à un degré

d'accroissement presque parfait, que la nature porte la surabondance des molécules nutritives aux parties de la génération ; ce n'est que lorsqu'elle ne peut plus les placer entièrement dans les autres parties du corps, qu'elle s'occupe de celle-là : ainsi tant que le corps se développe et s'accroît, quoique les parties de la génération reçoivent aussi quelqu'accroissement, l'homme sage ne doit pas encore penser à la reproduction d'un autre lui-même, s'il veut produire des fruits d'une bonne qualité ; pas même lorsque la plénitude des réservoirs de la nature le force par une action véhémente pendant le sommeil et sans participation physique, à assouvir en songe ses amoureux desirs. Cette perte, quoique précoce, n'est pas dangereuse quand elle n'est que l'effet de la surabondance ; mais cependant il faut la modérer par un régime doux et beaucoup d'exercice corporel. Quand cette perte est la suite de quelqu'action pernicieuse de la journée précédente, elle annonce un relâchement et une faiblesse dans les ressorts, qui deviennent la source de la détérioration du physique et du moral de l'individu chez lequel elle a lieu, comme on va le voir par les exemples suivans :

Nous avons vu des jeunes gens de vingt à

vingt-deux ans, qui avaient tellement contracté de mauvaises habitudes, que les ressorts érecteurs étaient anéantis au point que, non-seulement sans leur participation, mais même sans qu'ils s'en doutassent, ils perdaient deux et souvent trois fois par nuit, la liqueur si précieuse à leur conservation, et ils n'en étaient avertis que par la faiblesse extrême qu'ils éprouvaient à leur réveil et par les traces imprégnées sur leur linge. L'un d'eux tomba dans un affaiblissement tel, qu'il ne pouvait ni lire, ni écrire, et qu'il devenait sourd. Dans cet état, mais sans faire sa confession, ce jeune homme consulta un médecin qui lui conseilla un cautère pour remédier à la faiblesse de sa vue et à la surdité dont il était menacé.

Ayant eu connaissance de ce conseil, nous questionnâmes ce jeune homme sur la cause de ses infirmités; et après l'aveu de ses fautes, auxquelles nous attribuâmes son mauvais état, nous fîmes prier le médecin de nous accorder un quart d'heure d'entretien, pour le mettre au fait de ce que nous venions d'apprendre. Nous proposâmes un moyen qui nous avait réussi dans plusieurs occasions semblables, et qui nous a bien réussi avec celui-ci, et encore depuis ce temps. Le cautère n'eut pas lieu, et

nous ramenâmes ce jeune homme à un état de santé assez solide et vigoureux pour qu'il pût, dix-huit mois après, contracter mariage avec une belle femme dont il a eu trois enfans. Il était temps d'aller à son secours, car il dépérissait au moral comme au physique, avec une telle rapidité, qu'il était vraisemblable qu'il serait devenu imbécille avant que d'être la proie de la mort qui le menaçait.

Une émission excessive de fluide séminal détruit promptement le corps humain, non-seulement parce que la nature n'a pas le temps nécessaire pour réparer ses pertes, mais encore parce que le jeune homme perd, avec ses molécules organiques, la chaleur vivifiante nécessaire aux facultés digestives et à la parfaite chylification, et que cette perte prive les sens gastriques des qualités propres à pénétrer la coction des liqueurs, pour former un chyle vraiment réparateur.

Les corps organisés ne se développent et ne s'accroissent que par la transmutation des sucs d'autres corps en leur propre substance. L'homme qui est de tous les êtres le plus organisé, ne peut s'accroître qu'aux dépens des parties organiques qu'il trouve dans les animaux et les végétaux dont il fait sa nourriture, et que par l'assimila-

tion de leurs substances à la sienne. Parce que cette assimilation est un avantage marqué, il faut que le corps de l'homme conserve un certain degré de chaleur et de vigueur, pour assimiler ces sucs par un exercice capable de les faire passer dans le torrent de la circulation, et de les distribuer à chaque partie.

Jeunes gens, réfléchissez un moment, et faites attention que les sens fécondans sont extraits de votre sang, qui est le produit des alimens que vous avez pris, et que les réparateurs sont le résultat du chyle et de la lymphe que ces mêmes alimens ont fourni. Si vous nuisez à la faculté de digérer, vous suspendez l'élaboration parfaite des sens, et vous n'en faites plus que de crus et gélatineux, qui produisent une sorte d'embonpoint, mais de mauvaise qualité et de peu de durée. Vous nuisez beaucoup à la qualité de vos digestions par l'évaporation de ce feu précieux qui vous anime, et que vous croyez remplacer par l'usage des liqueurs fortes, ou d'autres stimulans qui ne servent qu'à hâter le jeu de vos organes, par conséquent leur desséchement et leur paralysie.

Il est très-nécessaire qu'il y ait proportion relative entre les alimens et les sucs digestifs, parce qu'alors la digestion se fait bien, et la

réparation journalière est en proportion des pertes. Quand la nature est en équilibre, l'homme jouit de la meilleure santé; quand elle excède de beaucoup les sucs gastriques, l'estomac fait mal ses fonctions, la nature languit et succombe, ou sous le poids des alimens, ou sous la mauvaise qualité de leur produit.

Jeunes gens, pensez à l'avenir et ne croyez pas que le présent soit tout. Ce n'est que long-temps après que la nature vous a montré les premières facultés de la réproduction, et qu'après que vous aurez pendant un long espace de temps, résisté à ce desir, et bien menagé les moyens de l'exécuter avantageusement pour votre génération, que vous pouvez raisonnablement vous y livrer : alors toutes les jouissances que vous vous serez permises avant ce terme ne seront qu'illusoires, par comparaison à celles que vous goûterez quand vos organes, parvenus à leur dernier degré de perfection, vous feront sentir toute la douceur et les délices de la reproduction de votre être dans le sein d'une épouse estimable et chérie.

Nous l'avons déjà dit, le plaisir bien dirigé contribue à la satisfaction de l'ame comme à celle du corps, ainsi qu'à sa conservation; mais il devient la cause première de la destruction

des jeunes gens, qu'une imagination trop ardente et un tempérament fougueux portent très-fréquemment à son exercice.

L'abus de ce plaisir entraîne toujours des suites funestes, quand il ne tue pas; la nature se fatigue d'abord, les organes s'affaiblissent, les digestions et les secrétions se font mal, la cacochymie en est le premier résultat; le sang dégénère, les fruits qui en émanent, se détériorent, et finissent par produire la cochylie; le corps décroît, au lieu d'augmenter, et ces jeunes gens cessent de devenir hommes à l'âge où ceux qui ont su se vaincre le devienent naturellement. Ceux qui s'abandonnent à l'attrait des plaisirs solitaires, provoquent, par cette pernicieuse habitude, l'épilepsie à laquelle une forte constitution résiste plus ou moins de temps aux progrès d'une destruction commencée, mais elle y succombe tôt ou tard.

Pour appuier ce que nous venons de dire, voyons encore ce que Tissot pense, ainsi que tous les médecins qui ont porté toute leur attention sur cet acte. Il y a plusieurs évacuations qui se font sans qu'on s'en aperçoive : toutes les autres se font dans l'état de parfaite santé, avec une facilité qui fait qu'elles n'ont aucune influence sur le reste de la machine ; le plus

léger mouvement dans l'organe qui en renferme la matière, suffit à l'expulsion. Il n'en est pas de même de l'évacuation du sperme. Il ne faut rien moins que des ébranlemens généraux, une convulsion de toutes les parties, une augmentation de vîtesse dans le mouvement de toutes les humeurs, pour le déplacer et lui donner issue. Est-ce trop hazarder de dire qu'on peut regarder le concours nécessaire de toute la machine au moment de son évacuation, comme une preuve sensible de l'influence qu'il a sur tout le corps? Le Coït, dit *Démocrite*, est une espèce d'épilepsie. « C'est, dit *de Haller*, une action très-violente, qui est très-voisine de la convulsion, et qui par-là même, affaiblit étonnemment, nuit à tout le systême nerveux. » La promptitude avec laquelle l'affaiblissement suit l'acte, a paru à bien des gens et avec raison, une preuve que ce ne pouvait être la seule privation de semence qui l'occasionnait : mais ce qui prouve démonstrativement combien le spasme doit affaiblir, c'est l'affaiblissement qu'éprouvent tous les malades qui ont des accès de maladies convulsives : celui qui suit les accès d'épilepsie est quelquefois excessif.

Ce n'est qu'au spasme qu'on peut attribuer

l'effet que le coït produisit sur l'*Amman* d'une ville de Suisse, dont *Saint-Platérus* nous a conservé l'histoire, et qui s'étant remarié déjà vieux, fut saisi, en voulant célébrer ses nôces, d'une suffocation si violente, qu'il fut obligé de cesser. Le même accident le reprit toutes les fois qu'il tenta le même essai. Il s'adressa à une foule de charlatans : l'un lui promit, après lui avoir fait prendre plusieurs remèdes, qu'il n'avait plus aucun danger à courir. Il hazarda une nouvelle tentative sur la parole de son esculape : le succès en fut d'abord le même ; mais plein de confiance, il voulut aller au bout, et mourut dans l'acte même, entre les bras de sa femme.

Les palpitations violentes qui accompagnent quelquefois le coït, sont aussi un symptôme convulsif. HYPOCRATE parle d'un jeune homme à qui des excès en vins et en femmes avaient occasionné, entre autres symptômes, des palpitations continuelles ; et DOLÆUS en a vu un saisi, dans l'acte même, d'une palpitation si violente, qu'il aurait été étouffé, s'il avait persisté.

L'observation de l'enfant cité plus haut, chapitre neuvième, et qui fait le sujet de la note B, est encore une preuve du pouvoir de la cause convulsive, puisqu'à cet âge il ne

pouvait évacuer qu'une humeur des prostates, et non point une véritable semence.

Ces remarques ont été saisies par le plus grand nombre des bons auteurs qui ont écrit sur cette matière. GALLIEN paraît les avoir déjà faites. « La volupté, elle-même, dit-il, affaiblit les forces vitales. » FLEMMING n'a pas omis cette cause dans son beau poëme sur les maladies des nerfs : SANCTORIUS établit positivement que les mouvemens affaiblissent plus que l'émission du sperme. Le coït, dit *Noguez*, est une convulsion ; il dispose les nerfs aux mouvemens convulsifs, et la plus légère occasion les fait naître.

J. B. BORELLI, l'un des premièrs créateurs de la physiologie, « dit : Cet acte est accompagné d'une espèce d'affection convulsive, qui porte les plus rudes atteintes au cerveau et à tout le genre nerveux. »

SENAC attribue positivement aux nerfs les faiblesses qui suivent le coït ; la cause la plus vraisemblable de la syncope qui survient quand un abcès s'ouvre dans l'intérieur de l'abdomen. « C'est, dit-il, l'action des nerfs qui se mettent alors en jeu. Cela est confirmé par l'abattement, ou par la syncope qui suivent l'effusion du sperme ; car ce n'est qu'aux nerfs qu'on peut imputer cette défaillance. »

Lewis attribue plus à cette cause qu'à l'autre, ainsi que Sanctorius.

Dès qu'il y a convulsion, le genre nerveux se trouve dans un état de tension, ou plus exactement dans un degré d'action extraordinaire, dont la suite nécessaire est un relâchement excessif. Tout organe qu'on a monté au-dessus de son ton, retombe au-dessous; par-là même les fonctions qui en dépendent se font nécessairement mal; et comme les nerfs influent sur toutes, il n'en est point qui n'éprouve quelque dérangement quand ils sont affaiblis.

Une raison qui contribue aussi à l'affaiblissement du genre nerveux, c'est l'augmentation de la quantité du sang dans le cerveau pendant l'acte vénérien, augmentation bien démontrée, et qui est allée plusieurs fois jusqu'à produire l'apoplexie. L'on en trouve plusieurs exemples dans les observateurs, et *Hoffmann* rapporte celui d'un soldat qui, se livrant à cet acte avec fureur, mourut apoplectique dans le coït même: l'on trouva le cerveau plein de sang. C'est par cette même augmentation de sang qu'on explique pourquoi ces excès produisent la manie. Cette quantité de sang, distendant les nerfs, les affaiblit; ils résistent moins aux impressions, et c'est ce qui fait leur faiblesse.

En réfléchissant sur les effets de ces deux causes, l'évacuation de la semence et les mouvemens convulsifs, il est aisé d'expliquer les désordres qui doivent en résulter dans l'économie animale. L'on peut les ranger sous trois classes; la dépravation des digestions, l'affaiblissement du cerveau et du genre nerveux, le dérangement de la transpiration. L'on verra qu'il n'est aucune maladie chronique qu'on ne puisse déduire de cette triple cause.

Le relâchement dans lequel ces excès jettent, dérange les fonctions de tous les organes, dit un des auteurs qui a le mieux écrit sur la dialectique; et la digestion, la coction, la transpiration, les autres évacuations ne se font plus comme il faut; d'où il résulte une diminution sensible des forces, de la mémoire, même de l'entendement; un obscurcissement dans la vue, tous les maux de nerfs, toutes les espèces de gouttes ou de rhumatismes, une faiblesse étonnante dans le dos, la consomption, la faiblesse des organes de la génération, des urines sanglantes, un dérangement dans l'appétit, des maux de tête, et un grand nombre d'autres maladies qu'il est inutile de détailler ici; en un mot, rien n'abrège tant la vie que l'abus des plaisirs de l'amour.

1°. L'estomac est la partie qui se ressent la première de toutes les causes qui affaiblissent, et cela, parce que c'est celle dont les fonctions demandent la plus grande perfection dans l'organe. La plus grande partie des autres sont autant passives qu'actives; l'estomac est presqu'entièrement actif; aussi, dès que ses forces diminuent, ses fonctions se dérangent : vérité d'observation qui, jointe à la suivante et à la variété des impressions premières et souvent fâcheuses, que ce qu'on avale produit sur ce viscère, rend raison de la fréquence, de la bizarrerie et de l'opiniâtreté de ces maladies. Il est de toutes les parties du corps, l'une de celles qui reçoivent le plus grand nombre de nerfs, et dans laquelle, par-là même, il se distribue une plus grande quantité d'esprits animaux. Ce qui affaiblit l'action des uns et diminue la quantité ou altère la qualité des autres, doit donc diminuer la force de ce viscère plus que d'aucun autre, et c'est ce qui arrive dans les excès vénériens. L'importance de la fonction à laquelle il est destiné, fait que, dès qu'elle se fait moins bien, toutes les autres s'en ressentent.

Dès que les digestions se font imparfaitement, les humeurs prennent un caractère de

crédit qui les rend impropres à toutes leurs destinations, mais qui empêche surtout la nutrition, d'où dépend la réparation des forces. Il suffit, pour s'assurer de l'influence générale de l'estomac, d'observer l'état d'une personne qui éprouve une digestion laborieuse : les forces se perdent dans quelques minutes, un malaise général rend la faiblesse plus à charge, les organes des sens s'émoussent, l'ame même n'exerce ses facultés qu'imparfaitement; la mémoire, et surtout l'imagination, paraissent anéanties; rien, en un mot, ne rapproche plus un homme d'esprit d'un sot, qu'une digestion pénible.

Une belle observation rapportée par Payva, médecin portugais habitué à Rome, répand un grand jour sur l'affaiblissement prodigieux dans lequel les excès de ce genre jettent l'estomac.

Quand les desirs vénériens, dit-il, sont montés chez les jeunes gens à leur plus haut degré, ils éprouvent une espèce de sensation agréable à l'orifice de l'estomac; mais s'ils satisfont ces desirs avec trop d'impétuosité et au-delà de leurs forces, ils éprouvent dans ce même endroit une sensation extrêmement désagréable et fâcheuse, qu'ils ne peuvent pas exprimer, et

ils paient bien chèrement leurs excès par la maigreur, le marasme, etc., dans lesquels ils tombent.

2°. La faiblesse du genre nerveux, qui dispose à tous les accidens paralytiques et spasmodiques, est produite, comme je l'ai déjà dit, par les mouvemens convulsifs qui accompagnent l'émission ; en second lieu, par le vice des digestions : dès qu'elles péchent, les nerfs s'en ressentent d'autant plus, que le fluide qui les pénètre étant le dernier ouvrage de la coction, celui qui la suppose la plus parfaite quand elle est altérée, est celui des fluides animaux, qui en est le plus sensiblement affecté, celui sur lequel la crudité des humeurs a le plus d'influence. Enfin, ce qui augmente cet affaiblissement, c'est l'évacuation d'une humeur analogue aux esprits animaux, et qu'à raison de cette analogie, on ne peut point évacuer sans diminuer la force du genre nerveux, dont les doutes modestes de quelques grands hommes, qui n'osent affirmer en physique que ce dont la vérité tombe sous leurs sens, et les objections de quelques physiologistes subalternes ou systématiques, ne m'empêchent pas d'attribuer la force à ces esprits. D'ailleurs, indépendamment du dommage qui résulte de cette éva-

cuation relativement à la quantité d'esprits animaux, elle nuit en ce qu'elle prive les vaisseaux de ce léger aiguillonnement que prodnit le sperme repompé, et qui contribue si fort à la coction. Elle nuit donc, et en soustrayant une partie d'esprits animaux, ou au moins d'une humeur très-précieuse, et en diminuant la coction, sans laquelle ces esprits ne sont préparés qu'imparfaitement et insuffisamment.

Gunzius (1) a donné une explication mécanique très-ingénieuse des inconvéniens de ces excès relativement à la respiration; il parle dans cet endroit d'un homme qui s'était attiré par-là une toux continuelle; symptôme que j'ai vu chez un jeune homme qui mourut victime de l'onanisme. Il était venu à Montpellier pour faire ses études: ses excès dans cette infamie le jetèrent dans l'étisie; et je me rappelle que sa toux était si forte et si continuelle, que tous ses voisins en étaient incommodés. On le saigna fréquemment, dans l'intention sans doute d'abréger ses souffrances. Une consultation lui ordonna d'aller prendre les bouillons de tortue chez lui, et lui promit une guérison complète. Il mourut deux heures après.

---

(1) *Comment. in libr. de humoribus*, pag. 228.

Les accidens qu'éprouvent les femmes s'expliquent comme ceux des hommes. L'humeur qu'elles perdent, étant moins travaillée que le sperme de l'homme, sa perte, comme je l'ai déjà observé dans le chapitre VII (1), ne les affaiblit peut-être pas aussi promptement; mais quand elles vont jusqu'à l'excès, le genre nerveux étant plus faible chez elles, et naturellement plus disposé au spasme, les accidens sont plus violens. Des excès subits les jettent dans des accidens terribles, et pareils à celui que je vais rapporter.

Ce serait traiter incomplétement cette matière, que de ne pas avertir les femmes qu'en courant la même carrière de mauvaises œuvres, elles s'exposent aux mêmes dangers; que plus d'une fois ce sexe s'est attiré tous les maux que je viens de décrire, et que tous les jours les femmes livrées à cette luxure périssent misérablement ses victimes.

L'Onania anglais est rempli d'aveux qu'on ne lit point sans être saisi d'horreur et de compassion; le mal paraît même avoir plus d'activité dans le sexe que chez les hommes. Outre tous

(1) Chap. 7. Influence de l'amour du physique chez les femmes.

les symptômes que j'ai déjà rapportés, les femmes sont plus particulièrement exposées à des accès d'hystérie ou de vapeurs affreux ; à des jaunisses incurables, à des crampes cruelles de l'estomac et du dos, à de vives douleurs de nez, à des pertes blanches, dont l'âcreté est une source continuelle de douleurs les plus cuisantes; à des chûtes, à des ulcérations de matrice, et à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent; à des prolongemens et à des dartres du clytoris, à des fureurs utérines, qui, leur enlevant à la fois la pudeur et la raison, les mettent au niveau de toutes les bêtes les plus lascives, jusqu'à ce qu'une mort désespérée les arrache aux douleurs et à l'infamie.

Le visage, ce miroir fidèle de l'état de l'ame et du corps, est le premier à nous faire apercevoir des dérangemens intérieurs. L'embonpoint et le coloris, dont la réunion forme cet air de jeunesse qui seul peut tenir lieu de beauté, et sans lequel la beauté ne produit plus d'autre impression que celle d'une admiration froide; l'embonpoint, dis-je, et le coloris disparaissent les premiers; la maigreur, le plombé du teint, la rudesse de la peau, leur succèdent immédiatement; les yeux perdent leur éclat, se ternissent et peignent, par leur langueur, celle de

toute la machine ; les lèvres perdent leur vermillon, les dents leur blancheur, et enfin il n'est pas rare que la figure reçoive un échec considérable par la difformation totale de la taille.

Le Rachitis, ce qu'on appelle communément la *nouûre*, n'est pas une maladie qui, comme l'a écrit le grand Boerhave, n'attaque jamais depuis l'âge de trois ans. L'on voit communément des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, mais surtout parmi les femmes, qui, après avoir été bien faites jusqu'à l'âge de huit, dix, douze, quatorze et même quinze ans, tombent peu-à-peu dans un dérangement de la taille par la courbure de l'épine, et le désordre devient quelquefois très-considérable. Ce n'est pas ici la place des détails de cette maladie, ni de l'énumération des causes qui la produisent. Hypocrate en a indiqué plusieurs, dont la première et la plus forte est celle de l'onanisme.

Hoffmann a dit que les jeunes gens qui se livrent aux plaisirs de l'amour avant que d'avoir fait leur crue, maigrissaient et décroissaient au lieu de croître ; et l'on sent qu'une cause qui peut empêcher l'accroissement, doit, à plus forte raison, en troubler l'ordre, et produire

ces inégalités dans sa marche, qui contribuent à la maladie dont je parle.

Un symptôme commun aux deux sexes, et que je place dans cet article, parce qu'il est plus fréquent chez les femmes, c'est l'indifférence que cette infamie laisse pour les plaisirs légitimes de l'hymen, lors même que les desirs et les forces ne sont pas éteints; indifférence qui non-seulement fait bien des célibataires, mais qui souvent poursuit jusques dans le lit nuptial. Une femme avoue, dans la collection du docteur Hekkers, que cette manœuvre a pris tant d'empire sur ses sens, qu'elle déteste les moyens légitimes d'amortir l'aiguillon de la chair.

En 1760, le 10 février, dit *Tissot*, je fus appelé à la campagne pour voir un homme de quarante ans, qui avait été très-fort et très-robuste, mais qui avait fait beaucoup d'excès en femmes et en vin, et qui s'était souvent exercé à ce qu'on appelle des tours de force. Son mal avait commencé, il y avait plusieurs mois, par une faiblesse dans les jambes, qui le faisait chanceler en marchant, comme s'il avait trop bu; il tombait quelquefois, même en se promenant dans la plaine; il ne pouvait descendre les degrés qu'avec beaucoup de peine, et il

n'osait presque plus sortir de son appartement. Ses mains tremblaient ; il ne pouvait écrire quelques mots qu'avec beaucoup de difficulté, et il les écrivait très-mal ; mais il dictait aisément, quoique sa langue qui n'avait jamais eu une bien grande volubilité, commençât à en avoir un peu moins. Sa mémoire le servait bien, et la seule chose qui pût faire soupçonner quelque lésion dans les facultés, c'est qu'il était moins attentif au jeu de dames, et que sa physionomie était assez changée ; il avait de l'appétit, et il dormait ; mais il avait un peu de peine à se tourner dans le lit.

Il me parut que les excès en femmes et en vin étaient la cause première du mal, et je pensais que les tours de force qu'il avait souvent faits, pouvaient être la cause de ce que les muscles étaient plus particulièrement attaqués. La saison était peu favorable aux remèdes ; mais il fallait cependant chercher à arrêter les progrès du mal. Je lui conseillai des frictions sur tout le corps avec de la flanelle, et quelques fortifians ; je me proposais d'en augmenter les doses, et de leur joindre l'usage du bain froid, dans le commencement de l'été. Au bout de quelques semaines, le tremblement des mains paraissait un peu diminué. Il y eut

une consultation au mois d'avril : on attribua le mal à ce que le malade avait écrit pendan quelques mois, il y avait deux ans, dans une chambre nouvellement recrépie. On employa des bains tièdes, des frictions graisseuses, des poudres qu'on dit être diaphorétiques et anti-spalmodiques; il ne survint aucun changement. Au mois de juin, une seconde consultation décida qu'il irait prendre les eaux de Leuk en Valais. Au retour, il avait plus de tremblement et plus de roideur. Depuis lors (septembre 1760 jusqu'au mois de janvier 1764) je ne l'ai revu que trois ou quatre fois. En 1762, sur la foi de je ne sais quelle annonce, il fit venir de Francfort les remèdes de l'ONANIA qui n'opérèrent rien; il en prit l'année dernière d'un médecin étranger avec aussi peu de succès. Le mal a fait, dès le commencement, des progrès lents, mais journaliers; et plusieurs mois avant sa mort, il ne pouvait plus remuer seul les bras, ni les mains; l'embarras de la langue augmenta, et il perdit tellement la voix, qu'on ne pouvait l'entendre qu'avec beaucoup de peine. Les muscles extenseurs de la tête la laissaient continuellement tomber sur la poitrine. Il avait toujours de l'inquiétude dans les reins; le sommeil et l'appétit diminuèrent successivement :

les derniers mois de sa vie, il avait beaucoup de peine à avaler. Depuis Noël, il survint de l'oppression, avec une fièvre irrégulière; les yeux s'éteignirent singulièrement : il passait, quand je le revis au mois de janvier, tout le jour et une grande partie de la nuit sur un fauteuil, penché en arrière, les jambes étendues sur une chaise, la tête tombant à chaque instant sur la poitrine, ayant toujours une personne debout auprès de lui, sans cesse occupée à le changer d'attitude, à lui relever la tête, à l'alimenter, à lui donner du tabac, à le moucher, et à écouter attentivement tout ce qu'il disait. Les derniers jours de sa vie, il était réduit à prononcer lettre par lettre, et on les écrivait à mesure qu'il les prononçait. Voyant que je ne lui donnais aucune espérance, et que je n'employais que quelques lénitifs pour l'oppression et la fièvre, pressé par le desir de vivre, il fit à un de ses amis, pour venir me la faire de suite, la confidence de la cause à laquelle il attribuait tous ses maux, en lui avouant que c'était les excès pour les plaisirs solitaires; qu'il avait commencé cette infamie il y avait plusieurs années; qu'il l'avait continuée aussi longtemps qu'il l'avait pu, et qu'il avait senti croître ses maux à mesure qu'il s'y

livrait. Il me confirma cet aveu quelques jours après, et c'est ce qui l'avait déterminé à employer les remèdes de l'onania.

L'excès dans les plaisirs de l'amour, dit encore M. Tissot, ne produit pas seulement des maladies de langueur ; il jette quelquefois dans des maladies aiguës, et toujours il dérange celles qui dépendent d'une autre cause ; il produit très-aisément la malignité, qui n'est, selon moi, que le défaut de force dans la nature. HYPOCRATE nous a laissé dans ses histoires de maladies épidémiques, l'observation d'un jeune homme qui, après des excès vénériens et vineux, fut attaqué d'une fièvre accompagnée des symptômes les plus fâcheux, les plus irréguliers, et enfin mortelle.

Tout ce que HOFFMANN dit sur cette matière, mérite d'être rapporté. Après avoir parlé du danger des plaisirs de l'amour pour les blessés, il examine celui que courent les personnes qui ont la fièvre en s'y livrant, et il commence par citer une observation de FABRICE DE HILDEN, qui rapporte qu'un homme ayant eu commerce avec une femme, le dixième jour d'une pleurésie qui avait été terminée le septième par des sueurs abondantes, fut

attaqué par une forte fièvre et un tremblement considérable, et mourut le treizième jour. Il donne ensuite l'histoire d'un homme de cinquante ans, goutteux et livré aux femmes et au vin, qui, dans les premiers jours de la convalescence d'une fausse pleurésie, fut attaqué, immédiatement après le coït, d'un tremblement général, avec une rougeur excessive au visage, la fièvre et tous les symptômes de la maladie dont il relevait, mais beaucoup plus violemment que la première fois, et il fut dans un bien plus grand danger: il parle d'un homme qui ne se livrait jamais à des excès vénériens sans avoir une fièvre d'accès pendant plusieurs jours. Il finit par une observation de BARTHOLIN, qui vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ses nôces, après des excès conjugaux, d'une fièvre aiguë, avec beaucoup d'abattement, des défaillances, des soulèvemens d'estomac, une soif immodérée, des rêveries, l'insomnie, beaucoup d'inquiétudes. Il guérit par le repos et quelques fortifians.

De tristes observations ont appris au docteur Tissot, que les maladies aiguës dans les plaisirs de Vénus sont très-dangereuses, de quelque nature qu'elles soient; leur marche est

extraordinairement irrégulière, leurs symptômes bizarres, leurs périodes dérangées; l'on ne trouve point de ressources dans le tempérament, l'art est obligé de tout faire; et comme il ne procure jamais de crises parfaites, quand, après beaucoup de peine, la maladie est surmontée, le malade reste dans un état de langueur plutôt que de convalescence, qui exige une continuation de soins les plus assidus, pour empêcher qu'il ne tombe dans quelque maladie chronique. FONSEÇA dit : Plusieurs jeunes gens même très-robustes sont attaqués après des excès avec des femmes dans une même nuit, ou d'une fièvre aiguë qui les tue, ou ils tombent dans des maladies fâcheuses, dont ils ont beaucoup de peine à guérir; car, quand le corps est affaibli par des excès vénériens, s'il est attaqué par quelque maladie aigue, il n'y a point de remède.

Tissot rapporte qu'une jeune garçon, qui n'avait pas encore seize ans, s'étant livré à ce vice infame avec tant de fureur, n'avait amené que du sang, dont la sortie fut bientôt suivie de douleurs si excessives, qu'elles furent accompagnées d'une inflammation de tous les organes de la génération. Se trouvant par hasard à la campagne qu'habitait ce jeune

homme, M. Tissot ſut consulté : il ordonna les cataplasmes extrêmement émoliens, qui produisirent l'effet qu'il en attendait ; mais il apprit bientôt après que ce jeune homme était mort de la petite vérole. Les atteintes qu'il avait portées à son tempérament, par ses infames fureurs, avaient beaucoup contribué à rendre cette maladie mortelle. Quel avis aux jeunes gens !

Tous ceux qui ont souvent occasion de traiter le mal vénérien, savent que, dans les sujets usés par la fréquence des débauches, il devient presque toujours mortel. Rien n'est plus commun que les affreux spectacles de ce genre.

CHAPITRE XI.

Importance de la liqueur séminale.

Pour atténuer les tableaux effrayans que je viens de tracer et qui nous sont transmis par d'exacts et savans observateurs, on viendra peut-être me citer quelques exemples d'individus qui ont ressenti, lorsque le terme où les forces commencent à diminuer, les impressions vives d'un fluide qui ne trouble guères les hommes, que dans l'âge où la jeunesse et la santé les portent aux plaisirs : oui, je le sais, il est quelques exceptions heureuses aux lois de la nature; mais à quoi ces êtres privilégiés les doivent-ils? à une vie réglée, à une nourriture frugale, à un exercice modéré et surtout à une grande retenue dans la jouissance des plaisirs de l'hymen, et encore à une entière ignorance du crime de l'onanisme.

Le journal de médecine (avril 1757) rapporte qu'un vieillard âgé de quatre-vingt-seize ans, ayant épousé une femme qui n'en avait que

quatre-vingt-treize remplit trois fois par nuit les devoirs du mariage aussi vigoureusement que le pourrait faire l'homme le plus robuste. Je suis sûr, dit M. Behr, auteur de cette observation, autant qu'on peut l'être, de la vérite de ce fait ; ce qui me surprend le plus, continue-t-il, c'est que depuis trois ans que cet exercice dure presque toutes les nuits, le vieux athlète n'a éprouvé aucune altération sensible dans sa santé.

Un homme de robe de distinction, du Puy-en-Velay, parvenu à sa soixante-quinzième année, se maria par un principe de conscience, ne pouvant plus résister à l'éruption tardive, mais violente, d'un tempérament qui l'excitait à l'amour (1).

Un armurier de Montfaucon, âgé de quatre-vingt ans, reprit tout-à-coup des forces qu'il croyait perdues pour toujours ; il se remaria, et eut de très-beaux enfans (2).

Parmi le peu d'hommes favorisés dans la vieillesse des plaisirs de l'amour, il n'y en a certainement pas de plus surprenant que l'his-

---

(1) *Mémoires de Trévoux*, novembre 1708.

(2) *Idem.*

toire du célèbre Anglais Thomas Parr. C'était un pauvre paysan de *Shropshire*, qui ne vécut, pendant presque toute sa vie, que de vieux fromage, de lait, de pain, de petite bierre, et de petit lait. Cet homme fut capable jusqu'à la centième année de faire tous les ouvrages d'un laboureur, et même de battre le bled. A l'âge de cent vingt ans, il épousa une veuve. Les organes spermatiques fournirent encore à cet homme extraordinaire les moyens de savourer la volupté, et de la faire partager à sa femme : celle-ci affirma après la mort de son mari, qu'il n'y avait que douze ans que le commerce du mariage était interrompu entre eux. Parr mourut à Londres, le 16 décembre 1635, âgé de cent cinquante-deux ans, chez le comte d'*Armidel*. On attribue sa mort (car il aurait pu vivre encore plus long-temps à en juger par l'état dans lequel se trouvèrent tous les viscères à l'ouverture du cadavre), au changement d'air, au régime peu exact qu'il suivit dans une maison opulente, et à l'abondance des vins de toute espèce qu'on lui laissait boire, après avoir été accoutumé à une vie sobre et frugale.

Dans tous les temps, il s'est trouvé quelques hommes en qui la nature a prolongé

l'usage du physique de l'amour. VALERE MAXIME rapporte que MASSANISSA, roi de Numidie, engendra METHYNNATE après quatre-vingt-six ans. Un autre historien beaucoup plus moderne a écrit que VLADISLAS, roi de Pologne, fit deux garçons à l'âge de quatre-vingt-dix ans; FELIX PLATERUS dit que son grand-père était âgé de cent ans, quand il cessa d'être père (1). L'histoire de l'académie des sciences fait mention d'un homme du diocèse de Séez, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, qui épousa une femme grosse de lui, et qui en avait quatre-vingt-trois; elle accoucha à terme d'un garçon (2). Cet exemple est plus frappant; car les femmes, pour engendrer, ont un temps plus limité que les hommes.

Nous le répétons, ces exemples de longévité et de forces physiques, loin de militer en faveur de ceux qui espèrent que la force de leurs tempéramens les sauvera des maux que pro-

---

(1) Anecdotes de médecine, tom. 2.

(2) Cette observation fut envoyée à l'Académie par M. l'évêque de Séez. Voyez les *Mémoires* pour l'année 1710.

duisent les excès des actes vénériens, prouvent au contraire que la nature a mis en réserve des faveurs pour récompenser ceux qui, en obéissant à ses lois, ne s'écartent pas de celles de la sagesse et de la continence. Revenons donc à examiner comment une trop grande émission de semence peut produire les maux que j'ai décrits dans le chapitre précédent. On peut réduire ces causes à deux; savoir, la privation de cette liqueur, et les circonstances qui en accompagnent l'émission, dont nous avons traité aussi dans le dernier chapitre.

Hypocrate a cru qu'elle se séparait de tout le corps, mais surtout de la tête. La semence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de son corps; elle en est la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'est la faiblesse qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que soit la dose qui s'écoule. Il y a des veines et des nerfs qui, de toutes les parties du corps, vont se rendre aux parties génitales; quand celles-ci se trouvent remplies et échauffées, elles éprouvent un prurit, qui, se communiquant dans tout le corps, y porte une impression de chaleur et de plaisir; les humeurs entrent dans une espèce de fermentation qui en sépare ce qu'il y a de plus précieux et de plus bal-

samique, et cette partie, ainsi séparée du reste, est portée par la moëlle de l'épine aux organes génitaux. GALLIEN adopte ces idées. « Cette humeur, dit-il, n'est que la partie la plus subtile de toutes les autres; elle a ses veines, ses nerfs qui la portent de tout le corps aux testicules. En perdant la semence, dit-il ailleurs, on perd en même temps l'esprit vital; ainsi il n'est point étonnant qu'un coït trop fréquent énerve, puisqu'il prive le corps de ce qu'il a de plus pur.» Le même auteur nous a conservé, dans son *Histoire de la Philosophie*, les opinions des différens philosophes anciens sur ce sujet. ARISTOTE, dont les ouvrages physiques seront estimés tant qu'on connaîtra le prix des observations, le mérite et la difficulté qu'il y a à en ouvrir la carrière, l'appelle l'*excrément du dernier aliment* (ce qui signifie, en termes plus clairs, la partie la plus perfectionnée de nos alimens), *qui a la faculté de reproduire des corps semblables à celui qui l'a produit*. PYTHAGORE dit que c'est *la fleur du sang le plus pur*. ALCMÆON, son élève, physicien et médecin distingué, l'un des premiers qui aient connu l'importance de disséquer les animaux, et celui des philosophes païens qui paraît avoir eu les idées les plus vraies sur la

nature de l'ame, Alcmæon, dis-je, la regardait *comme une portion du cerveau*, et il n'y a que trente ans qu'un médecin célèbre (1) a adopté ce systême, qu'il a amplifié de manière que la semence est, selon lui, l'assemblage d'une infinité de petits cerveaux. Il indique les passages par lesquels le cerveau va aux testicules, qu'il regarde comme des ganglions, et non pas comme des glandes; et c'est par la dissipation du cerveau qu'il explique tous les phénomènes de l'épuisement vénérien.

Platon envisageait cette liqueur comme un *écoulement de la moëlle de l'épine*. Démocrite pensait comme Hypocrate et Gallien. Epicure, cet homme respectable qui a connu mieux que personne que l'homme n'était heureux que par les plaisirs, mais qui en même temps a fixé ces plaisirs par des règles que le héros chrétien ne désavouerait pas; Epicure, dont la doctrine a été si cruellement défigurée et dénigrée par les stoïciens, que ceux qui ne l'ont connue que par leur canal, s'y sont laissés surprendre, et ont pris pour un débauché, dit Fénélon, un

---

(1) Mémoires sur divers sujets de médecine, par M. *le Camus*.

homme d'une continence exemplaire, et dont les mœurs ont toujours été très-réglées ; j'ajouterai, dont les principes sont la censure la la plus sévère des dogmes de ces prétendus sectateurs modernes qui, ne connaissant de lui que son nom, en abusent indignement pour autoriser des systêmes d'infamie qu'il abhorrait, et dont les sages qui aiment le vrai, ne doivent pas permettre qu'on déshonore sa mémoire, si toutefois des gens perdus puissent déshonorer quelqu'un ; Epicure, dis-je, regardait la semence comme une *parcelle de l'ame et du corps*, et fondait sur cette idée les préceptes qu'il donnait de la conserver soigneusement.

Quoique plusieurs de ces sentimens diffèrent en quelque chose, tous prouvent combien l'on a cru cette humeur précieuse.

L'on a demandé : est-elle analogue à quelque autre humeur ? est-elle la même que ce liquide qui, sous le nom d'esprits animaux, parcourt les nerfs, concourt à toutes les fonctions un peu importantes de la machine animale, et dont la dépravation produit une infinité de maux si fréquens et si bizarres ? Pour répondre positivement à cette question, il faudrait connaître intimement la nature de ces deux hu-

meurs. Nous sommes loin de ce degré de connaissances, et nous n'avons à proposer que d'ingénieuses et de probables conjectures.

On comprend aisément, dit HOFFMANN, comment il y a un rapport si étroit entre le cerveau et les testicules, puisque ces deux organes séparent du sang la lymphe la plus subtile et la plus exquise, qui est destinée à donner la force et le mouvement aux parties, et à servir même aux fonctions de l'ame. Aussi il est impossible qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruise pas les forces de l'ame et du corps. Le liquide séminal, dit-il ailleurs, se distribue comme les esprits animaux séparés par le cerveau, dans tous les nerfs du corps; il paraît être de la même nature. De là vient que plus on en dissipe, moins il se sépare de ces esprits. GORTER est dans la même idée. « Le sperme est la plus parfaite et la plus importante des liqueurs animales, la plus travaillée et le résultat de toutes les digestions; son intime rapport avec les esprits animaux prouve que, comme eux, elle tire son origine des humeurs les plus parfaites. »

Je terminerai ces citations par ce qu'en dit le célèbre HALLER. La semence est gardée dans les vésicules séminales jusqu'à ce que

l'homme en fasse usage, ou que les écoulemens nocturnes l'en privent. Pendant tout ce temps-là, la quantité qui s'y en trouve, excite l'animal à l'acte vénérien; mais la plus grande quantité de cette semence, la plus volatile, la plus odorante, celle qui a le plus de force, est repompée par le sang, et elle y produit, en y entrant, des changemens bien surprenans, la barbe, les poils, les cornes; elle change la voix et les mœurs, car l'âge ne produit pas dans les animaux ces changemens; c'est la semence seule qui les opère, et on ne les remarque jamais dans les eunuques.

Comment la semence opère-t-elle ces effets? dit Tissot. C'est là un de ces problêmes dont la solution n'est pas encore mûre, et qui se réunit à tant d'autres faits certains, dont les produits sont bien connus, quoique leurs causes restent cachées sous le voile épais que la nature s'est plu à jeter sur une partie de ses ouvrages. Ce qu'on peut donc dire avec toute probabilité, c'est que cette liqueur est un *stimulus*, un aiguillon qui irrite les parties qu'il touche; son odeur forte, et l'irritation évidente qu'elle exerce sur les organes de la génération, ne laissent aucun doute là-dessus, et l'on comprend que ces particules âcres,

étant continuellement repompées et remêlées aux humeurs, aiguillonnent légèrement, mais sans interruption, les vaisseaux qui, par là même, se contractent avec plus de force; leur action sur les fluides est plus efficace; la circulation est plus animée, la nutrition plus exacte; toutes les fonctions se font d'une manière plus parfaite : quand ce secours manque, plusieurs fonctions ne se développent jamais; c'est le cas des eunuques, toutes se font mal.

CHAPITRE XII.

De l'incontinence, et faits divers qui en démontrent les dangers.

On ne fait pas assez d'attention aux suites malheureuses des passions effrénées, parce qu'il est des personnes qui n'en ressentent les effets que très-tard ; je veux dire dans l'âge où ces personnes commencent, en quelque sorte, à quitter la société, par l'impuissance d'y être quelque chose. On n'a plus alors les yeux sur eux ; retirés dans le sein de leur famille, s'ils ont le bonheur d'avoir encore ce secours, ils souffrent des maux cruels, ignorés du reste des hommes ; ils payent le tribut que la nature a imposé sur la débauche. Que n'existe-t-il un tribunal où chaque médecin puisse aller dire publiquement : le malade qui vient de mourir a abrégé ses jours, en les dissipant par des excès : au moins les hommes qui ignorent ce que ces excès peuvent occasionner, en seraient

instruits; et ceux qui le sont, sans en profiter, seraient effrayés par le nombre des victimes qu'ils verraient tomber sous les crimes du libertinage.

Le médecin qui sait observer, a tous les jours occasion de reconnaître cette influence fatale des excès sur la vie; il n'a pas même besoin d'être appelé pour pénétrer les causes qui, d'un homme vigoureux, en ont fait un homme faible, et qui ne reste au monde que parce que le mal n'a pas encore agi avec toute son activité. Je vois une personne qui peu-à-peu perd son embonpoint; sa tête n'est plus garnie de cheveux comme auparavant; ses yeux sont ternes, livides, tristes, enfoncés; il ne discerne les objets qu'à une petite distance. Les joues sont décolorées, pendantes; les narines desséchées, le front aride et calleux, la respiration est difficile, tout le corps perd sa rectitude, etc. Je vois avec douleur que cette personne ne sent pas son mal, qu'elle continue à se livrer avec effort aux plaisirs, et qu'elle ne s'apercevra du danger que lorsque le cerveau, l'estomac, la poitrine, tous les viscères enfin, refuseront de se prêter aux fonctions pour lesquels ils sont destinés. Ah! que le mal produit par l'amour, dit Venette, est trom-

peur, jusqu'au moment où il est le plus redoutable !

L'âge de la puberté, dit le docteur Millot, est le plus beau, comme le plus assuré de la vie, quand le jeune homme n'en abuse pas ; mais il est aussi le plus dangereux pour le physique et le moral, quand une imagination trop vive et un tempérament trop ardent le portent vers les plaisirs érotiques, avant que la nature n'ait achevé son ouvrage. A cet âge on ne peut se passer de l'autorité d'un guide; il faudrait, pour franchir avec sûreté les jours orageux de la jeunesse, des principes qui commandassent à l'ame; et non pas des réflexions seules qui n'ont de puissance que par la vigueur de la raison et de l'esprit, qui ne peuvent se former que par le temps, l'expérience, et souvent qu'après avoir été la victime des passions; non-seulement les sages de l'antiquité, mais même les conquérans, ont rendu hommage à la chasteté. L'empereur *Julien* s'abstint, à l'exemple d'Alexandre-le-Grand, de voir les vierges captives, dont on lui avait vanté les charmes, en disant que la chasteté était, en fait de mœurs, ce que la tête est dans une belle statue, et que l'incontinence suffisait pour déparer la plus belle vie.

Jeunes gens, persuadez-vous bien que vous tuez la nature en la prévenant, que vous vous creusez un tombeau par la main de la volupté, en déterminant, par de fréquentes irritations, la substance destinée à votre accroissement et à votre perfectionnement physique et moral, à se porter aux organes régénérateurs, où elle ne doit arriver que beaucoup plus tard. Vous devenez homicides de vous-mêmes : apprenez donc à résister à vos desirs et à vaincre vos passions pour devenir hommes et jouir sans crime. Celui qui n'aura pas perdu, au sein d'une volupté honteuse, ni dans des jouissances solitaires, le trésor de la santé, celui-là seul pourra dire à vingt ans, je *suis homme*, celui-là seul vivra sain et robuste; le feu divin, qui l'animera alors, donnera des aîles à son génie, son œil brillera comme le cristal, sa phisionomie portera les titres de sa souveraineté, et ses enfans bien constitués le remercieront tous les jours de leur avoir transmis toutes les facultés physiques et intellectuelles qu'il a lui-même reçues de la nature.

Pour les confirmer dans cette horreur que cet ouvrage doit leur avoir déjà inspiré, pour les outrages contre la nature, je vais ici rassembler quelques faits authentiques tirés des

auteurs les plus dignes de foi, et en ajouter d'autres dont j'ai été témoin. Commençons par citer quelques lettres sur les dangers de l'onanisme par le docteur Dubreuil (1).

DEUXIÈME EXTRAIT.

« D'après ce que j'ai lu dans votre livre sur l'épilepsie, et dans Tissot, il me semble, monsieur, que les excès auxquels je me suis livré pour les plaisirs solitaires, et surtout dans mon enfance, peuvent être une des causes de l'épilepsie dont je suis atteint depuis l'âge de douze ans. J'en ai actuellement vint-quatre et demi; ma taille est de cinq pieds cinq ou six pouces; je suis bien conformé, et je n'ai point l'extérieur d'un homme malade. A l'âge de douze ans j'ai éprouvé des maux de tête dont la sensation était une pesanteur sur le cerveau. On me saigna, on employa les délayans; mais cela n'empêcha point mes maux de tête de revenir de temps à autre, et à douze ans je fut surpris par une attaque d'épilepsie qui,

(1) Lettres sur les dangers de l'Onanisme; *Moreau*, rue des Grands-Augustins, n°. 19.

depuis, s'est renouvelée trop souvent. Il y a peu de jours encore que j'en ai eu une terrible. Non, monsieur, je n'en doute pas, c'est à la triste habitude de ces faux plaisirs que je dois l'affreuse maladie pour laquelle j'ai recours à vous. Je suis devenu d'une timidité sans exemple. Le moindre objet m'effraye; les menaces d'un enfant de deux ans ébranlent mes nerfs; je suis incapable de m'appliquer à rien de sérieux; la moindre contention d'esprit peut amener un accès. Plaignez-moi, monsieur, ayez pitié de ma position, elle est affreuse. »

QUATRIÈME EXTRAIT, Page 7.

« Je suis âgé de trente-cinq ans, et célibataire; j'éprouve depuis l'âge de raison des incommodités si variées et si compliquées, qu'il est extrêmement difficile d'en assigner la cause. Je n'ai donc d'autre parti à prendre que de les détailler en remontant à leur origine, et de faire pour ainsi dire l'histoire de ma maladie.

» L'époque des maux dont je me plains est celle de l'âge de puberté. Ils paraissent être la suite d'excès du genre le plus pernicieux: pen-

dant les dix-huit mois à-peu-près qu'ont duré ces excès, je ne me suis aperçu du changement qui s'opérait en moi, que par la perte de la mémoire et une sorte de stupidité. Peu de temps après je tombai dans une mélancolie et des vapeurs inquiétantes, mais jusqu'alors sans accidens graves. Cet état s'accrut sensiblement et en peu de temps. Les maux parurent redoubler; les fonctions de l'estomacet des intestins se firent mal; les urines ne coulèrent qu'avec beaucoup de difficulté, et en causant des cuissons très-vives. L'abandon total de mon habitude et le grand air ont fait disparaître pour quelque temps les vapeurs dont depuis aucun remède n'a pu empêcher le retour. Quant à la faiblesse d'estomac et du genre nerveux, elle n'a point cessé, et j'ai vécu depuis près de vingt ans dans des alternatives de santé toujours faibles, et d'incommodités graves. J'éprouve surtout depuis plusieurs années des douleurs tantôt vagues et tantôt au côté gauche de la tête, et de légers spasmes dans la partie droite du corps, ainsi qu'une constipation opiniâtre qui nécessite l'usage des lavemens. Les moindres variations de l'air, et surtout les brouillards, augmentent mon mal aise. Tels sont, Monsieur, les maux que

vous offre à guérir un homme dont la constitution était bonne, et qui ne doit la vie malheureuse qu'il a toujours traînée, qu'à une habitude vicieuse, etc. »

CINQUIÈME EXTRAIT, Page 10.

« Je restai innocent jusqu'à onze ans, qu'un camarade de la pension où j'étudiais m'apprit à me détruire moi-même; car depuis que je me suis livré à cet acte honteux dont j'ai contracté l'habitude jusqu'à 21 ans, je n'ai cessé de souffrir, et mon tempérament n'a jamais pu prendre le dessus. Je suis tombé dans une maigreur effrayante. Imaginez-vous un être dont le teint est pâle et plombé, et dont le corps n'offre plus que des os sur lesquels se trouve collée une peau sèche et aride, vous aurez une idée du triste état où je me trouve réduit. Mais, Monsieur, cette maigreur ne serait rien sans les maux que j'endure avec une impatience que redouble toujours le souvenir de mon crime : les cris que la douleur m'arrache sont si horribles, qu'il est des nuits entières où personne ne peut reposer auprès de moi. Tout me déplaît, et je m'emporte souvent contre mes parens et mes amis, lors même

qu'ils s'occupent à me rendre des services dont je ne puis me passer. Je ne demande point à guérir, je regarde aujourd'hui la chose comme impossible : je ne vous demande qu'un adoucissement à des maux que la mort seule peut terminer. »

ONZIÈME EXTRAIT, Page 24.

« Jusqu'à l'âge de seize ans, je n'avais pas encore eu à me plaindre des effets de mon inconduite ; mais depuis ce temps, j'ai eu une maladie qui n'a cessé de faire des progrès.

» J'étais fort éloigné de deviner ce qui pouvait l'avoir causée, du moins je ne croyais pas que ce fût la suite des excès auxquels se livrent les jeunes gens, pensant même que je ne devais point mettre un terme à ceux dont je me rendrais coupable.

Je me plaignis d'abord à mon médecin d'un mal de ventre, de points de côté, d'un mal de tête continuel, et d'une très-grande faiblesse ; cette dernière était telle, que le matin quand je voulais me lever, j'avais de la peine à sortir du lit. Je ne pouvais monter les escaliers, ni même parler sans être fatigué. J'avais la vue si faible, que je ne pouvais ni lire, ni écrire.

» Mon médecin attribua tous ces maux à un mal de foie ; il m'ordonna des pillules. Pendant plus de quatre mois, j'en pris régulièrement tous les quatre jours, depuis dix jusqu'à vingt-quatre, selon que je me plaignais. Le remède me faisait aller continuellement à la selle, et m'affaiblissait beaucoup. Mon médecin me disait que j'avais le ventre dur, et que cela passerait ; mais voyant que j'avais aussi tous les jours mal à la tête, et que mon état ne s'améliorait pas, il eut des soupçons sur la véritable cause de ma maladie. M'ayant interrogé, je lui avouai que, la tête remplie d'idées lascives, le soir je prenais plaisir à m'endormir en me livrant à cette détestable manœuvre, que je répétais dans le jour. Dans le commencement, je cédais d'abord à ce besoin de jouissance régulièrement de quatorze en quatorze jours, puis je mis moins d'intervalle ; je me satisfis de six jours en six jours : enfin, ce terme me parut long, et il ne dépendait plus de moi de l'attendre.

» Ce ne fut qu'environ six mois après cette vie déréglée, que je commençai à m'apercevoir de la cause de ma maladie. Lorsque dans mes songes j'avais cédé à mes desirs, en me réveillant je commençais à sentir un mal in-

térieur qui me donnait les plus vives angoisses, et cela augmentait de plus en plus. Outre un feu interne qui me consumait l'épine du dos, mon ventre et mes côtés me semblaient comme rongés par des insectes. Justement alarmé d'un état si déplorable, je ne laissai rien ignorer à mon médecin.

» Les tristes réflexions que ma situation me suggérait, me disposaient à toutes les résolutions que commandait le délabrement de mon être. Je fis tous mes efforts, j'étais docile à tous les conseils; mais, ô pouvoir de l'imagination! ô effet du désordre de mes sens et de l'irritation de mon mal! ma funeste passion triomphait continuellement de toutes mes précautions; de nouveaux songes m'offraient de nouvelles occasions de réitérer cet acte de libertinage, et je ne pouvais résister.

» Mon médecin m'ordonna du quinquina, dont je pris trois doses par jour : je le mêlai dans de l'eau. J'avais presque tous les jours mal à la tête ; mon état ne cessait d'être le même : mes forces ne revinrent point : il m'ordonna de faire beaucoup d'exercice, parce que je mangeais fort peu ; il me prescrivit la viande et me défendit les légumes, la liqueur, le café et le thé. Je pris beaucoup de lait pur ; mon médecin,

voyant que, malgré ses soins, le mal était à son comble, me donna à lire un ouvrage sur l'onanisme, en me disant qu'il l'avait déjà procuré à d'autres dans le même cas que celui où je me trouvais, afin qu'il leur servît de règle. Mon imagination fut vivement frappée des pronostics que renfermait ce livre; et connaissant bien mon état, je n'attendis plus que la mort: comme entre autres conseils j'y vis celui de se faire lier les mains, je m'empressai de le suivre, me flattant par-là, sinon de diminuer, au moins de m'ôter le moyen d'augmenter mon mal. Vaine précaution! c'est alors que j'éprouvai tout le pouvoir d'une imagination déréglée. Soit qu'elle fût seule cause de mes pertes, soit que je dûsse les attribuer aux mouvemens répétés que me faisait faire l'état de gêne dans lequel je me trouvais, elles eurent lieu comme de coutume; d'ailleurs j'étais si faible, que la moindre chaleur renouvelait cet accident.

»J'avais la voix rauque, je toussais jour et nuit, j'avais une petite fièvre qui redoublait toujours après la perte; alors je frissonnais, et j'étais incapable de lire, d'écrire et de marcher; je n'avais plus de mémoire.

» On me mit deux vésicatoires derrière les

oreilles, pour le mal de tête, et il se passa. Je souffrais beaucoup de l'estomac, et tout ce que je mangeais avait de la peine à se digérer; après la digestion, je souffrais beaucoup moins; j'avais toujours des vents depuis le matin jusqu'au soir.

» Chaque fois que j'urinais, j'étais obligé de me laver les parties avec de l'eau froide, sans quoi mon urine aurait toujours coulé. Mes nerfs étaient si sensibles et si faibles, que je ne pouvais la retenir : elle était d'une odeur forte, presque rougeâtre et jaunâtre. Pour rétablir mon estomac, on m'ordonna les voyages et la dissipation. J'allai à Bruxelles; je commencais à me trouver mieux, lorsqu'il me survint une diarrhée qui, de nouveau m'affaiblit beaucoup. Je crois devoir cet accident à une glace que je pris, du moins il est survenu immédiatement après.

» Je revins de Bruxelles en plus mauvais état que je n'y étais allé. Je me déterminai à partir pour Ostende, où je pris quelques bains. Ma diarrhée ne me quittant point, je devins si faible, que je ne pouvais ni marcher, ni manger. Je retournai chez moi. Mon médecin, après avoir fait cesser ma diarrhée, me donna un mélange de quinquina, de canelle et d'acier,

j'en pris une cuillerée à café, six ou huit fois par jour, buvant en même temps du vin de Bordeaux et de l'eau de Spa ; puis me faisant balancer tous les jours sur une balançoire, cela me redonna quelques forces et me remit un peu.

» Le temps commençait à devenir froid. On m'ordonna des bains froids ; j'en pris un pendant quelques minutes : il me glaça tellement que le lendemain je crachai du sang. J'eus un rhume, et par la force de la toux, une veine s'étant ouverte, on me commanda de rester tranquille, et l'on me fit prendre quelque chose qui mit fin à cet inconvénient.

» Voici quel est mon état :

» J'ai régulièrement des pertes tous les cinq ou six jours, même deux ou trois jours de suite : à chaque perte ma faiblesse augmente, et mes forces reviennent à mesure et en proportion du temps que je reste en repos.

» J'ai les yeux comme crevés ; je ne puis lire, ni écrire longtemps. Je n'ai aucune mémoire. L'estomac me fait le plus souffrir ; rien ne se digère, pas même un verre d'eau : il faut que je prenne de l'exercice du matin au soir, soit à cheval, soit sur une balançoire. Si je marche pendant cinq minutes, j'ai toujours des

points de côté : je suis obligé de m'arrêter tout court. J'ai du spasme toute la journée, j'ai toujours la bouche sèche. Quelquefois mes jambes sont si faibles, que je ne puis plus me soutenir.

» Après mon premier sommeil, chaque fois que je lâche de l'eau, si je ne me lève pendant une heure, et si je ne me lave avec de l'eau froide, j'ai une perte, etc. »

» Ce malheureux jeune homme, mort il y a sept ans, à la suite d'une agonie de quarante-huit heures, avait eu pendant la dernière année de sa vie, le courage de passer la nuit assis sur une chaise, un collier au col et les deux mains liées avec deux cordes attachées à chaque côté de sa chaise; il s'était flatté, comme il le dit lui-même, que par ce moyen il réussirait enfin à perdre entièrement sa meurtrière habitude, qui chez lui avait acquis un empire tel que son frère qu'il avait chargé de le surveiller, et de qui je tiens ces détails, était souvent obligé d'interrompre son sommeil, toujours très-agité, afin de faire cesser les mouvemens qu'il faisait pour briser ses liens et porter ses mains sur ses parties génitales. Le même frère m'a assuré que plusieurs fois le malade avait réussi à les rompre. Néan-

moins au bout d'un an, il se crut assez maître de ses sens pour pouvoir dormir dans son lit. Mais ce qu'on avait prévu arriva, on l'y trouva le lendemain exténué de fatigue : il avoua qu'il n'avait pu résister aux desirs de goûter encore les infâmes plaisirs qui causaient sa perte. Dès ce moment c'en fut fait de lui, et deux jours après ses parens, désespérés, eurent la douleur de lui voir terminer la plus triste des carrières.»

CHAPITRE XIII.

Extrait général des suites de l'onanisme, tiré de divers auteurs.

L'ON peut réduire à six chefs principaux, les maux dont l'onania anglais nous retrace les peintures effrayantes.

1°. Toutes les facultés intellectuelles s'affaiblissent, la mémoire se perd, les idées s'obscurcissent, les malades tombent même quelquefois dans une légère démence : ils ont sans cesse une espèce d'inquiétude intérieure, une angoisse continuelle, un reproche de leur conscience si vif, qu'ils versent souvent des larmes. Ils sont sujets à des vertiges; tous leurs sens, mais surtout la vue et l'ouie s'affaiblissent : leur sommeil, s'ils peuvent dormir, est troublé par des rêves fâcheux.

2°. Les forces du corps manquent entièrement : l'accroissement de ceux qui se livrent à ces abominations avant qu'il soit fini, est considérablement dérangé. Les uns ne dorment

point du tout, les autres sont dans un assoupissement presque continuel. Presque tous deviennent hypocondriaques ou histériques, et sont accablés de tous les accidens qui accompagnent ces fâcheuses maladies; tristesse, soupirs, larmes, palpitations, suffocations, défaillances. On en a vu cracher des matières calcaires. La toux, la fièvre lente, la consomption sont les châtimens que d'autres trouvent dans leurs propres crimes.

3°. Les douleurs les plus vives sont un autre objet des plaintes des malades; l'un se plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'estomac, des intestins, de douleurs de rhumatisme extérieures, quelquefois d'un engourdissement douloureux dans toutes les parties de leurs corps, dès qu'on les comprime le plus légèrement possible.

4°. On voit non-seulement des boutons au visage, c'est un symptôme des plus communs, mais même de vraies pustules suppurantes sur le visage, dans le nez, sur la poitrine, sur les cuisses, des démangeaisons cruelles dans ces mêmes parties. Un des malades se plaignait même d'excroissances charnues.

5°. Les organes de la génération éprouvent

aussi leur part des misères dont ils sont la cause première. Plusieurs malades deviennent incapables d'érection : chez d'autres, la liqueur séminale se répand au moment du plus léger prurit et de la plus faible érection, ou dans les efforts qu'ils font pour aller à la selle. Un grand nombre est attaqué d'une gonorrhée habituelle, qui abat entièrement les forces, et dont la matière ressemble souvent, ou à une sanie fœtide, ou à une mucosité sale. D'autres sont tourmentés par des priapismes douloureux. Les disuries, les stranguries, les ardeurs d'urine, l'affaiblissement de son jet, font cruellement souffrir quelques malades. Il y en a qui ont des tumeurs très-douloureuses aux testicules, à la verge, à la vessie, au cordon spermatique; enfin, l'impossibilité du coït, ou la dépravation de la liqueur génitale, rendent stériles presque tous ceux qui se sont livrés longtemps à ce crime.

6°. Les fonctions des intestins sont quelquefois totalement dérangées, et quelques malades se plaignent de constipations opiniâtres, d'autres d'hémorrhoïdes ou d'un écoulement de matière fétide par le fondement. Cette observation dernière rappelle le jeune homme dont parle Hoffman, qui, après chaque mastur-

bation, était attaqué de la diarrhée, nouvelle cause de la perte de ses forces.

D'après ce tableau, passons aux premières observations du docteur Tissot.

L. D****, horloger, avait été sage, et avait joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans. A cette époque il se livra à ces plaisirs criminels, auxquels il s'abandonna tous lès jours, souvent jusqu'à trois fois, et l'éjaculation était toujours précédée et accompagnée d'une légère perte de connaissance, et d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête, qui la retiraient fortement en arrière, pendant que le col se gonflait extraordinairement. Il ne s'était pas écoulé un an, qu'il commença à sentir une grande faiblesse après chaque acte : cet avis ne fut pas suffisant pour le retirer du bourbier; son ame, déjà toute livrée à ces infamies, n'était plus capable d'autres idées, et les réitérations de son crime devinrent tous les jours plus fréquentes, jusqu'à ce qu'il se trouvât dans un état qui lui fît craindre la mort. Sage trop tard, le mal avait déjà fait tant de progrès, qu'il ne pouvait être guéri; et les parties génitales étaient devenues si irritables et si faibles, qu'il n'était plus besoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné pour faire

épancher la semence. L'irritation la plus légère procurait sur-le-champ une érection imparfaite, qui était immédiatement suivie d'une évacuation de cette liqueur, qui augmentait journellement sa faiblesse. Ce spasme, qu'il n'éprouvait auparavant que dans la consommation de l'acte, et qui cessait en même temps, était devenu habituel, et l'attaquait souvent sans aucune cause apparente, et d'une façon si violente, que pendant tout le cours de l'accès, qui durait quelquefois quinze heures, et jamais moins de huit, il éprouvait, dans toute la partie postérieure du col, des douleurs si violentes, qu'il poussait ordinairement, non pas des cris, mais des hurlemens, et il lui était impossible, pendant tout ce temps-là, d'avaler rien de liquide ou de solide. Sa voix était devenue enrouée; mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fût davantage dans le temps de l'accès. Il perdit totalement ses forces; obligé de renoncer à sa profession, incapable de tout, accablé de misère, il languit presque sans secours pendant quelques mois, d'autant plus à plaindre, qu'un reste de mémoire, qui ne tarda pas à s'évanouir, ne servait qu'à lui rappeler sans cesse les causes de son malheur, et à l'augmenter de toute l'horreur des remords. J'appris son état,

je me rendis chez lui; je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre gissant sur la paille, maigre, pâle, sale, repandant une odeur infecte, presqu'incapable d'aucun mouvement. Il perdait souvent par le nez un sang pâle et aqueux, une bave lui sortait continuellement de la bouche; attaqué de la diarrhée, il rendait ses excrémens dans son lit, sans s'en apercevoir; le flux de semence était continuel; ses yeux chassieux, troublés, éteints, n'avaient plus la faculté de se mouvoir; le pouls était extrémement petit, vif et fréquent; la respiration très-gênée, la maigreur excessive, excepté aux pieds, qui commençaient à être ædémateux (1). Le désordre de l'esprit n'était pas moindre; sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux phrases, sans réflexions, sans inquiétude sur son sort, sans autre sentiment que celui de la douleur, qui revenait avec tous les accès, au moins tous les trois jours. Être bien au-dessous de la brute, spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur, l'on avait peine à reconnaître qu'il avait appartenu autrefois à l'espèce humaine. Je parvins assez prompte-

(1) Ædematie.

ment, à l'aide des remèdes fortifians, à détruire ces violens accès spasmodiques, qui ne le rappelaient si cruellement au sentiment que par les douleurs : content de l'avoir soulagé à cet égard, je discontinuai des remèdes qui ne pouvaient pas améliorer son état. Il mourut au bout de quelques semaines, en juin 1757, œdémateux par tout le corps.

Tous ceux, continue M. Tissot, qui se livrent à cette odieuse et criminelle habitude, ne sont pas aussi cruellement punis; mais il n'en est point qui ne s'en ressentent du plus au moins. La fréquence des actes, la variété des tempéramens, plusieurs circonstances étrangères occasionnent des différences considérables. Les maux que j'ai vu le plus souvent sont, 1°. un dérangement total de l'estomac, qui s'annonce chez les uns par des pertes d'appétit ou par des appétits irréguliers; chez les autres, par des douleurs vives, surtout dans le temps de la digestion, par des vomissemens habituels, qui résistent à tous les remèdes, tant que l'on reste dans ses mauvaises habitudes; 2°. un affaiblissement des organes de la respiration, d'où résultent souvent des toux sèches, presque toujours des enrouemens, des faiblesses de voix, des étouffemens, dès qu'on se donne un mouve-

ment un peu violent; 3°. un relâchement total du genre nerveux.

Il n'est pas nécessaire de connaître beaucoup l'économie animale, pour sentir que ces trois causes peuvent produire toutes les maladies de langueur, et l'expérience prouve qu'elles les produisent tous les jours. Les premiers accidens qui en résultent, dans les victimes des plaisirs Lesbiens, sont, outre ceux que je viens d'indiquer, une diminution considérable dans les forces, une pâleur plus ou moins considérable, quelquefois une légère jaunisse, mais continuelle, souvent des boutons, qui ne passent que pour faire place à d'autres, et se reproduire continuellement par tout le visage, mais surtout au front, aux tempes et près du nez; une maigreur considérable, une sensibilité étonnante aux changemens des saisons, surtout au froid; une langueur dans les yeux, un affaiblissement de la vue, une diminution considérable de toutes les facultés, surtout de la mémoire. « Je sens bien, m'écrivait un patient, que cette mauvaise manœuvre m'a diminué la force des facultés, et surtout la mémoire. » Un autre m'écrivait : « J'eus le malheur, comme bien d'autres jeunes gens (c'est dans l'âge mûr qu'il écrivait), de me laisser

aller à une habitude aussi pernicieuse pour le corps que pour l'ame. L'âge, aidé de la raison, a corrigé depuis quelque temps ce misérable penchant : mais le mal est fait. A l'affectation et sensibilité extraordinaire du genre nerveux, et aux accidens qu'elle occasionne, se joignent une faiblesse, un mal-aise, un ennui, une détresse qui semblent m'assiéger comme à l'envi; je suis miné par une perte de semence presque continuelle; mon visage devient presque cadavéreux, tant il est pâle et plombé. La faiblesse de mon corps rend tous mes mouvemens difficiles; celle de mes jambes est souvent telle, que j'ai beaucoup de peine à me tenir debout, et que je n'ose pas me hasarder à sortir de ma chambre. Les digestions se font si mal, que la nourriture se présente aussi en nature, trois ou quatre heures après l'avoir prise, que si je ne venais que de la mettre dans mon estomac. Ma poitrine se remplit de phlegmes, dont la présence me jette dans un état d'angoisses, et l'expectoration dans un état d'épuisement. Voilà un tableau raccourci de mes misères, qui sont encore augmentées par la triste certitude que j'ai acquise, que le jour qui suit sera encore plus fâcheux que le précédent; en un mot, je ne crois pas que jamais créature

humaine ait été affligée de tant de maux que je le suis. Sans un secours particulier de la Providence, j'aurais bien de la peine à supporter un fardeau si pesant. »

Je lus en frémissant, dans la lettre d'un autre malade, ces mots terribles : Si la religion ne me retenait pas, j'aurais déjà terminé une vie d'autant plus cruelle, qu'elle l'est par ma propre faute. Il n'est point au monde, en effet, d'état pire que celui de l'angoisse : la douleur n'est rien en comparaison, et quand elle se joint à une foule d'autres maux, il n'est point étonnant qu'un malade desire la mort comme son plus grand bien, et regarde la vie comme un malheur réel, si l'on peut appeler vie un état aussi triste.

Vivere cum nequeam, sit mihi posse mori ;
Dulce mori miseris, sed mors optata recidit.

Un homme, qui est dans la fleur de son âge, m'écrivait, il n'y a que peu de jours : «J'ai contracté fort jeune une affreuse coutume qui a ruiné ma santé, je suis accablé d'embarras et de tournoiemens de tête, qui m'ont fait craindre l'apoplexie, et pour lesquels on m'a saigné ; mais on s'est aperçu d'abord qu'on avait eu tort. J'ai la poitrine serrée, et par conséquent la respiration gênée, j'ai

fréquemment des douleurs d'estomac, et je souffre successivement presque partout le corps; je suis tout le jour assoupi et inquiet : pendant la nuit, mon sommeil est troublé et agité, et il ne me répare point; j'ai souvent des démangeaisons, je suis pâle, j'ai les yeux affoiblis et douloureux , le teint jaune, la bouche mauvaise, etc. »

Je ne peux faire, m'écrivait un second, deux cents pas sans me reposer; ma faiblesse est extrême : j'ai des douleurs continuelles dans tout le corps, mais surtout dans les épaules; je souffre beaucoup des maux de poitrine; j'ai conservé de l'appétit, mais c'est un malheur, puisque j'ai des douleurs d'estomac dès que j'ai mangé, et que je rends tout ce que je mange, etc. »

« Un troisième, qui s'était livré à cette horrible manœuvre dès l'âge de douze ans, paraissait plus attaqué dans les facultés intellectuelles que dans les facultés corporelles.» Je sens ma chaleur diminuer sensiblement; le sentiment est considérablement émoussé chez moi, le feu de l'imagination extrêmement ralenti, le sentiment de l'existence infiniment moins vif; tout ce qui se passe à présent me paraît presque un songe; j'ai plus de peine

à concevoir, et moins de présence d'esprit ; en un mot, je me sens dépérir, quoique je conserve du sommeil, de l'appétit, et un assez bon visage. »

Une suite qui n'est pas rare, c'est l'hypocondrialgie ; et si les hypocondriaques (1) se livrent à cette pratique, elle empire tous les accidens du mal, et le rend totalement incurable. J'ai vu les inquiétudes, les agitations, les anxiétés les plus cruelles, être l'effet de ces deux causes réunies ; et des observations réitérées m'ont prouvé que, dans les hypocondriaques, qui sont sujets à avoir quelquefois des attaques de délire ou de manie, la masturbation hâte toujours les accès. Le cerveau affaibli par cette double cause, perd successivement toutes ses facultés, et les malades tombent enfin dans une imbécillité, qui n'est suspendue que par quelques attaques de frénésie.

Les Mémoires curieux de la nature, parlent d'un homme mélancolique, qui, suivant

---

(1) Hypocondrialgie, maladie compliquée ou composée de mille accidens extraordinaires, dont les principaux sont des inquiétudes et des douleurs d'estomac.

les conseils d'Horace, cherchait quelquefois à dissiper sa tristesse par le vin, et qui, s'étant trop livré à un autre genre de plaisir dans les premiers jours de son mariage, tomba dans une manie si terrible, qu'il fallut l'enchaîner.

Boerhaave, dans son *Traité des maladies des nerfs*, dit que dans l'ardeur vénérienne, tous les nerfs sont affectés, quelquefois jusqu'à la mort. Il rapporte l'exemple d'une femme qui tombait, à chaque coït, dans une syncope assez longue, et celui d'un homme qui mourut dans le premier coït; la force du spasme l'avoit jeté sur-le-champ dans une paralysie totale; et l'on trouve dans l'ouvrage de Sauvages, l'observation singulière, et peut-être unique, d'un homme qui, au milieu de l'acte, était attaqué (et le mal a duré douze ans) d'un spasme qui lui roidissait tout le corps avec perte de sentiment et de connaissance.

Cette rigidité totale de tout le corps, dont parle Boerhaave est un des symptômes les plus rares; je ne l'avais vue qu'une fois, quand on imprima la dernière édition de cet ouvrage, mais dans le degré le plus complet. Le mal avait commencé par une roideur du col et de l'épine; il gagna successivement

tous les membres, et je vis cet infortuné jeune homme, quelque temps avant sa mort, ne pouvant avoir d'autres situations que d'être couché à la renverse dans un lit, sans pouvoir remuer ni les pieds ni les mains, incapable de tout autre mouvement, et réduit à ne prendre d'alimens que ceux qu'on lui mettait dans la bouche; il vécut quelques semaines dans ce triste état, et mourut, ou plutôt s'éteignit, presque sans souffrances.

Campe, dans sa correspondance, nous donne aussi plusieurs faits aussi effrayans les uns que les autres.

« Je suis aussi une des ces victimes infortunées de l'onanisme. En partie la honte et le manque de confiance m'ont empêché, jusqu'à présent, de m'ouvrir à un médecin habile; de sorte que j'ai différé de plus en plus de chercher du secours. Lorsque vous proposâtes il y a un an, pour prix, la question de déterminer *les moyens les plus propres à préserver les enfans et les adolescens du dangereux vice de l'onanisme*, l'espérance se ranima de nouveau en moi, et je crus trouver dans la réponse à la question, les moyens et les indications pour me traiter moi-même, et recouvrer ma santé perdue. Mais ayant attendu

jusqu'ici vainement, le devoir de ma propre conservation m'ordonne de chercher du secours avant que mon mal ne devienne irréparable. Plein de confiance en vous, j'ose vous confesser mon état. Environ à l'âge de seize ans je connus ce crime, et je le commis jusqu'à ce que les parties de mon corps, destinées à la reproduction, fussent entièrement détruites : dès-lors j'aperçus aussi les suites terribles de ce vice. Je les sentis sur mon corps : j'éprouvai de la lassitude, de la mauvaise humeur, de la tristesse, la faiblesse de mémoire et du jugement. En un mot, je me reconnais exactement dans le portrait que Tissot et d'autres nous ont donné de ces malheureux. »

Un autre jeune homme est de lui-même tombé dans ce vice; j'ignore ce qu'il a pu souffrir journellement, mais je sais qu'il n'avait pas encore seize ans, lorsqu'il mourut de phtisie.

Ce qui rend encore ce vice plus déshonorant pour l'homme, c'est le prompt et entier délabrement de toutes ses facultés intellectuelles. Ceux même chez qui tout amour pour les travaux de l'esprit n'était pas encore éteint, n'avaient plus la force de réfléchir et de fixer

leur attention sur un objet. Leur mémoire, qui à leur âge est ordinairement si tenace, était affaiblie au point qu'ils ne pouvaient se rappeler ce qu'ils venaient de lire ou d'entendre. Leur imagination était si désordonnée que, soit en veillant, soit en dormant, ils ne pouvaient voir que des images impudiques : tout sentiment du bon et du beau dans la nature, qui nous procure tant de momens de jouissance, s'était effacé de leur cœur. Rien ne faisait plus impression sur eux, ni la vue d'une belle campagne, ni le spectacle d'une belle nuit d'été, ou le soleil levant. La conscience de leur propre incapacité pour toutes les occupations utiles, et l'impossibilité de s'attirer la bienveillance de leurs semblables, les éloignent de plus en plus des hommes et de la société. Peut-être craignaient-ils qu'on ne lût leur crime sur leur front ! Spectacle affligeant, je l'avoue avec douleur ! Je me retrace encore vivement l'image d'un jeune homme de treize ans ; l'innocence avait donné de l'éclat à ses joues ; et toute l'organisation de son corps qui formait un ensemble harmonieux, annonçait la santé et la vigueur de la jeunesse. Son air ouvert montrait une conscience irréprochable, et son amabilité le faisait chérir de tout le

monde. Un funeste exemple fit naître en lui ce malheureux penchant; il se laissa entraîner au vice de l'onanisme : je l'ai vu, un an après, fané et le regard sombre et abattu. J'ai su qu'il a souvent reconnu et déploré depuis son coupable égarement; mais c'en était fait, les pertes ne pouvaient plus se réparer, il n'a plus recouvré sa première gaîté.

« C'est à quatorze ans, écrit un autre, que j'ai appris le fatal secret, ayant fait à cet âge mon entrée *dans une grande école*, où ce vice était connu de la presque totalité des élèves. Depuis ce moment, jusqu'à l'âge de vingt-un ans que j'ai maintenant, je n'ai plus cessé d'être l'esclave de cette passion. *Couleurs, fraîcheur, éclat de jeunesse, feu, fierté, moyens, talens, tout a été avorté pour moi à partir du même instant.* Vers ma seizième année, *j'ai ressenti des douleurs à la naissance des fausses côtes, ainsi qu'une grande difficulté de respirer qui me travaille même encore. Une bouffissure et une tension continuelle dans toutes les parties du corps en ont été les suites.* Ce que je ne pouvais alors ni comprendre ni expliquer, je le comprends enfin aujourd'hui, et je sens aussi ce que signifiaient ces douleurs sourdes et ces souffrances aussi continues qu'indéfi-

nissables. Le voile qui me masquait mon état est tombé; j'en vois tout le péril et aussi la cause. Pourquoi faut-il que je n'aie à accuser que moi-même? Pourquoi encore ai-je le malheur d'y avoir pensé si tard? Je passe dans la tristesse des jours qui ne m'en promettent que de plus tristes. Il ne me faut que jeter les yeux sur un miroir, pour y reconnaître la destruction de tous les avantages que la nature me destinait, et retomber dans la cruelle mélancolie qui me consume. L'idée de mon avenir est ce qui m'accable le plus. Mes parties naturelles sont ce qui a le plus souffert de mes excès: elles n'ont acquis ni les dimensions ni le ressort qu'elles présentent chez tous les jeunes gens de mon âge: j'ai en place des érections fréquentes et comme continues, des urines épaisses, troubles, blanches; des pertes de semence que tout provoque, c'est-à-dire, tantôt en prurit intérieur et spontané, tantôt la plus légère pression, tantôt le simple mouvement du cheval; mais, c'est bien plus encore, la continuité des écoulemens nocturnes qui achève d'épuiser mes forces: ce sont eux sur-tout qui me réduisent à la dernière faiblesse depuis le moment où je suis devenu sujet à ce vice. »

» Sur une quantité de lettres que m'a écrites

un malade du duché de Mecklenbourg, pendant qu'il faisait usage de mes remèdes, continue CAMPE, je ne citerai que les principaux accidens auxquels ce particulier a été sujet pendant nombre de mois, quoique par intervalles. Il m'écrivit entre autres, qu'il éprouvait de vives douleurs dans les testicules, et à tel point, que *le droit était considérablement remonté, avec tous les signes de l'inflammation : plus, des tiraillemens dans la paupière de l'œil gauche, des sueurs excessives chaque nuit, des douleurs aiguës dans la tête, dont les elancemens se portaient jusques dans l'intérieur des oreilles, et même dans celui de la gorge ; des tiraillemens dans les jambes, une faiblesse extraordinaire dans les reins, des feux accompagnés de douleurs sous l'œil gauche, du froid dans l'intérieur de la verge, une sensibilité ou plutôt une douleur vive dans les testicules, aussitôt qu'elles étaient livrées à leur poids.* De sorte qu'il était réduit, pour marcher le moins du monde, à porter ses bourses dans un sac ; *une très-grande difficulté à rendre ses urines, qui allait même quelquefois jusqu'à les supprimer totalement ; des étourdissemens, des douleurs dans le bas-ventre, comme si les en-*

trailles eussent été concentrées et fortement comprimées. »

« Un jeune homme, actuellement âgé de vingt-huit ans, a eu le malheur d'être instruit de ces infames pratiques, lorsqu'il en avait seize, par un jeune maître de musique. Comme il ne lui est pas venu d'abord en idée que cela fût préjudiciable, et comme il crut seulement que c'était un de ces actes qui demandent à être faits dans lè plus grand secret, il n'a plus cessé de s'y livrer, en évitant les témoins. S'étant aperçu, avec le temps, que cet acte était toujours suivi d'une certaine fatigue, il s'imagina que cela serait bon à pratiquer tous les soirs dans son lit, afin de s'endormir plus promptement, et il en usa pendant deux années, comme d'un excellent soporifique. Croyant apercevoir ensuite qu'il ne dormait que trop, il essaya du même moyen pour se mieux éveiller, et il en usa pendant deux autres années à titre de réveil matin. Ce furent donc bien quatre années entières qu'il s'administra un pareil secours, en la plus parfaite ignorance de ce qu'il faisait. Il atteignit même le milieu de sa vingtième année, lorsqu'une personne l'ayant pris sur le fait, eut l'occasion de lui apprendre tout le dangereux et tout l'hor-

rible de son action. Mais il fut pour lors attaqué d'une diarrhée si violente, qu'elle le tint au lit quatorze jours consécutifs. Deux mois après, il lui prit, chaque nuit, des sueurs si prodigieuses, que son oreiller, ses couvertures et son matelat n'étaient pas seulement humides, mais étaient trempés d'eau dans toute l'étendue du terme, ce qui lui dura six à sept semaines. A peine trois mois s'écoulèrent, qu'il fut attaqué d'un mal de poitrine très-grave, accompagné d'une fièvre ardente et d'élévations sur la peau, soit rouges, soit blanches. Ce fut dans ce pitoyable état qu'on lui fournit l'occasion de lire l'ouvrage de Tissot, intitulé l'*Onanisme*, et celui de Gilbert *Zedekundige Lessen* (instruction sur les mœurs.) Ces deux ouvrages réunis opérèrent entièrement, mais trop tard, sa conversion. »

L'œil hagard, terne, faible et souvent rouge, cerné, douloureux, abattu, toujours humide, des paupières enflées, un visage décrépit, jaune et maigre, des lassitudes que le repos ne peut point terminer, des digestions lentes, des selles rares, ou des diarrhées continuelles, des urines épaisses et blanches, dont l'odeur est fétide, des envies de vomir, et souvent même des vomissemens de matières

glaireuses, une grande faiblesse dans les reins ainsi que dans les jambes ; un frisson continuel, une voix rauque, faible ou sourde, quelquefois même tout-à-fait éteinte ; des sueurs excessives, sans qu'on ait pris aucun mouvement ; la peau le plus souvent sèche et brûlante ; une toux courte et sans expectoration, des soupirs, des baillemens fréquens : tels sont les effets physiques qui résultent de l'habitude de l'onanisme, effets qui deviennent à leur tour la source des dérangemens qu'éprouve le moral de ceux qui s'y livrent : aussi remarque-t-on que la moindre difficulté les effraie, qu'ils ne se trouvent jamais bien nulle part, qu'ils sont continuellement distraits, que leur mémoire est ingrate. qu'ils ne se livrent point avec la chaleur de leur âge, aux jeux qui occupent leurs jeunes camarades ; que leur caractère est rarement égal, et surtout qu'ils n'ont point d'amis sincères, parce qu'ils ne le sont point eux-mêmes.

Celui qui est livré aux plaisirs solitaires, dit le docteur GOTTLIEWBOGEL, en vient insensiblement à perdre tout ce qu'il avait reçu de facultés morales ; il acquiert un extérieur hébété, sot, lascif, embarrassé, triste, mou ; il devient ennemi, paresseux et incapable de

toute fonction intellectuelle; toute présence d'esprit lui est interdite; il est décontenancé, troublé, inquiet; aussitôt qu'il se trouve en compagnie, il est au dépourvu et même aux abois, s'il lui faut seulement répondre à un enfant : son ame affaiblie succombe sous la moindre tâche. Sa mémoire, s'altérant tous les jours de plus en plus, il ne peut comprendre les choses les plus communes, ni lier ensemble les idées les plus simples; les plus grands moyens et les plus sublimes talens se trouvent bientôt anéantis. Des connaissances précédemment acquises s'oblitèrent, l'intelligence la plus exquise devient nulle, et ne donne plus aucun produit; toute la vivacité, toute la fierté, toutes les qualités de l'ame par lesquelles ces malheureux subjugaient ou attiraient ci-devant leurs semblables, les abandonnent et ne leur laissent plus d'autre partage que le mépris; le pouvoir de l'imagination a pris fin pour eux; il n'y a plus aucun plaisir qui les flatte; mais en revanche, tout ce qui est peine et malheur sur le reste du globe semble leur être propre. L'inquiétude, la crainte, l'épouvante qui sont leurs seules affections, bannissent de leur esprit toute sensation agréable. Les dernières crises de la mélan-

colie et les plus affreuses suggestions du désespoir, finissent ordinairement par avancer la mort de ces infortunés, ou bien ils tombent dans une entière apathie, et ravalés au-dessous des animaux qui ont le moins d'instinct, ils ne conservent de leur espèce que la figure. Il arrive même très-souvent que la folie et la frénésie la plus complette sont ce qui se manifeste d'abord.

Il y a à ma connaissance dans une certaine ville, ajoute Gottliebwogel, un Célibataire âgé de vingt-cinq ans, que l'excès des plaisirs solitaires a d'abord rendu fou, furieux, mais qui depuis longtemps est dans l'état de l'imbécillité la plus absolue. Ce malheureux ne profère jamais une seule parole : il se laisse traiter comme s'il était entièrement privé de vie; il ferme les yeux dès qu'il voit quelqu'un; il a, la plus grande partie du jour, la tête penchée en avant, et se tient assis en cette attitude sur une chaise. Son unique occupation est de se frotter le pouce et l'index l'un contre l'autre, ou de déchirer une carte en je ne sais combien de petits morceaux. Son visage est pâle, défait, alongé; mais, malgré cette situation déplorable, il ne passe ni

nuit ni jour sans se livrer à ce vice honteux et si cruel pour lui.

La puissance de l'onanisme est si grande, qu'il est presque impossible de s'en corriger; elle s'accroît par l'habitude. L'auteur anglais de l'ONANIA, dit: « Cette impudicité n'a pas plutôt subjugué le cœur, qu'elle poursuit le criminel partout: elle s'en saisit, l'occupe en tout temps et en tout lieu: au milieu des occupations les plus sérieuses, des actes de religion même, il est en proie aux desirs et aux idées lascives qui ne l'abandonnent jamais.» Rien n'affaiblit autant que cette tension continuelle de l'esprit, toujours occupé du même objet.

L'être assez malheureux ou assez dépravé pour se livrer à cette odieuse coutume, uniquement livré à ses méditations ordurières, éprouve à cet égard les mêmes maux que l'homme de lettres qui fixe les siennes sur une seule question, et il est rare que cet excès ne nuise pas. Cette partie du cerveau, qui se trouve alors en action, fait un effort qu'on pourrait comparer à celui d'un muscle long-temps et fortement tendu: il en résulte, ou une telle mobilité, qu'on ne peut plus arrêter le jeu de cette partie, ni par-là même détour-

ner l'ame de cette idée; c'est bien le cas des victimes de l'onanisme, ou une incapacité d'action. Epuisés enfin par une fatigue continuelle, ces malades tombent dans toutes les maladies du cerveau, mélancolie, catalepsie, épilepsie, imbécillité, perte des sens, faiblesse du genre nerveux, et une foule de maux semblables. Cette cause fait un tort infini à plusieurs jeunes gens; en ce que lors même que leurs facultés ne sont pas encore éteintes, l'usage en est perverti. Quelque soit la vocation à laquelle ils se vouent, on ne réussit à rien sans un degré d'attention, dont cette habitude pernicieuse les rend incapables.

L'ame et le corps concourent, dès qu'une fois l'habitude a pris une peu de force pour solliciter ce crime. L'ame, obsédée par les pensées immondes, excite les mouvemens lascifs, et si elle est distraite quelques momens par d'autres idées, les humeurs âcres, qui irritent les organes de la génération, la rejettent bientôt dans le bourbier. Que ces vérités d'observation seraient propres à arrêter les jeunes gens, s'ils pouvaient prévoir qu'ici un premier faux pas en entraîne un autre; qu'ils sont presque maîtrisés par la tentation; qu'à

mesure que les motifs de séduction augmentent, la raison qui devrait les contenir, s'affaiblira, et qu'enfin ils se trouveront en peu de temps plongés dans une mer de misères, sans avoir peut-être un bout de planche pour les aider à s'en tirer ! Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de forts avis, si le danger les effraie pour quelques momens, la fureur les y replonge. C'est un abîme qu'ils ont creusé sous leurs pas : heureux celui qui peut s'en retirer !

C'est assez m'étendre sur les vices qui dégradent l'humanité et outragent la nature ; le lecteur a vu les dangers qui attendent ceux qui achètent au prix de leur santé, de leurs facultés intellectuelles, et malgré le cri de leur conscience, de faux plaisirs ; puisse-t-il, lorsqu'il sera convaincu des vérités que renferme cet ouvrage, se trouver encore en état d'en profiter !

Ce serait peut-être ici le cas de parler des traitemens de cette maladie ; mais comme elle n'est pas une, qu'elle se présente sous mille formes différentes, que les traitemens qu'elle exige sont aussi variés que ses formes ou ses fléaux, je ne pense pas qu'on puisse indiquer

un traitement. Il faut, dans ce cas, avoir recours forcément à un médecin habile; heureux, s'il est appelé à temps, heureux, s'il a déjà des connaissances dans cette partie! Si la malheureuse victime qui sera dans ce cas, ne veut point avouer sa honte et son malheur à personne, s'il espère se guérir lui-même, qu'il voye HYPOCRATE, BOERHAAVE, VAN-SWIETEN, HOFFMANN, STEHELIN, LIEUTAUD, TISSOT; mais nous osons d'avance lui prédire qu'il ne fera qu'aggraver ses maux. Passons donc à d'autres dangers qui attendent deux classes d'individus bien différentes l'une de l'autre.

La première est celle des jeunes gens sages qui, tourmentés par la force de leur tempérament, veulent combattre leurs desirs, et ont recours à des calmans ou drogues que l'on croit capables de dompter l'amour : cette classe d'hommes est trop intéressante pour que nous ne venions pas à leur secours, en leur démontrant les dangers de vouloir se traiter soi-même. L'autre est celle des libertins ou vieux débauchés qui, pour ranimer leurs sens usés et les ressorts détendus de leur constitution, veulent se procurer, par d'autres remèdes, de nouvelles jouissances dont ils ne sont plus dignes.

Quoique cette classe ne mérite que le mépris, l'humanité plaide en sa faveur, et les arrêter encore sur leur retour, c'est leur éviter tous les maux d'une vieillesse affreuse. C'est assez pour leur punition de les abandonner à leurs remords.

CHAPITRE XIV.

Des Anti-aphrodisiaques, ou remèdes que l'on croit propres à dompter l'amour.

En quelque lieu que vive un homme lascif, dit Venette, il est toujours embarrassé de son tempérament amoureux. La vertu ne peut rien où l'amour agit naturellement, et la religion même a trop peu de pouvoir sur son ame pour retenir ses premiers mouvemens, et pour vaincre sa complexion, qui lui fournit à toute heure des objets dont son imagination est échauffée. Après avoir parlé ainsi, est-il étonnant que ce médecin ne marque que peu de confiance dans les remèdes qu'on emploie pour dompter le tempérament ? Il en accorde néanmoins trop à quelques-uns, parce qu'il en a parlé selon les anciens, qui jugeaient très-souvent un remède d'après des idées superstitieuses, plutôt que par l'analyse et ses vraies propriétés.

Si je demande, dit l'auteur du *Tableau de*

l'homme, s'il y a des moyens efficaces pour dompter l'amour, on me répond en nommant une foule de remèdes, et l'on vante surtout la puissance merveilleuse de l'*agnus-castus*, si répandue dans les lieux consacrés à la continence. Nous verrons si l'efficacité de cet arbrisseau est aussi sûre qu'on le prétend; mais quand cela serait, faudrait-il l'employer tout-à-coup pour dompter une constitution que l'on ne peut changer subitement, sans y introduire des maladies graves ?

Le tempérament peut varier quelquefois par des causes dépendantes du climat, du régime, des occupations, etc.; mais il faut du temps pour que cela s'exécute. Le tempérament des habitans de la Grèce a passé en France : on le retrouve chez les Suédois, qu'on appelle par cette raison *les Français du Nord*: avant quelque temps ce même tempérament deviendra celui des Russes. Les Parisiens d'autrefois étaient sérieux, peut-être tristes... J'aime le Parisien, disait l'empereur JULIEN, parce qu'il est sérieux et grave comme moi. Voilà des tempéramens nationaux entièrement changés; je n'ose décider si c'est à leur avantage à tous égards; mais qu'il a fallu de temps pour opérer ces métamorphoses! c'est l'ouvrage des siécles,

et non celui des calmans ! lorsque je considère les efforts que font les maîtres d'éducation, pour briser subitement le tempérament de leurs élèves qu'on destine au célibat, je crois voir des enfans jeter des grains de sable dans un torrent rapide, dans l'espérance d'en arrêter le cours : je crois voir ces mêmes enfans s'efforcer d'enlever à la terre, avec des mains faibles, un chêne majestueux qui a vu naître leur père. Ils ne pourront seulement troubler l'eau, ni ébranler le colosse qu'ils attaquent.

Il n'en est pas de même des remèdes qu'on emploie pour dompter la constitution de l'homme ; ils ne l'anéantiront pas, mais ils feront des ravages affreux. Ne changeons rien avec précipitation, a dit le père de la médecine, ou il en résultera des maladies auxquelles il sera difficile de remédier.

Pourquoi ? c'est parce que l'homme naît avec une constitution primitive qu'il faut adoucir si elle s'oppose à son bonheur, mais par degrés, sans rien irriter, sans employer des moyens qui, sans remplir les vues que l'on a, troublent l'économie animale, en jetant la langueur, la faiblesse, dans les fonctions naturelles ; l'épaississement, la stagnation dans les humeurs; l'obstruction dans les viscères; l'im-

bécillité dans les fonctions de l'ame. Les moyens qu'on emploie ordinairement pour diminuer l'ardeur qui porte aux plaisirs de l'amour, sont les narcotiques, remèdes qui engourdissent, et jettent celui auquel on les administre dans la stupéfaction ou stupidité. On croit qu'en procurant un sommeil léthargique, on ôte aux organes qui filtrent et préparent la liqueur prolifique, leurs facultés. On a raison; mais on devrait se rappeler aussi que les somnifères agissent également sur toutes les fonctions animales, et même sur celles de l'esprit. Les Grecs ont nommé ces remèdes HYPNOTIQUES, et les ont regardés, ainsi que les narcotiques, comme des remèdes dont la vapeur subite, nuisible, et *ennemie de la nature*, diminue ou empêche entièrement le mouvement et le sentiment des parties solides. Ils regardaient comme poisons des substances qui, en diminuant la circulation, supprimaient les secrétions, ôtaient l'appétit, faisait perdre la mémoire, procuraient, à la vérité, le sommeil, mais excitaient des songes tristes, remplis de visions effrayantes. Il n'y a rien, selon HOFFMANN de plus capable dans la nature de rendre promptement hébété et stupide un homme de bon sens et d'esprit, que l'usage des narcoti-

ques. C'est une expérience certaine et incontestable, dit encore HOFFMANN, que les anodins pris en trop grande quantité par les enfans, leur font contracter une stupeur d'esprit et de mémoire qui dure très-longtemps (1).

On ne fait pas toujours usage des narcotiques et des somnifères, tels que ceux que fournissent la *mendragore*, la *bella-dona*, le *stramonium*, la *pomme d'amour*, la *jusquiame*, et plusieurs autres que la témérité et l'ignorance ont fait employer sans connaissance et sans discernement. On a plus souvent recours à d'autres compositions dans lesquelles on fait entrer l'opium, et qui par-*là* seulement peuvent devenir funestes. L'opium! moyen terrible de procurer du repos à un corps agité; remède que les médecins ne peuvent employer avec trop de circonspection, et qui faisait trembler GALLIEN chaque fois qu'il avait à l'administrer. (1)

Si j'avais encore besoin du suffrage des anciens, *Scribonius Largus*, *Celse*, *Actius*, *Dios-*

---

(1) Voyez le *Dictionnaire universel de médecine*, à l'article *Narcotica*.

(1) L'opium, si l'on en croit beaucoup d'écrivains, agit bien différemment sur tous les hommes. On sait

coride, *Plutarque*, etc., me fourniraient des armes contre ces remèdes funestes, qui ont tant d'influence sur le corps et sur l'esprit, lorsqu'ils sont administrés mal-à-propos.

Le *vitex* ou l'*agnus-castus* doit la réputation dont il jouit à l'usage qu'en faisaient les anciens. *Dioscoride* (1) nous apprend que les dames d'Athènes s'en servaient aux cérémonies que l'on faisait en l'honneur de Cérès. Elles dressaient, avec les branches et les feuilles de cet arbrisseau, les lits auxquels elles donnaient leur virginité à garder, parce que c'était une opinion répandue parmi elles, que l'odeur de l'*agnus-castus* combattait les pensées amoureuses, et écartait les songes lascifs. Cette confiance dans l'*agnus-castus* a passé jusqu'à nous, et on fait usage dans les monastères, in-

---

l'usage immodéré qu'en font les Egyptiens, les Turcs, et on dit que l'opium est pour eux un *aphrodisiaque* qui augmente la joie et le courage, en procurant une sorte d'ivresse particulière. Nous verrons ailleurs que ces peuples, et surtout les Chinois, en tirent parti pour s'exciter à l'amour.

(1) *Commentaires* de MATTHIOLE, sur le premier liv. de DIOSCORIDE, chap. CXVI.

térieurement et extérieurement, des semences et des feuilles de cet arbre merveilleux. Quant à l'application des branches en forme de ceinture, je ne vois pas qu'il y ait aucun mal; elles rempliraient même les vues que l'on se propose, si le proverbe, qui dit *intention fait tout,* était fondé sur la vérité. L'usage que l'on fait de la graine intérieurement est peut-être moins indifférent.

Elle a, si l'on en croit ceux qui vantent ses miracles, la propriété d'anéantir les desirs en tuant le corps et l'esprit. Heureusement pour le bien de l'humanité, les vertus extraordinaires de cette graine ne sont pas mieux avérées que celles des branches. M. Chomel, médecin, membre de l'académie des sciences, convient que la semence de l'agnus-castus, dont on fait une émulsion avec l'eau de nénuphar, est utile pour calmer les accès de la passion histérique; mais il est fort éloigné de croire que ce remède soit capable de réprimer les mouvemens impétueux de la chair. Un pasteur d'une piété consommée et d'un zèle apostolique, dit-il (en parlant de Chomel, curé de Saint-Vincent de Lyon), a fait beaucoup valoir, dans ses lettres et dans son *Dictionnaire Economique*, un remède qu'il vantait et qu'il re-

gardait comme un secret infaillible pour conserver la chasteté. Je défère beaucoup à son témoignage ; mais je n'ai pas encore d'assez sûres expériences de ce remède, pour l'établir comme un spécifique capable de procurer une vertu si difficile à pratiquer sans le secours d'une grace surnaturelle (1). Eh ! que serait-ce d'une plante qui aurait la propriété d'empêcher non-seulement les desirs, mais encore de s'opposer à la création, à la filtration de cette liqueur précieuse qui annonce la force, la santé, et à laquelle on les doit sans doute ? Non, la nature n'a pas mis sur la terre une plante qui pût placer l'homme de beaucoup au-dessus de la brute ; la nature n'a pas dicté les lois des mystères de Cérès ; elle n'a pas mis dans la main d'un tyran le glaive cruel qui doit priver l'homme de la moitié de son existence ; elle n'a pas non plus accordé à l'*agnus-castus* des vertus qui seraient si funestes à l'humanité.

On place aussi le *nenuphar* (2) au rang des

---

(1) *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles*, troisième édition, vol. 1.

(2) Il y a deux espèces de *nénuphar*, ou *lys d'étang*.

moyens capables d'appaiser les desirs amoureux. PLINE dit (1) que ceux qui en prendront pendant onze jours se trouveront incapables de contribuer à la propagation de l'espèce; et que si l'on en use l'espace de quarante jours, on ne sentira plus les aiguillons de l'amour. Il serait inutile de rapporter les raisons données par les anciens, pour prouver l'efficacité de cette plante, et comment la froideur, jointe à la sécheresse, fait tarir les sources de la génération.

Ce que j'ai dit de l'*agnus-castus* doit décider sur les merveilles du nénuphar. Il y a néanmoins une réflexion à faire sur l'usage de cette plante. On assure que les Turcs en font macérer les fleurs dans l'eau, s'en frottent les narines, et boivent beaucoup de cette infusion. Les hommes robustes qui mettent leur félicité présente et à venir dans la jouissance du physique de l'amour, ne se serviraient pas de cette plante,

---

Celui dont il est question, est le nénuphar blanc, (*nymphœa alba.*) On l'emploie comme humectant et rafraîchissant : il est aussi narcotique; et par conséquent propre à calmer le trop grand mouvement des humeurs.

(1) *Histoire du monde.* Liv. XXV, chap. 7.

s'ils avaient observé qu'elle fût capable d'altérer et diminuer sensiblement leurs plaisirs.

Si l'on omettait de parler du camphre (1), quelques personnes pourraient croire que l'on a craint d'attaquer les vertus merveilleuses par lesquelles cette substance s'oppose à l'amour. En effet, les anciens ont été très-persuadés de son efficacité dans ces circonstances; et parmi les modernes, quelques-uns y ont encore une certaine confiance. Dans le seizième siècle, au rapport de SCALIGER, on regardait le camphre comme un réfrigérant; on le faisait sentir et mâcher aux moines pour éteindre la concupiscence.

Il fallait avoir beaucoup de crédulité pour s'imaginer que le camphre pût produire des effets aussi marqués. L'attouchement du camphre n'est pas néanmoins indifférent. BARTHOLIN, dans ses observations, nous parle d'un apothicaire qui perdit le sens de l'odorat pour

---

(1) Le *camphre* est une résine qui découle du tronc et des grosses branches d'une espèce de laurier fort commun au Japon. Les Hollandais nous apportent cette substance toute brute, et en forment chez eux des masses qu'ils distribuent ensuite en France.

avoir souvent manié cette drogue. Elle est employée avec succès par les médecins dans plusieurs circonstances. Les Arabes l'ont introduite dans la matière médicale, et RASES, AVICENNE, SÉBA, MESUÉ, BOERHAAVE, HOFFMANN, LEMERI, SYDENHAM, etc., ont employé cette substance dans une infinité de maladies qui exigeaient un remède calmant, sédatif, anti-putride et résolutif.

Nous ferons encore ici la même observation que nous avons rapportée concernant le nénuphar: les Indiens mêlent le camphre avec des substances âcres et aromatiques, et en forment des trochisques (1) qu'ils mâchent plusieurs fois le jour. L'usage journalier qu'en font ces hommes avides de plaisirs, ne doit pas faire regarder le camphre comme capable d'appaiser la nature des desirs amoureux. On peut encore ajouter ce que VENETTE dit : que les hommes employés à la purification du camphre à Venise et à Amsterdam, sont très-amoureux et très-féconds. C'est donc mal-à-propos que quelques auteurs l'ont nommé *ligatura et vinculum veneris*, puisque WEDELIUS et

---

(1) *Trochisques;* ce qui signifie *rotules, petits-pains, pastilles.*

d'autres médecins ont observé que cette substance est d'une efficacité singulière pour augmenter le mouvement du sang, et qu'administrée lorsque les humeurs sont dans une trop grande fermentation, elle ne fait qu'augmenter l'insomnie, la chaleur et la soif.

Il ne faut pas croire que le camphre soit un remède qu'on peut donner à tout le monde indifféremment. L'usage que l'on en fait, exténue, amaigrit les personnes grasses et qui ont beaucoup de sérosités. Il peut bien, selon Stenzesius, rendre impuissans ceux qui manquent de sucs gélatineux et qui sont privés du véhicule nécessaire pour la secrétion de la semence, (c'est-à-dire qu'il peut rendre inhabiles à la génération ceux qui n'en sont pas capables); mais il n'a pas la vertu de prévenir la secrétion du fluide animal, ni d'empêcher l'érection de la verge d'où dépend la génération. Enfin de quelque efficacité que soit le camphre, lorsqu'il est ordonné par les médecins, il peut devenir funeste lorsqu'il est employé par l'ignorance et le fanatisme. Il devient funeste à ceux qui ont le cerveau ou l'estomac affaibli; il l'est surtout aux gens d'étude qui mènent une vie sédentaire et aux femmes d'une complexion délicate: il remédie

aux vapeurs hystériques de celles dont la constitution est forte, mais il cause ces accidens aux personnes dont le systême nerveux est dans un état de faiblesse ; son odeur suffit quelquefois pour les occasionner.

On doit regarder les cures surprenantes que les anciens faisaient par les anti-aphrodisiaques, comme autant de fables, à moins que l'on ne convienne avec quelques auteurs, que nous ne possédons plus l'agnus-castus des anciens, le camphre de l'île Bornéo tant vanté, le véritable testicule de chien ou *orchis*, etc. Il ne faut donc pas croire à la lettre, tout ce qu'avance *Dioscoride*, il s'en faut même de beaucoup.

Si l'on en croit encore quelques auteurs, le plus puissant de tous les anti-aphrodisiaques, c'est le *nitre* si célèbre chez les anciens pour procurer la fécondité. Longtemps avant PLATON, on avait composé des livres exprès, pour étaler le mérite de ce sel : les modernes lui ont attribué avec un enthousiasme merveilleux la faculté de coopérer à la reproduction de tout ce qui existe dans la nature (1). Les an-

(1) On peut voir dans les *Curiosités de la nature*

glais surtout, et parmi eux le chancelier *Bacon*, ont fait tous leurs efforts pour placer le nitre dans toutes les opérations de la nature. BACON assure, dans l'ouvrage qu'il a intitulé *historia vitæ et mortis*, qu'un scrupule de nitre était capable de prolonger la vie. Le chevalier DIGBY affirme la même chose. Ce sel exalté, dit-il, dans son *discours sur la végétation*, et mis en mouvement par les naissantes chaleurs du printemps, se mêle dans le suc des plantes et dans le sang des animaux, et sollicite les unes et les autres à la multiplication de leurs espèces. De là viennent cette joie et ce rajeunissement charmant que le printemps fait briller sur toute la nature, et ce même *nitre*, bien préparé pour l'usage de l'homme, réparerait de temps en temps le dépérissement que causent les années, etc.

Voilà donc le nitre reconnu pour un puissant moyen d'augmenter la population, de conserver la santé, de rappeler les plaisirs dans des organes qui n'en paraissent plus suscep-

---

et de l'art sur la végétation, par l'abbé Valmont, ce que les anciens philosophes ont écrit sur le *nitre*. L'enthousiasme de quelques-uns amusera le lecteur.

tibles. C'était pour remplir ces vues que milord BACON, en faisant l'apologie du nitre, était parvenu à le rendre chez les Anglais, d'un usage si familier, qu'on l'employait dans presque toutes les maladies; on le prenait même dans la meilleure santé comme un préservatif. Avec de bonnes intentions, il n'est pas toujours possible de satisfaire tout le monde; voici un fait qui, s'il est bien vrai, le prouvera. On nous dit (1) que les femmes proscrivirent bientôt ce remède. Elles trouvèrent que leurs maris étoient moins portés à satisfaire leurs desirs depuis que l'usage du nitre était devenu général. Elles s'en prirent au chancelier qui l'avait répandu. Elles crièrent à la sorcellerie, au maléfice, etc. etc. On a souvent fait beaucoup de bruit pour des objets de moindre importance; ainsi je trouve les plaintes des Anglaises fondées sur de bonnes raisons. Il ne faut donc plus chercher ailleurs un réfrigérant que l'on peut employer sans courir aucun danger: le nitre fera ce que n'a pu le supplice affreux auquel étaient con-

---

(1) Voyez les *Anecdotes de médecine*, deuxième partie, CXXXII observation.

damnées les vestales qui succombaient sous le poids de la chasteté ; mais on me permettra quelques observations.

Le chancelier BACON n'avait accrédité le nitre qu'après avoir fait beaucoup d'expériences. Ce zélé citoyen ne l'aurait pas répandu avec tant de feu, s'il se fût aperçu de l'atteinte cruelle qu'il portait à la multiplication de l'espèce. Le nitre est un puissant remède dans les cas où il faut s'opposer à une disposition inflammatoire du sang ; ce sel est d'une nature, selon FRÉDÉRIC HOFFMANN, à quoi on puisse le comparer : mis sur la langue, il la refroidit ; pris intérieurement, il produit le même effet dans tout le corps ; et dissous dans de l'eau, il en augmente la fraîcheur. Par ces qualités, il peut bien appaiser un peu la trop grande effervescence des liqueurs, dans un homme que la force de la jeunesse et les feux de l'amour portent avec violence vers la volupté ; mais ce sel a-t-il la vertu d'agir sur un époux qui suit pas à pas l'impulsion de son tempérament (1) ? A-t-il la faculté d'as-

---

(1) M. TISSOT conseille, à la vérité, pour rendre les pollutions nocturnes moins fréquentes, une

soupir les organes du plaisir au point que les femmes aient été en droit de charger de malédictions le célèbre baron de Vérulam, et de faire crier au maléfice? Je ne le crois pas; et si, comme on l'assure, les femmes ont fait beaucoup de bruit, j'aime mieux croire qu'elles crient quelquefois pour peu de chose, que de me persuader que l'usage du nitre que l'on admet dans tous les corps sublimaires, et qui y joue un si grand rôle, ait la funeste vertu de tuer les individus que chaque homme doit à la postérité. D'ailleurs, BACON ne conseillait-il l'usage du nitre qu'aux hommes seulement: si les femmes en prenaient, avait-il la faculté d'exciter les sens dans un sexe, tandis

---

dragme de nitre dissoute dans une bouteille d'eau; mais cet habile médecin observe en même temps qu'il a vu un malade dont on voulait calmer les signes de puissance les moins équivoques, auquel le nitre était contraire, puisqu'au lieu de détruire les symptômes de la maladie, il les augmentait. J'attribuai, dit-il, cet effet à deux causes; l'une, c'est qu'il augmentait considérablement les urines, la vessie se remplissait plus promptement pendant la nuit, et l'on sait que la tension de la vessie est une des causes déterminantes des pertes.

qu'il rendait l'autre insensible ? Ne croyons pas aveuglément toutes les anecdotes qui se trouvent dans l'histoire des sciences et des arts. Il ne faut pas, parce qu'elles ont pour objet une nation entière, que nous y ajoutions plus de foi. On hasarde une plaisanterie, et personne ne s'attache à la détruire, parce qu'elle réjouit et qu'elle prête à la malignité.

Il en est du nitre comme de l'opium et du camphre; tandis qu'on le conseille comme réfrigérant, nous voyons des nations qui s'en servent pour s'exciter à l'amour ou du moins à la génération. Senèque attribue la fécondité des femmes de l'Egypte aux eaux du Nil. S'il faut en croire Pline, les femmes du bord de ce fleuve ont quelquefois sept enfans d'une couche. Théophraste, Libanius, et d'autres auteurs attribuent cette merveilleuse fécondité aux parties nitreuses dissoutes dans les eaux du Nil.

Il résulte donc de ce que je viens d'exposer, qu'il n'y a pas absolument un remède qu'on puisse administrer avec la certitude de dompter l'amour, ou du moins le penchant irrésistible qui nous porte vers la jouissance. C'est une affaire de tempérament que la médecine ne peut

affaiblir au point d'en être victorieuse ; et dans les hommes qui paraissent dès leur enfance enclins au libertinage, il faut des efforts surnaturels pour adoucir les passions amoureuses. Les précautions qu'il y aurait à prendre en élevant la jeunesse, tiennent à de grands principes qui pourraient devenir dangereux dans les mains du peuple, et qui, nuisant à l'accroissement et au développement de chaque individu, causeraient la dégénération de l'espèce dans la postérité.

M. Tissot a vivement senti de quelle importance il serait pour l'éducation de trouver les moyens les plus sûrs et les moins dangereux de préserver la jeunesse des violens desirs qui la portent à des excès, d'où naissent des maladies affreuses. Je ne doute pas, lui écrivit M. Iselin, secrétaire d'état à Basle, je ne doute pas qu'il n'y ait une diète qui favorise particulièrement la continence ; je crois qu'un ouvrage qui nous l'enseignerait, joint à la description des maladies produites par le libertinage, vaudrait les meilleurs traités de morale sur cette matière (1).

---

(1) Ce vœu d'un ami de l'humanité est rempli

L'oisiveté, l'inaction, le trop long séjour au lit, un lit trop mol, une diète succulente, aromatique, salée, vineuse, les amis libertins, les ouvrages licentieux, étant des causes assez ordinaires de l'émotion du tempérament, on ne peut les éviter avec trop de soin. Les exemples que nous avons sous les yeux, et ceux que nous a transmis l'histoire, suffisent pour prouver que les hommes oisifs et dans l'inaction sont, je ne dis pas les plus robustes, mais les plus voluptueux des hommes. Or, c'est la force des individus qui établit celle des Empires; et il est aisé de s'en convaincre en jetant un coup-d'œil sur l'origine, l'accroissement et la décadence des États.

L'homme oisif doit avoir l'imagination plus vive en amour que celui qui exerce son corps aux travaux. Le premier, appelant sans cesse le plaisir, le sollicite avec violence: ses desirs, qui à peine ont le temps d'éclore, veulent être satisfaits; mais tournée sans cesse vers la volupté, l'imagination a dissipé avant la jouissance, la source des délices que la nature ré-

---

par le Nestor français, ou Code physiologique et moral pour la jeunesse, 3 vol. in-8°.

serve à l'amour. L'homme, au contraire, qui fortifie son corps par l'exercice, connaît le le plaisir dans toute son étendue, parce qu'il ne s'y livre qu'au moment où l'amour même le sollicite; au lieu que l'homme inactif, voulant sacrifier continuellement à la volupté, devient incapable d'en goûter toute l'ivresse.

Les plaisirs du premier sont à ceux du second en raison de sa force. Son corps est gras, mais il est mou, faible, languissant : au lieu que l'autre ayant moins de graisse est beaucoup plus musculeux; qu'il a les membres plus solides, et qu'il doit par conséquent porter avec aisance un poids qu'ébranlerait à peine celui dont la vie est sans exercice. Les hommes qui languissent dans le repos et la mollesse, sont toujours dirigés vers le même objet, le plaisir; mais la faiblesse de leur constitution n'y pouvant suffire, ils s'en créent de factices qu'ils doivent à leur imagination fatiguée : ainsi leurs entretiens, leurs alimens, leurs lectures, tout y est relatif. On peut donc assurer que de l'oisiveté naît le tempérament lubrique, puisqu'elle fait naître les desirs, et qu'elle met en jeu tous les moyens que suggère l'imagination déréglée, dans un homme abandonné à la paresse.

On doit sentir que l'oisiveté, dans un homme

qui peut se procurer tout le superflu que l'on appelle commodités de la vie, en deviendra d'autant plus dangereuse pour la continence. Si l'on ne peut parvenir à dompter entièrement les fougues d'un tempérament érotique, on parvient à en calmer les accès, mais c'est par l'hygiène. Pour en tirer tout le parti que l'on desire, il ne faut pas prétendre devenir son médecin sur la foi de quelques traités de médecine que le hasard a fait tomber entre les mains... Il faut se rappeler que la nature animée ne se prête à aucune violence : tout se fait avec ordre dans son sein; les hommes qui veulent hâter, retarder, ou même anéantir en eux ses opérations, sortent de la classe des êtres qu'elle protège.

CHAPITRE XV.

Des aphrodisiaques, ou remèdes qui excitent au physique de l'amour.

Je pense avoir suffisamment prouvé que l'on doit ajouter peu de confiance dans les remèdes indiqués pour ôter à l'homme, en quelque sorte, la sensation de son existence, et j'espère que les dangers qui accompagnent leur usage, détourneront bien des gens de s'en servir. Eh bien! je vais encore combattre celui des corps contraires, c'est-à-dire les aphrodisiaques; cependant, je dois avouer avant tout que s'il fallait accorder quelque confiance à l'une des deux classes de médicamens, ce serait plutôt aux réfrigérans, parce qu'il est, selon moi, beaucoup plus facile d'anéantir que de créer, et qu'il y a cent moyens d'ôter à l'homme ses forces, mais très-peu d'efficaces pour les lui restituer. Lorsque je dis qu'il est plus aisé d'anéantir que de créer, je n'entends pas généraliser cette assertion: je sais

que la création, ou plutôt la reproduction, le développement des êtres, coûte très-peu à la nature, et que leur anéantissement absolu serait peut-être ce qu'il y aurait de plus nouveau dans l'univers. Il n'est question ici que de l'état accidentel de l'homme, soumis aux réfrigérans et aux aphrodisiaques. Si on le suppose d'un tempérament porté à l'amour, on pourra interrompre par l'usage des narcotiques violens, la secrétion de la liqueur séminale (on a vu dans le chapitre précédent ce qui en résulterait, et dans ma supposition je fais abstraction de la santé et même de la vie). Il me suffit de démontrer qu'il est possible d'anéantir, ou du moins de rendre sans action les germes de fécondité qui sont en nous. Il n'en est pas de même de la possibilité de multiplier ces germes; on ne peut pas dire que l'opium, par exemple, porte dans notre substance une partie des molécules qui doivent concourir à la génération; il ne peut donc augmenter les germes contenus dans nos vaisseaux, ainsi que je l'examinerai ailleurs. C'est aux alimens à réparer nos forces et à introduire peu-à-peu dans nous des germes de fécondité qui doivent subir beaucoup de préparations avant que d'être prolifiques. Enfin

les moyens d'affaiblir agissent promptement, et ceux qu'on employe pour fortifier, agissent avec une lenteur qui manifeste assez les difficultés qu'ils éprouvent.

Si je tâche de diminuer la trop grande confiance que l'on a aux moyens d'exciter à l'amour, c'est moins (et on le verra par la suite) pour chagriner des époux impuissans ou stériles, que pour détromper les jeunes gens qui consument leurs beaux jours dans l'excès des plaisirs, sous prétexte que l'art leur restituera les forces qu'ils ont prodiguées à la débauche, lorsque le feu qu'alluma la nature sera éteint pour eux.

D'après ce que nous avons dit de la liqueur séminale, de son importance pour la santé, croira-t-on qu'elle se trouve en quantité prodigieuse dans un homme, parce qu'il aura fait usage de quelque recette imaginée par l'impuissance de jouir, et accréditée par le charlatanisme? Si l'on se rappelle un instant, que tout ce qui sert à l'accroissement des corps, à la réparation des pertes qu'ils font continuellement, en un mot, que ce qui entretient notre existence est extrait des alimens, on sentira qu'un homme qui en prend beaucoup, sera plus vigoureux qu'un autre, si les digestions

se font avec facilité, et si les glandes qui doivent séparer du chile les humeurs essentielles à la vie, sont en bon état; mais ce qui ne paraîtra guère possible à l'homme instruit, c'est qu'indépendamment des alimens, il y ait certains remèdes capables de faire un HERCULE d'un ADONIS; qu'il se trouve dans la médecine des moyens de porter dans la masse des humeurs, une abondance extraordinaire de ces précieux germes de fécondité. Quand cela serait, tout ne serait pas fini pour remplir les vues du voluptueux; il faudrait encore que les organes destinés à séparer cette humeur, pussent suffire à des secrétions aussi abondantes; il faudrait encore que les esprits qui donnent le mouvement aux muscles sans lesquels la jouissance ne peut avoir lieu, tinssent toujours les muscles érecteurs, les muscles éjaculateurs en action....

On me répondra peut-être que l'espèce de fièvre, de transport qu'occasionnent les aphrodisiaques, suffit pour remplir ces conditions... Je n'ai rien à objecter à cette réponse; nous sommes hors de la nature, je dois traiter mon objet, sans trop m'écarter d'elle; j'ai à parler de la jouissance qu'elle avoue, et ne dois pas entrer dans des détails sur les convulsions et

sur l'épilepsie. Les jouissances forcées et excessives sont voisines de cette cruelle maladie et elle n'en est que trop souvent la suite. Un remède prétendu aphrodisiaque monte l'imagination de l'homme qui en fait usage ; il excite, il multiplie ses gestes, ses efforts, pour me servir des expressions d'un célèbre naturaliste, sans multiplier ses plaisirs, et les suites en sont funestes.

L'auteur du *Tableau de l'amour conjugal*, a parlé avec assez d'étendue des remèdes qui excitent l'homme à embrasser ardemment une femme. L'article qu'il a destiné pour cette matière, devient, malgré les protestations préliminaires de l'auteur, un poison pour la jeunesse. On a plusieurs observations d'hommes qui ont essayé, ou sur eux ou sur d'autres, de suivre les avis que donne VENETTE pour s'exciter à l'amour, et sans qu'il en soit résulté rien qui ait satisfait leurs desirs : des maladies graves en ont été les suites funestes. On sent donc qu'il est de la dernière importance de détruire des idées dangereuses.

VENETTE parle du *scinc-marin*, qu'il appelle petit *crocodile-terrestre*, et dit que la chair d'autour de ses reins mise en poudre, et bue dans du vin doux, du poids d'un écu

d'or, fait des merveilles pour exciter à l'amour ; mais examinons que les auteurs ne sont pas d'accord sur la partie de cet animal dont il faut faire usage. GALLIEN dit que ce sont les reins même dont il faut faire usage, PLINE veut qu'on employe la dépouille et les pattes ; LEMERI dit que plusieurs préfèrent les reins des scincs à tout le reste du corps, mais qu'ils sont également bons par-tout. Il en fixe la dose à 24 grains, ce qui est beaucoup plus sage que celle que prescrit VENETTE.

Toutes ces variétés en un point sur lequel il serait si facile de s'accorder, doivent nécessairement faire naître des doutes sur les vertus du scinc ; et malgré les égards que l'on doit aux anciens, on peut croire que les merveilles qu'ils ont avancées sur ce lézard, se réduisent à peu de chose. Je crois qu'il vaut mieux le regarder comme un remède contre lequel on doit être en garde, que d'en faire usage dans l'espérance de multiplier ses plaisirs. Sa qualité vénéneuse l'a fait entrer dans le fameux poison qui a pris le nom de *Mithridate*, et sa vertu aphrodisiaque dans l'électuaire *diasatyrion;* mais les médecins éclairés savent jusqu'à quel point on doit donner sa confiance à ces fameuses recettes tant vantées par les an-

ciens. MATHIOLE dit même qu'il est dangereux de se servir d'une espèce de scinc que l'on trouve aux environs de Venise, et que l'on employe au défaut de celui que l'on nous apporte d'Egypte.

Parmi les aphrodisiaques, on compte encore le *chervi*, plante potagère dont les racines sont d'un usage commun dans les cuisines. Les historiens assurent que TIBERE, le plus lascif des empereurs, en exigeait des Allemands une certaine quantité en forme de tribut, pour se rendre vigoureux avec ses femmes. Venette rapporte, d'après le récit des matelots qui viennent du Septentrion, qu'en Suède les femmes en font prendre à leurs maris, quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'amour. Si la racine du chervi n'est pas un puissant aphrodisiaque, elle est néanmoins propre à exciter à l'amour ainsi que tous les autres alimens flatueux; et c'est par cette dernière qualité qu'elle peut quelquefois nuire à l'économie animale, si on en use avec excès. Il faut donc nécessairement beaucoup rabattre de la confiance qu'avaient les anciens dans le chervi, pour exciter abondamment la liqueur séminale; sans cela cette plante n'aurait pas été recommandée par BOERHAAVE comme salutaire

dans la *phtisie*, la consomption et toutes les maladies de la poitrine, dont on sait que la cure ne s'accorde pas avec l'idée et les desirs de la jouissance.

Ceux qui ont recours aux aphrodisiaques fondent en général leur espérance sur la plante nommée *Satyrion*, dont les botanistes ont distingué quatorze espèces; on la classe dans les *orchis*. Les Turcs ont aussi leur *satyrion* (1), qui croît sur les montagnes de Bierlia, près de Constantinople, et dont ils font usage pour réparer leurs forces et se préparer aux combats de l'amour. C'est surtout de l'orchis accrédité en France depuis cinquante ans, sous le nom de *salap* ou *salep*, que les Turcs et les Persans font la plus grande consommation.

Le salap que l'on administre en France aux malades, est le même que celui de la Perse, et s'il ne répond pas, comme aphrodisiaque aux qualités qu'on lui attribue dans les pays chauds, il faut convenir, ou que ses racines perdent pendant le transport presque toute leur vertu, ou ce qui me paraît plus probable,

---

(1) *Orchis fœmina procerior, majore flore.*
TOURNEFORT.

que les voyageurs nous en imposent souvent. Je ne regarde pas néanmoins la racine du salap comme inutile, lorsqu'il s'agit de réparer les forces : on sait qu'elle convient aux phtysiques, et qu'elle peut être d'un grand secours dans les dissenteries, les coliques bilieuses, etc.; mais il y a loin de là à une plante capable de faire des merveilles en amour, tel qu'on nous annonce le satyrion.

En entrant dans le détail de toutes les plantes auxquelles on prête les mêmes vertus, je ne ferais qu'allonger les récits fabuleux que nos anciens nous ont transmis, et que quelques modernes se sont plu à accréditer pour s'éviter la peine de tous examens. Ces plantes sont toutes exotiques, et la plupart des auteurs ne s'accordent ni sur leurs noms, ni dans les descriptions qu'ils en donnent, ni encore souvent sur leurs propriétés. Si l'on veut se donner la peine de débrouiller ce chaos, on verra que ces plantes sont presque toutes des poisons auxquels quelques nations ont su s'accoutumer; et que s'il résulte de leur usage une plus grande force pour les plaisirs de l'amour, on la doit à l'espèce d'ivresse et de folie que ces plaisirs procurent à ceux qui en font usage, comme nous le verrons en parlant de l'opium.

« Le *Borax* rafiné est, dit VENETTE, au nombre des remèdes qui excitent puissamment à l'amour. Il est une espèce de sel, dont usent aujourd'hui nos orfèvres, pour faire fondre plus aisément l'or qu'ils mettent en œuvre. Il pénètre toutes les parties de notre corps, il en ouvre tous les vaisseaux, et par la ténuité de sa substance, il conduit aux parties génitales tout ce qui est capable en nous de servir de matière à la semence. Il a tant de vertu, ainsi que l'expérience me l'a souvent fait connaître, continue VENETTE, que si l'on en donne à une femme qui ne peut accoucher, un ou deux scrupules dans quelque liqueur convenable, l'on en verra bientôt les effets surprenans. Il se porte d'abord aux parties naturelles, et y produit tout ce que l'on peut attendre d'un remède qui a été tenu fort longtemps secret. On ne doit donc pas appréhender d'en user par la bouche, l'usage n'en est point dangereux; et si quelques médecins ont écrit qu'il était un poison, ils ont confondu la *chrysocolle* des Grecs avec le *borax* des Arabes; l'un et l'autre servent à faire fondre l'or plus aisément... Si des médecins (1) s'en sont servi

(1) FALLOPE, DELOBEL, RODRIGUEZ A CASTRO et MERCURIAL.

heureusement dans les maladies des femmes, nous ne devons point en avoir de l'horreur, etc. »

J'ai cité ce passage presqu'en entier, afin qu'on jugeât mieux qu'il était nécessaire de le réfuter.

On n'est pas d'accord sur l'origine du borax; quelques personnes ont cru que cette substance qui ressemble à l'alun, n'était qu'une production de l'art; d'autres ont pensé que nous devions ce sel à la nature : quoiqu'il en soit, on l'apporte des indes orientales en Europe; il a alors besoin d'une légère purification que lui donnent les Hollandais et les Vénitiens. On le distribue ensuite dans toutes les parties de l'Europe.

En examinant avec attention les différens procédés des chymistes modernes, pour découvrir la nature du borax, on ne peut décider hardiment sur ses vertus. Un fait connu des médecins, c'est que le sel volatil narcotique du vitriol, ou sel sédatif de Homberg, dont on a tant vanté la vertu calmante, ne remplit pas bien exactement les vues que l'on a dans les maladies pour lesquelles il est recommandé. Il en est de même du borax, d'où le sel de Homberg est tiré : on trouve ses vertus dé-

crites, amplifiées, dans tous les ouvrages où il est question de cette substance, et les bons praticiens ne paraissent pas en faire grand cas. Il est vrai qu'on l'ordonne quelquefois pour faciliter l'expulsion du fœtus; mais les aiguillons du borax ne paraissent point assez forts pour procurer un secours prompt dans un accouchement laborieux, à moins qu'on ne les relève par quelques autres ingrédiens plus énergiques.

On a beaucoup parlé des *mouches cantharides*, comme d'un puissant aphrodisiaque, et quelques hommes, en voulant en faire usage, ont reconnu combien ces insectes sont un poison corrosif et redoutable. Il porte ses effets à la vessie : il n'est donc pas étonnant que ce poison, lorsqu'il commence à opérer, excite, par ses pointes redoutables, une irritation violente dans les parties de la génération; mais il ne faut pas le regarder comme portant l'homme aux plaisirs, et lui fournissant les moyens inépuisables d'y sacrifier. VENETTE dit que les mouches cantharides ont tant de pouvoir sur la vessie et sur les parties génitales de l'un et de l'autre sexe, que si l'on en prend deux ou trois grains, l'on en ressent de telles *ardeurs*, que l'on en est malade. Il donne l'observation d'un de ses amis, qui mangea, le soir de ses nôces,

d'une pâte de poire dans laquelle son rival avait mis des cantharides. La nuit étant venue, le marié se livra tellement au plaisir, que sa femme en fut malade, et que lui-même, vers le milieu de la nuit, se sentant extrêmement échauffé, fut tourmenté d'une grande difficulté d'uriner, et rendit le sang par la verge...... Ce malade, malgré tous les soins que l'on eut de lui, ne put guérir qu'avec bien de la peine.

Oui, je le dis, la cantharide est un poison qui doit être entièrement proscrit des médicamens internes. On lit dans les œuvres d'Ambroise Paré, qu'une courtisane ayant invité un jeune homme à souper, lui présenta des ragoûts qu'on avait soupoudrés avec de la poudre de cantharides, et que ce malheureux fut attaqué d'un priapisme et d'une perte de sang par l'anus, qui lui causa la mort, malgré tous les remèdes qu'on lui donna. Les éphémérides d'Allemagne rapportent qu'un charlatan ayant donné à un homme de distinction des cantharides, comme un remède propre pour exciter à l'amour, ce remède mit au tombeau celui qui l'avait pris, onze jours après qu'il en eut fait usage, et après avoir souffert des douleurs aiguës, longues et cruelles.

Une personne, pour avoir pris du tabac dans

lequel on avait mis un peu de la poudre de cantharides, fut sur-le-champ attaqué d'un mal de tête violent, et d'un pissement de sang très-dangereux.

WEDELIUS dit avoir connu un homme qui ayant pris, pour s'exciter à l'amour, une infusion de cantharides dans du chocolat, fut attaqué d'une dysurie insupportable, et d'une ardeur violente dans la verge, dont il ne put guérir qu'en buvant beaucoup de lait nouveau.

Un médecin, voulant éprouver l'effet d'un électuaire aphrodisiaque, dans lequel il entrait des cantharides, en prit la grosseur d'une châtaigne. Il paya cher sa curiosité. Des accidens affreux le conduisirent aux portes du tombeau: il ne se rétablit que par l'usage qu'il fit des remèdes indiqués en pareil cas, et qui malheureusement ne réussissent pas toujours (1).

Il est aisé de voir par ces observations que l'usage intérieur des cantharides doit être entièrement proscrit de la médecine, et avec beaucoup plus de raison, des formules populaires dictées par l'ignorance, la témérité, et accréditées par l'imposture. On citerait en vain

---

(1) *Dict. de méd.*, *art. Cantharides.* Suite de la matière médicale, vol. 1, etc.

l'autorité de quelques anciens qui employaient intérieurement les cantharides : la plupart ont été très-prudens sur leur usage, même extérieur ; et Aretée, le premier qui ait appliqué des cantharides sur la peau de la tête comme vésicatoire, ordonnait au malade de prendre du lait pendant trois jours avant l'application du topique, afin de prévenir le dommage qu'il pourrait causer à la vessie (1). On sait qu'il n'est pas nécessaire de donner les cantharides intérieurement, pour qu'elles affectent cette partie délicate : l'application en forme de vésicatoire a souvent suffi pour exciter des accidens graves ; et les médecins savent les précautions qu'ils sont obligés de prendre pour les prévenir ou les calmer (2).

---

(1) Aretée appliquait les cantharides pour guérir l'épilepsie ; ainsi il pouvait prendre son temps et préparer ses malades. Ces précautions ne peuvent pas être mises en usage aujourd'hui à chaque application, qui se fait très-communément dans les maladies aiguës, comme dans certaines fièvres malignes, dans l'apoplexie, la léthargie, où le succès du remède dépend presque toujours de la célérité avec laquelle on l'emploie.

(2) Les remèdes capables de réprimer la violence

On a recommandé aussi l'usage de la chair de *Lion*, pour exciter à l'amour. VENETTE n'a aucune confiance dans cet aphrodisiaque, parce que l'expérience, dit-il, a fait connaître que cette chair était ennemie des hommes. Un médecin, ajoute-t-il, en ayant donné trois gros au CALIFO VATICUS, pour l'exciter à l'amour, il le tua au lieu de le guérir. Après ce que j'ai dit plus haut, on ne me soupçonnera pas d'attribuer à la chair de lion la vertu de pousser un homme à la jouissance excessive des plaisirs, mais je ne la crois pas non plus assez pernicieuse pour devenir un poison lorsqu'elle est employée comme aliment. Elle est d'un goût désagréable et fort. Malgré cela, les nègres et les indiens, qui ne la trouvent

---

des cantharides, lorsqu'on a eu le malheur d'en user intérieurement, ou même que leur application a des suites funestes, sont les huiles d'olives et d'amandes douces, ou le lait pris en grande abondance ; on y joint encore les émulsions faites avec les amandes douces, les semences froides, et le sirop de diacode, ou une tisanne faite avec la racine de guimauve et la graine de lin ; les injections adoucissantes dans la vessie, le demi-bain d'eau tiède, sont encore propres à envelopper, à adoucir, à émouvoir le sel caustique des cantharides.

pas mauvaise, en font usage lorsqu'ils peuvent s'en procurer, sans qu'il en paraisse résulter aucun accident. On lui attribue, au contraire, la vertu de fortifier le cerveau, et de dissiper les vapeurs. Il ne faut donc pas croire que trois gros de cette chair aient pu faire mourir ce VATICUS, si le médecin qui la lui avait fait prendre n'y eût mêlé quelqu'autre ingrédient capable d'occasionner une suite aussi funeste.

Il est peu d'animal qui ait joui d'une aussi grande réputation que le *cerf* dans la matière médicale, puisque, si l'on en croit quelques auteurs, ce quadrupède est une médecine, un préservatif universel. PLINE observe que le cerf n'est jamais attaqué de la fièvre. Aussi l'usage de sa chair prévient-il cette maladie(1). Je connais, dit ce naturaliste, des princesses qui ont vécu longtemps, sans jamais être attaquées de la fièvre, par l'usage journalier qu'elles faisaient de la chair du cerf à leurs repas (2). Presque tous les anciens ont regardé les parties du cerf comme efficaces contre le venin; les

(1) Liv. VIII, chap. 32.

(2) PLINE observe que pour qu'elle fasse cet effet, il est nécessaire que l'animal n'ait été tué que par une seule blessure. Plusieurs auteurs ont fait voir l'absurdité de Pline à ce sujet.

modernes en ont excepté la queue, qui est, selon eux, un poison assez violent. CARDAN assure que les larmes épaissies du cerf sont un préservatif efficace, si on les porte sur soi. AGRICOLA dit la même chose des dents de l'animal, et SEXTUS, philosophe de la secte de PLATON, assure qu'il suffit de se couvrir de la peau du cerf, pour n'avoir rien à redouter d'aucune espèce de poisons. On sait les vertus miraculeuses attribuées à ce qu'on nomme improprement *os de cœur de cerf;* on sait aussi que cette substance cartilagineuse est recommandée dans les maladies du cœur. On ne sera pas surpris actuellement, lorsque je dirai qu'on attribue au *penis* du cerf la vertu de fournir à l'homme en abondance la liqueur précieuse, source de ses plaisirs amoureux. Il n'est pas de mon objet de parcourir toutes les parties du cerf recommandées pour la cure des maladies; examinons seulement sur quoi sont fondées les vertus que l'on attribue à quelques-unes de ses parties, relativement à l'amour.

Zénophon attribue à la poudre de queue de cerf calcinée et broyée, mêlée ensuite avec du vin, tous les effets que l'homme voluptueux peut desirer. On a cru longtemps, c'est-à-dire jusqu'à ce que la zootomie, ou dissection des

animaux, ait éclairé la physique, que la queue du cerf était le réceptacle de la bile; que l'abondance, l'acreté de cette liqueur causaient la lubricité; et que le cerf étant transporté par une fureur érotique pendant le *rut*, il était le plus lubrique des animaux; donc la bile de ce quadrupède appliquée sur les parties naturelles d'un autre animal, devait irriter ces parties. Ce raisonnement tombe de lui-même aujourd'hui, parce que l'on sait, qu'à la vérité, le cerf est privé de la vésicule du fiel, mais que sa queue, qui ne diffère de celle des autres animaux que par la longueur, ne contient pas plus d'humeur bilieuse que toute autre partie de son corps. Au reste, l'application de la queue du cerf, telle qu'elle est recommandée par les anciens, a peut-être produit de bons effets dans des hommes d'un tempérament froid; et voici comment cela a pu se faire. Les vertèbres qui composent cette extrémité de l'épine, n'étant pas entièrement calcinées, doivent, lors de la friction, émouvoir, irriter les fibres, et par-là, causer cette sorte de rigidité nécessaire pour l'érection; le vin, par sa qualité irritante, contribue au même effet. Cette explication fait évanouir tout le merveilleux que l'on attribuait à la

queue du cerf, puisque toute autre substance peut remplir le même objet, et que de simples frictions doivent produire la même chose.

Parmi les vertus exagérées, et même faussement attribuées au penis du cerf, on a surtout vanté, comme nous l'avons vu, celle qu'il a d'exciter à l'amour. On observe qu'il faut nécessairement que l'animal ait été tué dans le coït; car, par ce moyen, selon ETMULLER, il excite beaucoup mieux la secrétion de la semence, quand on donne une drachme en poudre dans un œuf poché, ou dans de bon vin. On voit aisément qu'il en est de cet aphrodisiaque comme de celui dans lequel entre le borax; il doit opérer sur les tempéramens qui n'ont besoin que d'un œuf pour être émus, ou que le vin porte à l'amour. Le penis de cerf n'a d'autres vertus que celles d'être un dessicatif absorbant, lorsqu'il est donné en poudre, et un mucilagineux, lorsqu'on l'emploie en décoction. Si les anciens lui ont attribué d'autres vertus, elles sont imaginaires et tirées des raisons d'analogie qui doivent être proscrites dans un siècle éclairé.

Il me reste à parler de l'*opium*, dont on vante l'efficacité avec un enthousiasme qui peut

devenir funeste. L'observation donnée par VENETTE, et dont il est lui-même le sujet, est une amorce dangéreuse pour la jeunesse, elle l'est d'autant plus, que l'auteur y ajoute des circonstances qui doivent faire envisager l'opium comme un moyen capable de procurer une sorte de volupté contemplative, peut-être préférable, pour certains caractères, à celle qui résulte de l'union des sexes. On me permettra de transcrire en entier le passage de *Venette*, auquel je répondrai à mesure que le sujet l'exigera.

« Peut-être me blâmera-t-on, dit ce médecin, de ce que je place ici avec les remèdes qui excitent à l'amour, l'*opium*, que toute l'antiquité a cru être froid au quatrième degré, et tuer les hommes par l'excès de cette qualité. »

Oui, certainement, M. VENETTE est blâmable, non parce qu'il place au rang des aphrodisiaques une substance que l'on a crue froide au quatrième degré, (cette échelle de chaud et de froid est une autre affaire,) mais parce que, dans un ouvrage qui est entre les mains de tout le monde, il a osé nommer comme favorable à l'amour un poison redoutable, qui ne cesse de l'être qu'employé par les plus habiles médecins.

« Bien loin, dira-t-on, de nous enflammer auprès d'une femme, il nous cause le sommeil et nous rend stupides, au lieu de nous rendre amoureux. Mais si nous faisons réflexion qu'il est amer et âpre à la bouche, qu'il s'enflamme au feu, et que les orientaux en usent pour être vaillans à la guerre et auprès des femmes, nous serons sans doute d'un autre sentiment. »

« Quand l'Empereur des Turcs lève une armée, les soldats se garnissent d'opium, pour s'en servir comme nos matelots de tabac, si nous en croyons *Bellon.* »

Ce n'est pas seulement en temps de guerre que les Turcs, (non pas tous, nous verrons plus bas qu'il y a des exceptions) font usage de l'opium : lorsqu'ils y sont une fois accoutumés, et qu'ils ont poussé l'habitude jusqu'à en prendre une dose considérable (elle va souvent à un gros par jour, 72 grains), ils éprouvent des accidens fâcheux, s'ils s'en abstiennent tout d'un coup. Ainsi, il n'est pas nécessaire qu'un homme en Turquie doive aller au combat, ou coucher avec ses femmes pour se déterminer à prendre de l'opium : il y est forcé, il s'en est fait une habitude. Il ne peut s'en priver :

« Une petite dose prise par la bouche excite des vapeurs qui montent au cerveau, troublent

bénignement l'imagination, comme fait le vin; mais une dose excessive fait entièrement évaporer notre chaleur naturelle, et dissipe tout-à-fait nos esprits, comme le safran, si nous en prenons beaucoup. »

Qui prescrira cette légère dose qui doit seulement réjouir l'imagination? Un morceau d'opium, mis dans la cavité d'une dent gâtée, causa la mort à l'homme qui en fit l'essai; on en introduisit dans l'oreille d'un Espagnol, tourmenté par une insomnie cruelle: il dort, à son réveil on le trouva fou, stupide, imbécille, il meurt (1). GALLIEN rapporte qu'un gladiateur mourut à l'occasion d'une emplâtre d'opium que son adversaire lui appliqua sur la tête. Une personne dormit profondément l'espace de vingt-quatre heures après en avoir pris un demi-grain: ne serait-elle pas morte s'il y en eût eu un grain?

Le premier qui fit connaître l'opium, enrichit la médecine d'un moyen efficace de calmer l'agitation trop violente des esprits, d'appaiser les douleurs; mais qu'il est nécessaire que cette substance ne soit employée que par un médecin prudent!

(1) *Anecdotes de Médec.* Première partie, anecdote CII.

Le *safran* était fréquemment en usage chez les anciens dans les alimens, et pour servir d'aiguillon à la volupté. On s'en sert encore communément en Pologne, en Courlande, et les Espagnols et les Italiens croient se préserver de beaucoup de maladies par l'usage du safran. BACON, dans l'ouvrage que nous avons cité en parlant du nitre, avance positivement que la pratique qu'ont les Irlandais de teindre de safran leurs chemises (1), ne contribue pas peu à prolonger la vie; et que les Anglais doivent une partie de leur vivacité au grand usage qu'ils font du safran dans leurs mets. Cet auteur, dans un autre ouvrage, conseille de mêler le safran dans les remèdes par lesquels on se propose de retarder les tristes effets de la vieillesse; car le safran, dit-il, dirige son action vers le cœur, guérit ses palpitations, chasse la mélancolie, fortifie le cerveau, jette de la gaîté dans l'esprit : enfin BOERHAAVE le regarde comme un moteur puissant et énergique des esprits animaux; parce qu'il est, dit

---

(1) SCALIGER dit que cette coutume est établie en Irlande aussi bien qu'en Ecosse, et que le peuple grossier emploie ainsi le safran, afin de pouvoir porter le linge pendant six semaines et plus, sans avoir rien à craindre de la mal-propreté.

cet auteur, aromatique, stimulant et échauffant, et par conséquent résolutif, apéritif et fortifiant.

Je regarde donc, avec Venette, le safran comme un moyen, non pas d'exciter puissamment à l'amour, mais de répandre dans toute la machine une sorte d'aisance qui, jointe à la gaîté qu'il donne, dispose aux plaisirs, y conduit même par une pente douce, et accélère, sans faire trop d'impression sur les organes de la volupté, les momens d'ivresse qu'elle nous procure. C'est par la finesse de ses parties que le safran pénètre nos vaisseaux, et qu'il produit les bons effets qu'on lui attribue, et que l'expérience confirme tous les jours. Parmi beaucoup d'observations que je pourrais rapporter, pour démontrer cette vertu pénétrante, je n'en citerai qu'une, parce qu'elle a plus d'affinité avec l'objet que je traite. Un jeune homme de vingt-deux ans, après avoir fait usage d'alimens dans lesquels on avait mêlé du safran, rendit une liqueur prolifique, qui avait pris toute la teinte jaune de cette substance.

Il résulte de ce que je viens de dire, que le safran peut être d'un secours efficace dans beaucoup de circonstances; mais il ne faut pas en abuser; parce qu'étant pris souvent, ou en trop

grande quantité, il devient comme narcotique, un poison dangereux contre lequel la médecine a cherché des antidotes (1). Selon DIOSCORIDE, trois drachmes suffisent pour donner la mort; je crois que cette dose est excessive, et qu'en moindre quantité, il en résulterait le même effet. Le domestique d'un marchand qui avait coutume de se coucher, et de dormir auprès d'une grande quantité de safran, en mourut après avoir essuyé plusieurs accidens (2). *Amatus* LUSITANUS rapporte plusieurs observations qui prouvent le danger auquel on s'expose en faisant un usage immodéré du safran, sur lesquelles je ne m'arrêterai pas.

Il suffit de dire qu'on peut donner le safran depuis douze grains jusqu'à un scrupule, ou vingt-quatre grains; qu'il ne faut jamais passer cette dose sans l'avis d'un médecin, et que le safran, qui peut faire de grands ravages, même en petite quantité, lorsqu'on n'y est pas accoutumé, ne convient pas aux personnes pléthoriques, aux jeunes gens d'un tempérament bi-

(1) BOERHAAVE prescrit les vomitifs aqueux, huileux, acidulés, et dont le miel est un des ingrédiens. Il faut prendre ces antidotes à grandes doses, et y revenir souvent.

(2) Dict. de médecine, à l'art. *Crocus.*

lieux, et dont les humeurs sont faciles à irriter.

« Les Orientaux, qui aiment continuellement l'excès de l'amour, continue VENETTE, ont l'imagination incessamment embarrassée d'objets lascifs; et lorsqu'ils ont pris un peu d'opium, auquel ils sont accoutumés, elle s'échauffe alors et se trouble plus qu'auparavant; et comme ils ressentent des démangeaisons et des chatouillemens partout le corps, et principalement à leurs parties naturelles, je ne m'étonne pas s'ils sont si étourdis à la guerre et si lascifs avec les femmes. »

D'après ce que j'ai dit des tempéramens, on n'aura pas de peine à découvrir le principe dominant qui porte les Orientaux au physique de l'amour, vers lequel les dirige encore avec force la vie efféminée que mènent la plupart d'entre eux. Sans cesse au milieu de plusieurs femmes, dont le bonheur dépend de l'art avec lequel elles savent plaire à leurs maîtres, il n'est pas surprenant que ceux-ci aient recours aux moyens qu'ils croyent capables de les plonger dans l'excès des plaisirs. Ces efforts, pour parvenir à la suprême félicité en amour, se retrouvent chez toutes les nations. Un Musulman qui prend l'opium pour être plus vigoureux dans les plaisirs que lui offre son sérail, ne

m'étonne pas davantage qu'un riche sybarite, qui dans d'autres climats, se prépare à la jouissance par la vue des peintures lascives que la volupté a placées dans ses appartemens, par la lecture des ouvrages obscènes que la débauche a dictés, et par les autres moyens inventés par la soif de jouir et l'impuissance d'y satisfaire.... Non, ces tentatives ne m'étonnent pas, parce que l'on sait de quoi l'homme est capable pour servir ses passions; mais l'on sait aussi que la nature a donné à tous les hommes (j'en écarte quelques exceptions accidentelles) les moyens de goûter la volupté, et que ces facultés ne peuvent être augmentées selon la violence et l'immensité de nos desirs. Les Turcs, on ne peut le nier, sont forts et robustes : cette nation passe même pour la plus vigoureuse aujourd'hui, entre celles que nous connaissons; ils doivent donc déjà une partie de leur puissance physique à la bonté de leur constitution. L'imagination exaltée, qu'ils doivent à l'influence de leur climat, les porte encore vers les plaisirs, sur-tout si l'on fait réflexion que dans un pays d'où sont exclus les arts et les sciences, les hommes doivent être nécessairement plus portés vers les plaisirs sensuels. Voilà assez de motifs pour établir la réputa-

tion érotique des Turcs sans avoir recours à l'opium. En outre M. RUSSEL, dans l'*Histoire naturelle de la ville d'Alep*, nous assure qu'à l'égard de l'opium, l'usage n'en est pas à beaucoup près si commun qu'on le croit généralement en Europe ; ceux qui en prennent, dit-il, sont regardés comme des débauchés et meurent fort jeunes, dans un état d'enfance, avec tous les symptômes de la vieillesse et de la décrépitude.

On voit par cette citation, combien les voyageurs en ont imposé aux naturalistes, et de quelle conséquence il est pour la vérité, que les hommes qui écrivent sachent observer. Revenons à VENETTE.

Les démangeaisons et ces chatouillemens dont parle cet auteur, doivent leur origine à tout ce qui peut troubler l'imagination, et lorsqu'elle est ainsi dans un homme, qui d'ailleurs se porte bien, sa passion sera toujours celle qui naît en nous, et que la nature avoue ; l'amour. Il faut observer que, par un homme qui se porte bien, je n'entends pas parler seulement de l'état d'un homme dont toutes les fonctions animales s'exécutent avec facilité ; mais encore de sa disposition morale. Car, si un tel homme est d'un caractère cruel et

féroce, l'ivresse ne le portera pas toujours vers les plaisirs, et on en a des exemples affreux. Lorsque les Turcs prennent l'opium avant de livrer une bataille, si cette substance avait le droit exclusif de diriger avec force leurs transports vers les plaisirs, l'honneur, la gloire, la haine, la crainte, rien ne serait capable de les conduire aux combats; et un camp d'Orientaux offrirait peut-être un spectacle affreux, que l'amour verrait avec douleur, et qui porterait le frémissement dans le sein de la nature. Mais, nous dit-on, il arrive tout le contraire; les Turcs, après avoir pris l'opium, sont étourdis dans les combats, et lascifs avec les femmes. Concluons que l'opium est un poison qui agit selon les circonstances. Un homme ivre chante avec ses amis, se bat contre eux, embrasse sa femme selon la disposition dans laquelle il se trouve.

« C'est un poison pour nous, qui n'y sommes point accoutumés, à moins que nous ne soyons aussi sains, aussi robustes que l'était M. Charras, quand il en prit douze grains. Pour moi, j'ai de la peine à en donner deux ou trois grains de cru à mes malades les plus vigoureux, me souvenant toujours des funestes effets que j'ai vu arriver par le mauvais usage

de ce remède, et les préceptes que nous donne ZUINGERUS sur cette drogue. »

L'opium, lorsqu'il n'est pas administré par un médecin, est un poison pour les hommes de tous les pays; il l'est par conséquent pour un Turc la première fois qu'il en fait usage; et il en résulterait des accidens, s'il ne commençait par une dose très-faible. Sans entrer dans des discussions étendues sur la manière dont l'opium attaque l'économie animale, il faut dire une fois que l'opium agit comme les autres narcotiques. Il raréfie le sang extraordinairement, et par conséquent dilate à proportion les vaisseaux qui ont moins de ressort : tels que sont ceux du cerveau; d'où il s'ensuit une compression sur l'origine des nerfs, une suspension de la sécrétion des esprits animaux, une cessation générale de toutes les fonctions qui dépendent des organes des sens, et une paralysie universelle, mais passagère de tous les nerfs du corps, à l'exception seulement de ceux qui servent au mouvement du cœur et de la respiration; car si la compression s'étendait malheureusement jusqu'à l'origine de ces nerfs, c'en serait fait de la vie de l'animal (1).

---

(1) Cours de chymie de LEMERI, commenté par BARON, chap. XXV.

Il est aisé de voir que l'opium agit et doit agir sur les hommes de tous les pays, du moins il doit se manifester dans tous les climats par des effets plus ou moins sensibles. Le climat chaud, sous lequel vivent les Turcs, peut bien amortir un peu l'action des narcotiques, mais la manière dont se conduisent les Musulmans y contribue beaucoup. Les Turcs étant extrêmement sobres, et ne passant pas un jour sans se baigner, ils ont les pores de la peau fort ouverts, les fibres fort lâches, et du sang en petite quantité : en conséquence de tout cela, la circulation ne se fait qu'avec lenteur dans de pareils corps, et leurs vaisseaux sont très-susceptibles de dilatation : c'est pourquoi leur sang trouve un espace libre pour se raréfier, sans rien forcer par l'action d'une dose ordinaire d'opium, Il ne leur arrivera donc point de compression sur l'origine des nerfs, à moins que, par une quantité considérable d'opium, on n'ait porté la raréfraction du sang jusqu'au point de distendre les vaisseaux autant qu'ils peuvent l'être sans se rompre. Or, la quantité d'opium nécessaire pour produire cet effet, doit être extrêmement grande dans les Turcs, parce qu'avant que leur sang ait pris assez de volume pour occasionner la compression re-

quise, le plus grand effort de la circulation se porte vers la peau, où elle trouve très-peu de résistance dans les pays chauds; par-là la transpiration est augmentée considérablement, et l'effet somnifère de l'opium est diminué dans la même proportion.

M. Tournefort et quelques autres voyageurs instruits, ont observé que chez les Turcs, les gens sobres en prennent rarement une quantité considérable, et qu'ils se contentent d'en mêler quelques grains dans leur café. Dans l'empire du Mogol, l'opium est aussi commun dans les boutiques que le tabac l'est dans les nôtres, et les habitans n'en font guère usage qu'après l'avoir mélangé avec quelqu'autre ingrédient, tels que la rhubarbe ou son extrait.

Prosper, Alpin et Bellonius disent que les Turcs et les Egyptiens n'usent d'opium que pour se rendre plus joyeux, plus intrépides, plus propres à l'amour; mais ces auteurs remarquent en même temps que, quoique ceux qui font excès de cette drogue, paraissent jouir d'une bonne santé, ils sont cependant plus froids et moins réglés dans leurs fonctions, paraissent toujours ivres ou assoupis, sont sujets à beaucoup de maladies; stupides, inconstans, niant dans un temps ce qu'ils ont assuré dans un autre, ce

qui les rend d'un commerce impraticable. De là vient que, lorsqu'on veut reprocher à une personne qu'elle se contredit, on l'accuse d'avoir mangé de l'opium, comme nous l'accuserions chez nous d'être ivre.

Le seul effet que produit l'opium sur les personnes, c'est l'ivresse; et lorsque dans ce pays on veut désigner un homme ivre, on dit qu'il a mangé de l'opium. Le gouvernement s'efforce en vain de proscrire l'usage de cette substance, il ne peut y parvenir. Quelques exemples qu'il y ait que l'opium altère visiblement la santé, les Persans sont toujours passionnés pour cette drogue, et la prennent en décoction, en pilules, ou la mêlent au tabac qu'ils fument.

Je crois que l'on peut encore diminuer la réputation accordée à l'opium, d'après l'explication que j'ai donnée de sa manière d'agir. En convenant qu'il raréfie et augmente le mouvement du sang à un degré extraordinaire; qu'il gonfle les vaisseaux sanguins; que ceux-ci, dans cet état, pressent les nerfs et interrompent le cours des esprits et des autres liqueurs contenues dans les vaisseaux plus faibles, on concevra que l'opium et les autres narcotiques peuvent, doivent même donner à

l'homme le signe extérieur qui annonce sa valeur auprès des dames. Mais si on fait réflexion que les nerfs et les autres canaux sont, en quelque sorte, obstrués pendant l'action de l'opium (1), on conclura que cette substance doit produire de violens desirs, augmentés par un appareil qui semble annoncer qu'on peut les satisfaire; mais en même temps une sorte d'impuissance qui a sa source dans la trop grande vigueur du principal organe de nos plaisirs. Ma conjecture est appuyée sur des observations.

On nous dit que les Chinois qui sont établis à Batavia se servent d'un certain électuaire qu'ils nomment *affion* (2), pour s'exciter à l'amour; son effet, dit-on, est si violent qu'il produit en eux une passion brutale qui dure toute la nuit, et qui oblige souvent leurs maîtres à s'échapper de leurs bras. Je crois que les effets que produit l'*affion* ne sont autre chose que ce qu'on vient de dire. La passion brutale

---

(1) De l'aveu des médecins, l'*opium* arrête toutes les évacuations; celles de la salive, des urines, des selles, etc. Il n'y a que la sueur qu'il augmente.

(2) Cet électuaire est composé avec l'opium, que l'on donne aussi en liqueur; elle s'appelle MATACH.

des Chinois est causée par l'état dans lequel ils se trouvent, et qui semble leur annoncer à chaque instant le moment de la jouissance. L'obstacle les irrite, ils persévèrent sous les auspices heureux qu'ils croient entrevoir; mais cet état de rigidité n'est pas le seul nécessaire pour s'enivrer des délices de l'amour; ils ne peuvent suppléer à ce qui manque à leur bonheur..... La victime de leurs desirs s'échappe à des caresses brutales qui semblent étrangères aux plaisirs; elle fuit un barbare qui s'annonce dans la lice amoureuse avec des armes redoutables qui peuvent blesser, sans pouvoir même sentir, ni goûter le prix de la victoire.

Il faut ajouter à cela que l'on est tellement persuadé que l'opium arrête toutes les évacuations, excepté la transpiration, que d'habiles praticiens ont guéri des hommes, que des évacuations trop fréquentes de la liqueur séminale épuisaient, par le moyen de l'opium. Je sais qu'il serait dangereux de donner cette substance dans tous les cas où il faut s'opposer à l'amour. M. Tissot fait même voir qu'il serait préjudiciable dans plusieurs circonstances; mais il n'est pas moins vrai qu'il en est aussi, dans lesquelles un moyen d'arrêter les pollu-

tions nocturnes, est d'employer des compositions où entre l'opium, et ces circonstances sont indiquées dans l'*onanisme* (1).

On a aussi cherché les moyens de se procurer les forces nécessaires pour goûter le plaisir, dans certaines préparations célébrées par les alchymistes. Frappés par l'éclat de l'or, son indestructibilité et ses autres qualités, quelques hommes se sont imaginé que ce métal pouvait porter dans l'économie animale une source de vie intarissable. Des charlatans ont abusé de la crédulité des hommes riches et voluptueux pour leur faire payer bien cher des préparations dans lesquelles on faisait, dit-on, entrer l'or sous différentes formes. J'ai vu dans un mémoire du dernier siècle, l'histoire d'une femme qui, pour se procurer un héritier, ranimait les ressorts d'un tempérament épuisé, en prenant tous les matins pour cinquante francs d'*or potable* dans un bouillon. Cette composition qui, pendant quelque temps, jouit d'un certain crédit, n'était qu'une teinture tirée de végétaux, ou de minéraux, qui pouvait fournir une couleur approchante de

---

(1) Art. IV, sect. XII.

celle de l'or, mais dans laquelle les charlatans se gardaient bien de faire entrer un métal aussi précieux. Et qu'aurait-il produit? Les chymistes savent combien sa décomposition est impossible à certains égards; les médecins n'ignorent pas que l'or ne peut passer dans le sang, et qu'il agit seulement sur l'estomac et les intestins comme un purgatif violent, lorsqu'il est préparé. M. Baron a démontré que cette liqueur était nommée improprement *or potable*, et même *teinture d'or*, puisque l'or ne peut se décomposer par aucune sorte de dissolvant; et que, par conséquent, toute la vertu médicinale de cette teinture ne peut être attribuée qu'à l'huile essentielle de romarin, à la quantité d'esprit de vin qui fait la base de cette teinture, et enfin, à la combinaison de ces liqueurs avec une portion des acides de l'eau régale qu'on emploie dans cette composition pour dissoudre l'or.

Ce n'est pas dans les entrailles de la terre qu'il faut chercher les moyens de pouvoir s'immortaliser en multipliant son espèce; et c'est ici que l'on peut appliquer ce que disait un homme célèbre de l'art, de prolonger la vie. Chercher ce secret, dit-il, dans les minéraux et les métaux, paraît une injure faite à la

nature : elle aurait renfermé dans les entrailles de la terre un trésor si utile ! Elle, qui veut que tout vive, aurait caché dans des matières si peu propres à être nos alimens, ce qui doit prolonger la vie ! et ce ne serait que par les opérations les plus subtiles de la chymie, qu'on parviendrait à suivre le dessein de la nature le plus marqué (1) ! Gardons-nous de le croire ; si les substances que l'on a tiré des entrailles de la terre, sont de la plus grande utilité pour la conservation des hommes, c'est que les maux auxquels ces substances remédient, sont hors de la nature ; c'est que dans l'état où elle a mis l'homme sur la terre, elle pouvait se passer d'un métal salutaire, qui est devenu, si j'ose le dire, plus précieux que l'or pour une grande partie des hommes. Les maux qu'ils ont accumulés sur eux étant hors de nature, ils ont cherché des remèdes hors de la nature ; car j'appelle ainsi tout ce qui ne s'offre pas à la surface de la terre, tout ce qui demande certaines préparations. Enfin, la chymie, art si utile dans les circonstances actuelles, devait être inconnue à l'homme pri-

(1) *Œuvres* de Maupertuis, tom. I, lettre XIX.

mitif, parce qu'elle n'avait aucune relation avec son état. C'est dans les jardins de la nature, et non pas dans les laboratoires de la chymie, dit M. Clerc, que naissent les secours vraiment faits pour l'homme (1).

Cette réflexion appuie encore ce que j'ai avancé ailleurs au sujet des moyens que l'on emploie pour dompter la passion physique de l'amour. Cet effort est désavoué par la nature ; aussi n'a-t-elle répandu sur la terre aucuns végétaux capables de briser le tempérament. On ne trouve pas plus de ressources en pénétrant l'intérieur de la terre, tant la réflexion de M. Maupertuis est juste..... *la nature veut que tout vive !* et c'est par cette raison qu'elle n'a pas produit non plus des substances capables de conduire l'homme à la mort par l'excès des plaisirs. Elle a répandu sur la surface de la terre des alimens capables de réparer les pertes que les corps font continuellement, et ceux-là suffisent pour nos besoins de toute espèce.

Je crois avoir suffisamment démontré que la nature ne souffre pas de violence dans les

(1) *Histoire naturelle de l'homme malade*, t. 1.

fonctions naturelles, et qu'aucune des substances que l'on vante comme capables d'embrâser les hommes de la passion la plus violente, ne se prête à seconder les vues de ceux qui les employent.

Il me reste donc encore à donner un abregé du régime de vie, pour aider à combattre les impulsions d'un tempérament trop fort, et mon but sera rempli.

CHAPITRE XVI.

Conclusion. — Procédés pour réprimer la concupiscence.

La sagesse et la sobriété font vivre long-temps. Elles rendent le sommeil doux et tranquille ; elles font trouver tous les plaisirs de la vie purs, donnent de la vigueur aux sens et à la mémoire, de la pénétration et de la netteté à l'esprit. Elles calment les passions ; elles bannissent la colère et la tristesse, elles enchaînent les desirs de la concupiscence ; enfin, ce sont les deux premières vertus d'où s'écoulent toutes les qualités du cœur et de l'ame.

C'est dès la jeunesse qu'il faut que nos parens ou nos instituteurs nous en fassent connaître le prix ; et c'est encore dès ce moment qu'il faut s'habituer à en suivre les lois. Quoi ! dites-vous, ces belles années que la nature semble n'avoir filées que pour le plaisir ; ces moment où elle parle plus énergiquement aux sens, à l'ame même, doivent donc être consacrées au

travail et aux privations? Oui, si vous voulez jouir éternellement de votre estime; oui, si vous analysiez un seul moment le vrai bonheur; oui, si vous entendez bien ce que c'est que le plaisir: ce retard vous fortifie, ce sacrifice de jouissances vous enrichit de moyens; et comme à la prévoyante fourmi, votre travail vous prépare une saison plus longue de vrais plaisirs. Vos enfans, plus robustes, plus sains, béniront un jour celui qui, en leur donnant l'existence, leur prépare une belle et bonne constitution physique, et des facultés intellectuelles plus étendues. ***Mens sana in sano corpore.***

Ah! jeunes gens, vous dit le docteur Millot dans son *Nestor français*, rapportez-vous-en à la nature, et ne la provoquez pas; ne perdez jamais de vue les maux que produit la prodigalité du principe vital, et les maladies que le commerce des femmes, même de beaucoup de celles réputées honnêtes, procure; à plus forte raison de celles que l'appât du gain conduit auprès de vous.

Il y a des femmes tellement gâtées que leur souffle seul occasionne une maladie. N'oubliez jamais qu'avec ces connaissances, vous êtes sans cesse exposés à la communication des ma-

ladies *siphilitiques* ; qu'il n'y a ni santé apparente, ni âge, qui puissent vous en garantir, et que vous n'êtes à l'abri de cette contagion qu'en fuyant tout commerce avec ce genre de femmes, qui non-seulement perdues au physique, le sont encore au moral, et vous entraîneront dans tous les vices, et souvent dans les crimes.

Persuadez-vous encore que c'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme honnête et sensible, parce que les effets de ces maladies se portent souvent sur le moral comme sur le physique ; il attaque toutes les facultés, et les remèdes qu'on emploie, les usent et les fatiguent quelquefois d'une manière terrible, puisque la folie ou l'imbécillité peuvent en être le résultat.

Vous ne pouvez ignorer que ces maladies nous mutilent souvent avant que de nous conduire au tombeau ; car nous avons vu plusieurs de leurs victimes perdre l'organe même qui les leur avait procurées : d'autres les cartilages du nez ; d'autres encore la voûte du palais, par des chancres qu'aucun remède n'a pu arrêter.

En second lieu, les plus grands médecins s'accordent à dire qu'il n'y a pas de signes certains auxquels on puisse reconnaître si le mal est totalement extirpé, attendu que tous

les symptômes peuvent disparaître, et le virus être modifié d'une manière qu'il en résulte un autre que l'on peut conserver, et qui, sous différentes formes, tourmente pendant le reste de la vie, nous prive d'une santé parfaite, provoque différentes infirmités, *comme la perte de la vue, la strangurie*, et autres maladies de l'urètre, qui hâtent la vieillesse et la rendent odieuse.

Il est encore un motif très-puissant sur l'ame des jeunes gens bien élevés, sensibles et honnêtes, et qui doit les détourner entièrement de tout commerce prématuré avec les femmes, et de toutes jouissances illégitimes; c'est le sort de l'épouse qu'ils auront un jour, et la santé des enfans qui recevront la vie d'un père qui, souvent, porte encore dans ses veines le résultat de sa conduite impure; car ses sucs procréateurs sont émanés de son sang.

Pour éviter le malheur dont nous venons d'esquisser le tableau, il faut, dès le premier moment, prendre une ferme résolution de n'avoir aucun commerce illicite avec le sexe, se fortifier de plus en plus dans cette résolution, vivre avec sobriété, s'abstenir de l'usage des alimens qui font beaucoup de sang et qui

sont chauds et stimulans (1), se fatiguer quelquefois par l'étude et des exercices corporels; car l'abstinence et le travail sont les talismans les plus efficaces contre la concupiscence; il faut encore éviter les lectures d'ouvrages licencieux.

Il est encore nécessaire de donner à sa conduite une direction particulière, qui occupe l'esprit du desir de s'illustrer par l'application aux sciences utiles et agréables : enfin les moyens par lesquels on peut, dans la jeunesse, parvenir à combattre cette passion, se préparer des jouissances indicibles dans le mariage, et jeter les fondemens d'une saine et vigourense progéniture, sont *la continence*, *la frugalité*, *l'étude et un grand exercice.*

Heureux! cent fois heureux celui qui a la vertu de résister à ses passions, de ménager ses facultés : il possède en même temps le secret de donner à son existence morale une plus grande énergie, et à celle de son physique une plus longue durée, mais encore de la communiquer et de voir paraître, dans des

---

(1) Voyez le chapitre 4 de l'hygiène propre à modifier le caractère des tempéramens.

descendans sains et robustes, la vigueur, la santé et tous les avantages qui en dérivent ; il s'est aussi conservé la jouissance de toutes les douceurs de l'hymen. Telle est la récompense inappréciable réservée à celui qui résistera, pendant quelques années, aux appas d'une volupté éphémère et trompeuse.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

